

205827.

205827

RENÉ JADFARD

# NUITS DE CACHIRI

*RÉCIT GUYANAIS*



FASQUELLE  
PARIS



MANIOC.org

Université de Caen Normandie  
Service commun de la documentation

MANIOC.org

Université de Caen Normandie  
Service commun de la documentation

MANIOC.org

Université de Caen Normandie  
Service commun de la documentation

MANIOC.org

Université de Caen Normandie  
Service commun de la documentation



D

NUITS  
DE  
CACHIRI

*A mon père,  
en souvenir de tant de souvenirs.*

R. J.

DANS LA MÊME COLLECTION  
ÉCRITS FRANÇAIS D'OUTRE-MER

---

MAKHALI-PHAL

*La mort du Bouddha.*

(Cambodge.)

PHAM VAN KY

*L'Homme de nulle part.*

(Indochine.)

GILBERT DE CHAMBERTRAND

*Titine Grosbonda.*

(Guadeloupe.)

RAPHAEL TARDON

*Bleu des Iles.*

(Martinique.)

RENÉ JADFARD

*Nuits de Cachiri.*

(Guyane.)

DIOP BIRAGO

*Amadou-Koumba.*

(Sénégal.)

DANIKA-BOYER

*Ranavalô III, ma Reine.*

(Madagascar.)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA  
NUMÉROTÉS DE I A XX

205827



RENÉ JADFARD

205827

205827

3f'

RENÉ JADFARD

---

NUITS  
DE  
CACHIRI

*(Récit Guyanais.)*



PARIS  
FASQUELLE ÉDITEURS  
11, RUE DE GRENELLE, 11

B.U. CAEN - DROIT - LETTRES



D

0065331000



DU MÊME AUTEUR  
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

---

*Le Cantique aux Ténèbres.*

*Les Dieux de Bronze.*

*Démétrion.*

*D'autres sujets.*

*Deux hommes et l'Aventure.*

(avec GEORGE MADAL.)

EN PRÉPARATION :

*Cipango ou Les Trésors du Lendemain.*

Tous droits réservés. Copyright by PASQUELLE, Éditeurs.

Maintenant que je retrouvais Pierre Doret à Paris, je voulais savoir pourquoi il était brusquement parti, un jour, en grand secret et depuis si longtemps.

Je l'avais assailli de questions. Et lui, très lucide, calme, me répondait.

— ...Eh bien, non ! Pas de chagrin d'amour inconsolable ; aucune lassitude de la vie. Rien de ce que tu as pu imaginer. La vérité — comme la plupart du temps — est trop simple, sans mystère.

Je suis parti parce que tout bêtement j'ai eu envie de partir. Je sentais le besoin de me compléter, de m'enrichir, de vivre... J'ai eu envie de rouler ma jeunesse à travers des nuits inconnues, — de me trouver en face de difficultés étranges à résoudre, — devant des conditions d'existence physiques et morales imprévues, et de constater comment j'arriverais à me tirer d'affaire. On ne se connaît plus très bien tant qu'on vit une existence trop connue, trop organisée. On se perd de vue. On ne sait pas ce qu'il vous reste de virilité, de courage, de puissance d'action. N'ayant rien à vaincre, à mater qui dépasse les mesures ordinaires, on finit par perdre la volonté de triomphe... Je te le répète : ma vie d'avant avait ses agréments, son

utilité... je ne la nie pas, je ne la renie pas. Mais il n'y a pas que celle-là. Et comme je voulais savoir en quoi consistaient d'autres vies possibles, je suis parti.

J'aurais pu, comme beaucoup d'autres, me contenter de lectures, frémir dans mon cabinet de travail au récit des faits et gestes de ceux qui avaient accepté et cherché la lutte, — être, en somme, un aventurier passif. Et après?... Me l'as-tu assez répété que l'expérience est chose personnelle, que la vie est individuelle? Eh bien, voilà. J'ai fait comme eux... comme toi. Et si un être intelligent me demandait : « Qu'avez-vous fait durant quinze mois en Haute-Guyane? » Je répondrais, comme Siéyès : « J'ai vécu. »

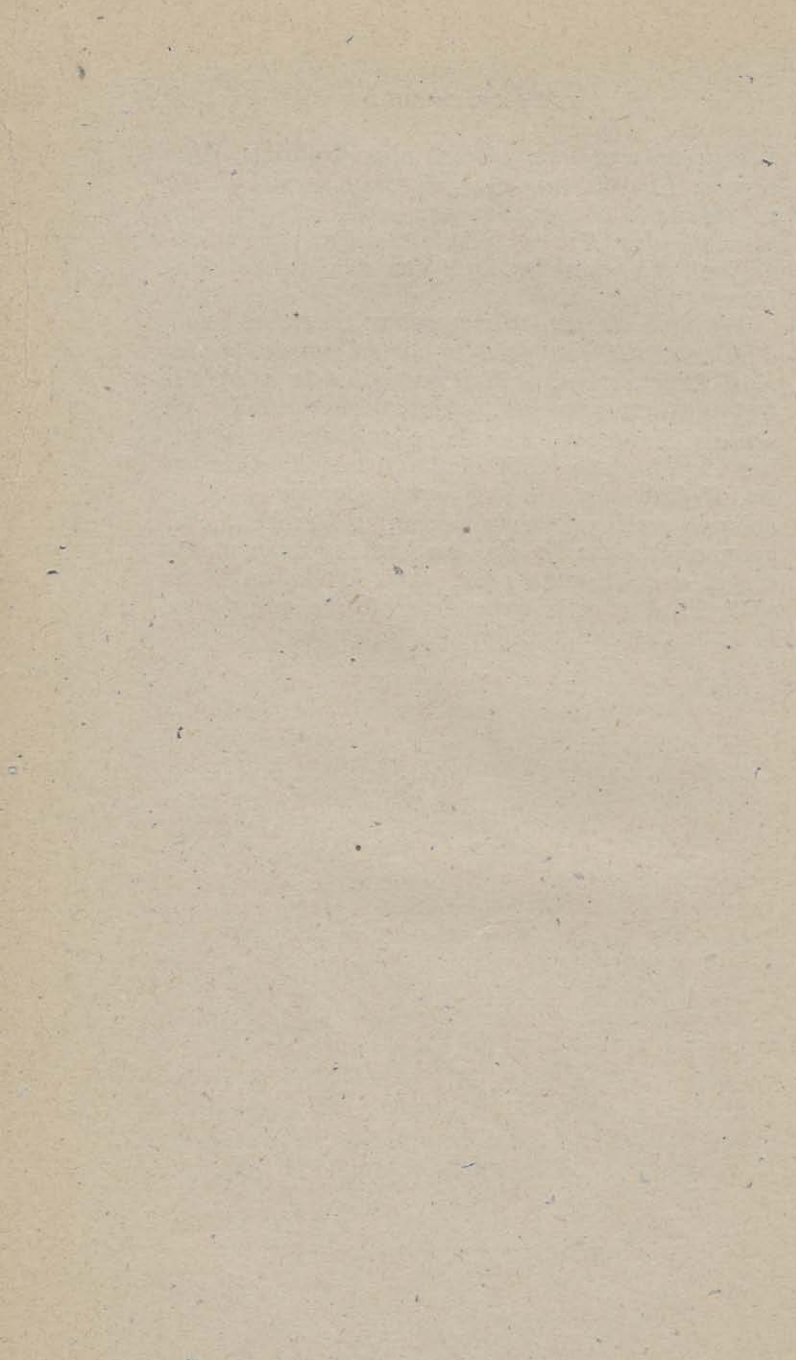
Pierre Doret se tenait devant moi, accoudé au marbre de la cheminée de son cabinet de travail. Pris dans la douce lumière de l'énorme lampe posée sur son bureau et les flammes qui craquaient dans l'âtre, il se projetait en hauteur, comme s'il allait crever le plafond. Peu à peu, sous le masque que quinze mois de forêt vierge avaient sculpté sur ses traits, je découvrais son visage d'autrefois. Sur son front bronzé, survivait la trace du casque rangé depuis peu avec des shorts sans couleur, des chemises aux teintes délavées.

Robuste et sec, il l'avait toujours été et l'était resté. Le corps n'avait pas changé, sauf que l'on y devinait, à certains petits gestes, quelque chose de souple, de plus ramassé, d'attentif, prêt à bondir, à répondre. Mais le visage, malgré sa jeunesse — vingt-huit ans ! — disait les rudesses de l'aventure. Le regard n'avait rien perdu de sa douceur — ce regard que beaucoup de femmes avaient aimé naguère.



*Les yeux, toutefois, étaient plus profonds, plus cernés. Le souvenir des fièvres y persistait, de même sur le visage. Son nez droit, très fin, surmontait des lèvres bien dessinées qui s'ouvriraient pour sourire, sur des dents très blanches.*

*Tel que Doret m'apparaissait, en ce soir d'hiver, dans son petit appartement du boulevard Malesherbes, il était bien plus beau qu'autrefois, bien plus fini, plus intéressant. Je me sentais fier de lui, fier de ce qu'il était devenu, fier de l'homme qu'il avait permis d'éclorre en lui. Il était sorti de sa propre coquille — et je sais de quel prix cela se paye. Désormais, il avancerait dans la vie, traillant les événements d'égal à égal, sans peur, sans hésitation, sans lâcheté, avec cette sorte de certitude que donne la connaissance pratique de soi-même.*





Les voyageurs et leurs amis se pressent sous le grand hangar de la Compagnie Tanon. Il est environ quatre heures de l'après-midi. Le soleil a déjà perdu de sa force ; il se contente de chauffer au rouge. Cayenne vit sans trop de hâte. A cette heure-là, toute l'animation se concentre en-bas-dégrad, sur le port. Pour l'instant, nous marchons en procession sur le wharf qui mène vers l'*Oyapok*.

Le petit steamer blanc et marron attaché tout au bout, parade comme un jouet de luxe pour grand garçon riche. Au-dessous de nous, entre les poteaux de ouapa qui soutiennent l'appontement, frappent des vagues jaunâtres à force de remuer la vase que nous envoie l'Amazone. On se presse, on s'embrasse, on se sépare. Il n'y a là que quelques personnes. On dirait une foule, à cause l'exiguïté de la plate-forme.

Un délégué de la Compagnie me présente au capitaine Clément et au commissaire du bord, M. Defrontière.

Deux hommes bien différents. Le capitaine Clément est noir, ne rit presque jamais, parle peu. Defrontière, lui, est un mulâtre aux che-

veux bouclés très soignés, il parle tout le temps et rit toujours. Ses discours sont perpétuellement ponctués d'une formule qui l'a rendu populaire. Quel que soit le sujet ou la circonstance, Defrontière vous répond : « Je connais mon sentiment. » Il accompagne sa trouvaille d'une mimique appropriée et les rires ou les sourires naissent, irrésistibles. Le capitaine Clément est un homme sérieux, un père de famille rangé. Le métier pour lui, c'est tout. Defrontière est un célibataire qui adore le plaisir et la vie. Il est très sympathique. Les jolies mulâtresses de Cayenne et des Antilles raffolent de son type d'homme. En voici d'ailleurs deux ou trois qui viennent d'accaparer Defrontière. A chaque départ, me dit-on, ces dames — jamais les mêmes — viennent embrasser une dernière fois cet heureux élu. On m'assure que des crépages de chignon sensationnels se sont déjà produits à bord ou sur le quai. Une amoureuse qui se croyait probablement l'unique ! Mais peu à peu, elles se sont habituées à l'infidélité de Defrontière. Il semble, en tout cas, que celles d'aujourd'hui acceptent avec bonheur de se partager son cœur d'artichaut. Elles l'appellent Fonfon.

Le capitaine Clément, dressé sur sa passerelle, se dispose à larguer son petit bateau. La sirène mugit. Un brouhaha se produit. Les amis sautent sur le quai, sortent les mouchoirs pour tout à l'heure. Defrontière est toujours aux prises avec les belles créatures rieuses et folles, plus ardentes les unes que les autres. Un second coup de sirène les détachera enfin. Elles relèvent haut un pan de jupon brodé, découvrent des jambes cuivrées, nerveuses, et sautent sur le quai.

- Au evoi, Fonfon chéi !
- Au evoi, au evoi !
- Fonfon, pas oublié moïn !
- Je connais mon sentiment.

...Le quai s'éloigne. Les mouchoirs s'agitent comme autant de papillons aux ailes multicolores. L'*Oyapok* glisse à travers les navires ancrés dans le port, contourne la ville au large, perd de vue l'exactitude des choses.

Nous suivons d'assez près la côte de Caux, à notre droite. A notre gauche, les îles s'égrènent : le Père, la Mère, les Mamelles ou les Deux-Filles, le Grand-Connétable, le Petit-Connétable. Cayenne possède sa grande ceinture de rochers. Quelques pêcheurs tapis çà et là, sur les pointes avancées, y vivent, ignorés. Par contre, les oiseaux de mer ont transformé les plateaux de granit en un royaume où ils viennent déposer le précieux guano.

Entre ces deux barrières rocheuses, notre frêle navire roulé et tangué comme un joujou, bousculé par le ressac de la côte et les brisants des îles. Plus personne sur le pont, sauf les marins. Le train-train habituel. Les passagers se sont réfugiés dans leur cabine, écœurés du mal de mer. J'avoue qu'il faut avoir l'estomac bien accroché pour braver sans broncher cette danse désordonnée.

Avec l'autorisation du capitaine Clément, je me tiens sur la passerelle d'où je regarde plonger brusquement le soleil derrière une crête qui semble à portée de la main. Toujours les rochers qui font la haie à droite et à gauche, haie menaçante par gros temps. La nuit est descendue sans transition sur la mer et sur nous. Je découvre que les feux de tribord et de bâbord sont allumés. Rouge et vert.



— Vous allez dîner avec nous, monsieur Doé.

Jé passe une soirée très cordiale entre le capitaine et le joyeux Defrontière qui a truffé le repas d'histoires croustillantes à mon intention. Defrontière est un conteur intarrissable et savoureux. Je découvre, à travers son bavardage humoristique, tout un aspect amusant de la vie créole. Bien des petits détails qui m'avaient échappé durant mon séjour à Cayenne, ou dont je n'avais pas apprécié la saveur, me sont maintenant livrés en pleine clarté. Le talent de Fonfon consiste à les présenter comme des plats bien épicés. On y prend goût.

Et voici soudain, dans la nuit créole, des accords qui montent de l'arrière du bâtiment. Une flûte, une mandoline, une guitare. Trois matelots, musiciens-nés, comme tant de créoles, jouent des mazurkas, des biguines...

Les vagues se sont apaisées. L'*Oyapok* n'a plus que de rares trémoussements. La ligne bleue des rochers fond derrière nous. L'heure nocturne écoute la douceur des instruments à cordes qui jouent :

*Prends li pou zotte*

*Moin pas lé t enco...*

Je m'étends sur un pliant, le visage vers le ciel violet foncé, presque noir, si bas, si chargé d'étoiles. Nous sommes vraiment au pays de l'or. Du moins si des malchanceux passent leur vie à en chercher vainement dans les placers, ont-ils la satisfaction de contempler ces milliards de pépites qui appartiennent à tous et à personne. Une heure d'oubli et de rêve où la vie n'a d'autre signification que celle de se sen-

tir heureux, incomparablement heureux de jouir des éblouissements de la création.

— Mussieu Doé, mussieu Doé !

Je sursaute. Combien de temps ai-je dormi ? Dieu, quelle immobilité ! L'*Oyapok* a-t-il jeté l'ancre ?

— Vous m'aviez demandé de vous prévenir... nous y sommes.

— Où ?

— Sur le fleuve.

Je comprends. Nous glissons sur une nappe d'huile. Les deux rives du fleuve fuient comme un décor. Une légère brume ouate l'atmosphère. Les vibrations du moteur qui s'imposent à moi violent ce silence extraordinaire que tant d'autres ont connu avant moi. Je pense aux navigateurs d'autrefois, aux flibustiers, aux boucaniers, aux pirates.

Difficile de se libérer tout à fait d'une certaine littérature. Les lectures forment et déforment l'homme plus qu'on ne le croit !

Je constate, à droite et à gauche, cette épaisse verdure : des arbres, des arbustes émergent des palétuviers où caquettent des poules d'eau. Le matin est lourd d'odeurs fortes : ce sont les fleurs sauvages qui poussent entre les plantes fluviales. C'est par un matin semblable que la *Santa-Maria* de Christophe Colomb a dû jeter l'ancre devant ce continent inconnu.

Une halte à Guisambourg, petit hameau administratif, pour remplir quelques formalités. Paperasse. Halte heureusement brève, après quoi, nous recommençons de glisser.

Voici l'île Perroquet, l'île Pâté, l'île Pierre. Le fleuve, un instant coupé en deux, retrouve



son unité. Des deux rives surgissent des nids de verdure, des gens qui courent vers les dégrés, nous adressent des signes, des mots perdus, saluent le navire. La vie humaine s'éveille avec le soleil qui, soudain, s'extrait de la forêt. Le capitaine Clément joue au plus fin avec les bancs de sable inscrits sur sa carte, avec l'espoir qu'ils ne se sont pas trop déplacés. Il est sérieux plus que jamais, épient les teintes du fleuve, les remous capricieux. Nous marchons au ralenti. Quelquefois le « vapeur » rase la rive. Nous découvrons alors les maisons au toit de chaume, leurs habitants dont nous entendons la voix, dont nous distinguons presque les mots. Puis, nous regagnons le milieu du fleuve. Ainsi, selon de savants méandres, sur l'Approuague pailleté d'or, nous arrivons à Régina.

## II

Depuis deux jours, je flâne dans Régina, cet immense caravansérail, terminus de notre petit navire.

Régina, trait d'union entre la forêt vierge, les mines d'or, les chantiers de bois de rose, de balata et Cayenne. C'est à Régina que les vapeurs de la Compagnie Tanon déversent leur plein d'aventuriers. C'est à Régina qu'on recrute canotiers et pirogues pour la montée du fleuve. C'est à Régina qu'on s'approvisionne. C'est de Régina qu'on part pour l'aventure.

Régina est à Guizembourg ce que Amsterdam est à La Haye. Des agences de compagnies maritimes, de tous les voiliers et steamers qui, font le va-et-vient ; des entrepôts de vivres pour canotiers et chercheurs d'or ou de caoutchouc ; des indigènes du cru ; ceux de la Guyane anglaise, de Sainte-Lucie, de Trinidad ; quelques Européens qui liennent boutique, moitié épicier, moitié bistro, tel cet excellent M. Duchâteau, qui est un ancien bagnard.

— Il y en a comme cela un certain nombre en Guyane, me renseigne quelqu'un. Ils ont fait

leur temps, purgé leur peine... que voulez-vous de plus ?...

En tout cas, Duchâteau est un homme fort correct, assez efflanqué, l'échine courbée par une toux perpétuelle. Il doit avoir dans les cinquante ans. Depuis déjà quelques années, il est propriétaire d'un magasin de vivres et d'un comptoir admirablement situés devant le quai qui porte son nom. C'est un des établissements les plus achanlandés de Régina.

C'est samedi soir. Je demande à Duchâteau chez qui je bois un punch, quelles sont les distractions possibles.

— Le jeu... si vous aimez perdre de l'argent et si vous avez du goût pour la bagarre... ou bien le casino, si vous aimez les femmes et la danse.

La bagarre ? je ne dis pas, mais le jeu ne m'a jamais tenté. Je me rends donc au casino.

C'est une immense baraque en planches recouverte de tôle ondulée. Fermée de toutes parts, bien parquetée. Au fond, une estrade sur laquelle trône l'orchestre : clarinette, trombone à coulisse, violon, contrebasse, chacha, ti-bois. Une banquette court tout autour de la salle, au milieu de laquelle ces messieurs et ces dames évoluent. Biguines, quadrilles, mazurkas créoles... Je pense à la rue Blomet. En plein dans ce quinzième arrondissement, une petite rue, qui semble glisser au ras des murs comme un malfaiteur, évite la ligne droite comme pour se cacher. La connaissiez-vous ? Tout au bout, dans sa partie la plus obscure, la plus blottie, Victor, jeune garçon sympathique qui porte un des plus grands noms de la noblesse créole, a inventé le bal Blomet. Nulle devanture, nulle sollicitation lumineuse. Sur le seuil même, un



carré de trottoir reçoit une pâle lumière sale. Etroite zone trouble qui ne rappelle rien, qui inspire n'importe quoi. Une légère répugnance à franchir cette lumière malade qui pourrait être aussi bien un nuage de poison. Mépris de la publicité ou sens de l'humain ?

Ici, comme jadis rue Blomet, je pénètre dans une salle de bistro. Deux ou trois tables souillées. Un zinc avec sa cuvette d'eau sale pour laver les verres et un tiroir-caisse. Derrière le zinc, des bouteilles aux mille couleurs, toute une pharmacie compliquée. Tous les clients sont noirs. Noirs les hommes, noires les femmes. Une réduction de Harlem.

Un punch, deux, trois... depuis que j'ai touché les Antilles, je ne bois que du rhum blanc, de la grappe blanche.

Je m'enfonce de plus en plus dans l'ancre. Il semble que ce contact du rhum avec mon odorat vient de délivrer des secrets qui se réservaient. Je communique. Une puissante odeur de musc, de respiration brûlante me monte à la gorge. Je la connais bien, cette odeur ! Que de fois l'ai-je respirée à Blomet, aux Antilles, à Cayenne ! Je m'accoutume à cette atmosphère lourde de peau pigmentée. Je m'accoutume, mais je sais que, désormais, je vis dans un vertige malsain qu'accentue le rhum. Je suis en quelque sorte drogué. Ma température monte.

Les danses se succèdent, rythmées, remuées, déhanchées... De ma table, je considère les danseurs pressés, étreints, joints. Je suis les mouvements des corps sous les robes de madras ou de cotonnade. Ma fièvre augmente. Je franchis la salle où l'orchestre fait merveille. Je plonge doucement dans un bain d'invisibles flammes où brûle tout le musc de la création.

Je me confonds avec le milieu suffocant. Je m'enivre, je chavire ; je suis moi-même transformé en cassolette. Je ne peux que jouir de ma remarquable euphorie. Je ne donnerais ma place pour rien au monde.

Autour de moi grouillent des éléments de ténèbres. Je fais ma rentrée dans la biguine au bras d'une adorable petite mulâtresse à peau de cannelle. Dès les premières secondes, elle se révèle une des plus satanées danseuses de biguines que je connaisse. Elle a le don, sous les dehors les plus rêveurs, de vous communiquer un feu de volcan. Je danse avec elle. Elle m'enveloppe de sa robe vaste qui nous abrite. Je sens la houle de son corps contre moi. Je l'observe ; elle me regarde. Jamais regard de femme ne fut plus innocent. J'en suis ahuri. Aucune de mes sensations ne lui échappe. Soudain, elle éclate de rire. Elle rit, elle rit de toute ma stupeur. Elle est magnifique...

Je comprends de mieux en mieux ces femmes blanches qui ne pouvaient plus se passer d'aller rue Blomet. Elles y allaient comme dans un monde à l'abri du monde. Dans ce « no-man's land » exotique, se mêlaient la meilleure et la pire société. Les femmes vulgaires ou raffinées s'abandonnaient sans mesure ni frein au tourbillon. Plus que quiconque, celles qui étaient les plus réservées dans la vie bourgeoise ordinaire étaient déchaînées. Victor, que j'interrogeais un soir, m'assura qu'elles ne s'en tenaient pas à ces manifestations chorégraphiques délirantes, mais qu'elles se retrouvaient bel et bien, dans les nuits finissantes, emprisonnées dans des bras de fer, sous des poitrines ténébreuses, dans l'ombre des chambres d'hôtel du quartier. Ainsi emportaient-elles de ces fré-



nésies infernales, la conviction qu'elles avaient enfin vécu l'aventure sensationnelle de leur vie quotidienne. Et Victor avait ce joli mot :

— Elles aussi ont trouvé la route des épices !

Cette empreinte les marquait, bouleversait leur existence, trouvait ses prolongements jusque dans la petite cuisine où désormais la sole frite, jugée d'une fadeur insupportable, cédait la place au court-bouillon de poissons haut en piment ou quelque autre sauce curry. Par la bouche et par les reins, autant que par la biguine, les Antilles faisaient la conquête de Paris.

### III

— Le village Saramaca ? C'est au fond, à cinq cents mètres, derrière l'entrepôt. Mais si c'est pour avoir des canotiers, ce n'est pas la peine d'y aller.

— Ah !

— Mauvais jour. Vous tombez très mal. Il vous faudra attendre demain ou après demain.

— Pourquoi ?

— Il y a un mort chez eux... un garçon splendide, je le connaissais bien... il s'appelait Couacou. Il avait environ vingt-cinq ans, faisait 1 m. 90, bâti comme un dieu...

— Et de quoi est-il mort ?

— Une mauvaise blessure... tétanos, gangrène et tout le saint frusquin... Je le regrette beaucoup. C'était probablement le plus beau Saramaca de sa tribu... et avec ça, sérieux, ponctuel, sobre... un canotier réputé.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Allez-y voir. Tenez, prenez ce sentier. C'est tout droit.

— Et si vous m'accompagniez ?

— Volontiers.

— Que pourrait-on bien leur apporter qui leur fasse vraiment plaisir ?

— Ne cherchez pas... une bouteille de tafia. Vous deviendrez tout de suite les meilleurs amis du monde.

Nous débouchons de cinq cents mètres de brousse dans un village nègre à peu près tel que le cinéma m'en avait déjà montré. Sauf que, cette fois, c'est moi qui me trouve en personne devant d'authentiques huttes de paille et de leurs authentiques et vivants habitants. Je suis dans un village saramaca.

De tous mes yeux, j'admire ces musculatures impressionnantes, ces fils d'Africains qui, jadis, ont fui l'esclavage et réfugié leur fierté d'homme dans les profondeurs de la forêt. Avec la liberté enfin donnée par la France à leurs frères gémissants, ils sont descendus du Haut-Surinam où ils s'étaient groupés en tribus. Réapparus parmi les hommes, en hommes, tout naturellement ils ont repris leur place à l'avant des pirogues, sur le fleuve où ils règnent comme des dieux.

Aujourd'hui, le malheur les a frappés. Couacou est mort, blessé à la chasse par un cochon sauvage. Il a succombé à une gangrène foudroyante.

Devant la case de paille où repose le cadavre, douze de ses frères hurlent la douleur de toute la tribu. Douze nègres puissants se lamentent, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux crépus tressés en petites nattes luisantes de graisse. Parmi eux, Samba, un vieillard, le prêtre sans doute, assis sur une banquette d'acajou sculpté au canif, se penche sur une petite croix haute de vingt centimètres plantée en terre. Il verse au pied de la croix le contenu de



bouteilles de rhum, cependant qu'il psalmodie, d'une voix caverneuse, la prière des morts. Probablement apaise-t-il ainsi la divinité par cette étrange liturgie. De temps à autre, le vieux Samba lève la tête et le chœur scande : Baa... Baaa...

Les femmes sont immobiles autour du mort. Statues de ténèbres.

Soudain, sur un signe de Samba, les pleureurs se lèvent, saisissent le corps de Couacou. Par ce même chemin de brousse que je viens de parcourir, Couacou est emporté vers la pirogue qui attend sur le fleuve, devant le quai Duchâteau. Mués en pagayeurs, les douze Saramacas, tirent le tronc de bois à vive allure. A l'avant, sculptures de proue, deux pleureurs, comme deux avertisseurs, clament la nouvelle aux quatre vents. Les échos du désespoir se répercutent à droite et à gauche à travers la forêt vierge.

Maintenant quatre rudes épaules portent Couacou. Quatre autres Saramacas précèdent, dans la forêt sans route, le convoi funèbre. Le sabre d'abattis à la main, ils fauchent arbustes et plantes sauvages, créent un provisoire sentier. De temps en temps, l'un d'eux bondit de côté, évite un serpent. Ils vont le plus loin possible, s'enfoncent dans de vraies ténèbres.

Le cadavre est déposé à même la terre, cependant que les hommes préparent, puis allument un bûcher. Les hurlements reprennent de plus en plus formidables, de plus en plus désespérés. Les cordes vocales se déchirent, s'épuisent sans que le chœur cesse de gémir. Le cadavre de Couacou brûle. Deux larges cuvettes de bois portées par les femmes, placées sous le corps, vont recueillir le jus putréfié.



La pirogue revient au village dans un silence épuisé.

Les cuves soigneusement rangées devant le vieux Samba, celui-ci se dresse, inspiré. Il commence une prédication psalmodiée, en agitant les bras et le corps dans un geste alterné d'inflexion et de redressement. Pendant ce temps, un Saramaca s'est approché de la cuve. C'est Couata, le frère du mort. Il est debout. Peu à peu sa peau frissonne, ses membres tremblent. Une jeune femme s'approche de lui, Yaya. Elle se baisse vers la cuve, trempe ses mains dans le liquide infect, en frotte le corps de Couata comme d'un enduit.

Samba continue de psalmodier. Il se baisse et se relève sans cesse.

Couata tremble de plus en plus. Ses dents claquent. Son corps danse une sorte de Saint-Guy. Son regard s'est échappé de lui. De noir, son teint devient blême, vert, violet. Une voix sort de sa gorge, jappe, miaule, crie, *une voix qui n'est pas la sienne* et dont nul ne sait à qui elle appartient. Ses mains se déchirent à coups d'ongles. Yaya cesse de le frotter de cette huile nauséuse. Quant à Samba, il n'est plus de ce monde. En lui quelque chose s'est déclenché ; il ne peut plus s'arrêter de gémir, de se plier en deux. Il est en transe.

Je ne me tiens plus de curiosité et d'angoisse. Comment et en quoi cela va-t-il se résoudre ? J'attends, le cœur haletant.

Couata qui tremble, fait une grimace effroyable. Soudain il devient raide comme une barre de fer. Son corps se soulève de terre avec une force inouïe, comme lancé. Sa tête, à toute volée, va heurter un arbre. N'importe qui en

mourrait, le crâne défoncé. Couata tombe au pied de l'arbre, inanimé, mort sans doute aussi. Quel organisme pourrait résister à un choc pareil ! Tous les Saramacas se lèvent, se joignent au vieux Samba, font exactement les mêmes gestes que lui.

Je suis moi-même remué de frissons glacés des pieds à la tête, épouvanté. J'attends de voir le sang gicler du crâne de Couata inerte. Miracle ! Rappélé par les voix saoules, obsédantes, Couata se lève, se remet à trembler, redevient raide, se relance de toutes ses forces contre l'arbre. C'est hallucinant. Il gît encore à la même place. Pas une goutte de sang, pas une bosse, pas une blessure.

Maintenant il remue, entre en convulsions. Il appelle je ne sais quoi, avec cette voix fantastique. Yaya sort du groupe hystérisé, se jette auprès de Couata, se tord à son contact. Ces deux vies sans regard se joignent, s'écrasent, se roulent, nues, à même la terre. Couata se redresse. C'est un homme nouveau. L'huile dont sa peau est enduite lui a conféré la force et les vertus de Couacou mort. Ses muscles jouent sous la sueur abondante qui le baigne. Il se baisse, saisit Yaya à bras le corps et l'emporte dans une case.

L'extase se peint sur le visage des autres qui s'arrêtent de geindre et de se balancer. Un cantique doux s'élève, étonnant. Ils chantent debout et scandent avec leurs pieds, d'abord lentement. Insensiblement, le cantique se transforme en autre chose qui se résout à son tour en une danse molle, balancée. Le rythme s'accélère. Hommes, femmes frappent des pieds, s'étourdissent de chants ; d'autres jouent

du tam-tam. Des heures, des heures la nuit les entendra. Des heures, des heures, ils tiendront la nuit éveillée, battant le sol de leurs pieds tannés jusqu'à la fatigue, jusqu'au sommeil où ils tomberont comme dans un gouffre, hébétés, un à un.



#### IV

— Très heureux de vous connaître.. Vous partez demain, je crois ?

— En effet.

— Nous allons donc faire route ensemble... Moi, je m'arrête à Mataroni. Je suis le nouvel ingénieur de la Compagnie. Je m'appelle Clément.

— Moi, Pierre Doret... Un punch ?

— Volontiers.

Nous bavardons, Clément et moi. Tout comme moi, il ne sait rien ou presque de la Guyane. Il se trouvait à la Martinique quand il a signé son contrat pour les placers Mataroni. Très jeune, il a le goût de l'inconnu, mais il n'est ni prétentieux ni crâneur. Il attend de chaque jour sa nouveauté et de chaque incident une occasion de vaincre sa peur et d'éprouver son courage.

— Où allez-vous ? demande-t-il.

— Nulle part, en principe. Je suis curieux de connaître la vie du fleuve... j'arriverai jusqu'aux Indiens que je brûle de rencontrer.

— Fichtre ! Entreprendre ça en amateur, c'est fortiche !



— Je n'y ai pas pensé.

— Et... vous êtes tout seul ?

— Vous le voyez.

— C'est sympathique, mais... hasardeux.

Vous êtes riche ?

— J'ai des moyens.

— Veinard !

Le reste de la journée se passe à terminer les palabres avec mes canotiers puis à constituer les provisions.

Voici enfin le moment du départ. Ma pirogue qui jauge vingt barils, environ deux tonnes, est magnifiquement arrimée. Tout est bien à bord : le couac, la morue, les pois yeux noirs, le riz, la farine « Mayflower », les haricots rouges, le lait condensé, la viande salée, les sardines, le corned-beef et les dames-jeannes de tafia. Paletot, le patron du canot est à son poste, à l'arrière. A l'avant, comme premier bossman : Agoudou, jeune athlète au visage tatoué à l'excès. Il passe pour un Apollon. Son camisard est d'ailleurs de belles couleurs rutilantes. En deuxième position : son jeune frère, Agouti, sec et fluet, souple comme une liane.

Nous avons chargé chez Duchâteau en même temps qu'une petite flottille : le canot de Clément, celui de deux autres créoles qu'accompagne une mulâtresse bien agréable à regarder. Enfin, deux autres pirogues bourrées de passagers divers qui s'arrêteront en route au gré des renseignements et des indications. En tout cinq pirogues et un équipage de quinze Saramacas.

J'observe l'allure des embarcations. Elles sont toutes chargées à l'avant et plongent du nez. L'eau voisine dangereusement avec le

bord. Seule semble émerger la pointe montante légèrement recourbée vers l'intérieur. Il paraît que le canot avance ainsi plus vite et se comporte mieux dans les sauts.

Nous partons lentement, au milieu d'un vacarme infernal. Les Saramacas qui assistent au départ saluent ceux qui s'en vont, lesquels répondent à leur tour. Des formules s'échangent ainsi jusqu'à perte de vue. Mais comme nous frôlons la rive, d'autres Saramacas, massés sur d'autres points de la côte, nous adressent les mêmes formules avec des variations infinies à quoi nos canotiers répondent inlassablement. Tous ces adieux et salutations sont scandés par le choc des pagaies contre le bord des canots. Enfin, nous laissons derrière nous la dernière maison de Régina ; le flux qui vient de la mer lointaine nous emporte. Devant nous, le fleuve. Rien d'autre demain, après-demain, tous les jours ce sera le fleuve, le fleuve avec toutes ses traîtrises et ses périls.

Environ un quart d'heure plus tard, un peu avant d'atteindre le village de Tchu-Ming, nous croisons une jeune femme seule dans un canoé minuscule. Elle explique qu'elle a accouché depuis quelques heures et qu'elle a dû se lever pour aller chercher maman Toune qui soigne les nouveaux-nés. Ne l'ayant pas rencontrée, elle me demande si je peux faire quelque chose pour elle. Nous accostons immédiatement à son dégrad et je vole avec la petite maman inquiète, vers sa maison.

— Mé mo pitite !

Je découvre sur un pauvre lit, une boule informe et gluante. Je me penche et constate qu'une affreuse tragédie s'est déroulée pendant la courte absence d'Antonia. Le fait la frappe

en même temps que moi. Nous nous regardons en silence. Je lui caresse doucement l'épaule en manière de compassion. L'enfant était déjà à moitié dévoré par des fourmis.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Ça ou lé fè ! mo ké enterré'l.

Bien sûr ! Elle avait aussi la ressource de jeter aux poissons cette petite chose répugnante, mais Antonia était chrétienne. Tout de même, je m'en vais un peu secoué de l'incident.

... Nous suivons, à une allure de chenille, les moindres contours du fleuve. Au milieu, le courant devient trop fort. Les eaux sont encore gonflées du flux marin mais le reflux a déjà commencé. A notre gauche, flotte au bout d'un mât, le drapeau tricolore. C'est le Bureau des Douanes Françaises. Nous filons pour passer le premier saut, le Tourépé, une bagatelle que nous franchissons presque sans le voir. Quelques bouillonnements nous indiquent les points dangereux à éviter. Le vrai voyage commence.

Le soleil entreprend de justifier sa réputation. Impossible de regarder le ciel. La réverbération fait pleurer les yeux. J'ai adopté la méthode arabe ; je porte un ample vêtement blanc. Je ne prétends pas qu'il conservera sa blancheur très longtemps, mais il me protège admirablement contre le feu du ciel.

Cinq heures. Dans un moment, une heure à peine, la nuit sera là. Les canotiers cherchent un endroit propice pour carbeter. Nous accostons.

— Rété dans boto, ouaiti mi, me conseille Paletot, le patron de la pirogue. La flottille suit le mouvement. Les Saramacas mettent pied à terre, attachent les botos à des racines



d'arbres puis disparaissent, armés du sabre et du fusil. Le fouillis de verdure les avale.

— Regardez ! me crie Clément. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il me désigne un minuscule îlot qui bouge bizarrement.

— Curieux, en effet !

Nous observons un instant le phénomène. Les autres voyageurs sont occupés à préparer leur repas et leur hamac pour la nuit. Peut-être l'un d'eux pourrait-il comprendre ce mystère d'un flot ambulante. Je préfère appeler Paletot. Disposant les mains en porte-voix, j'appelle : « Oho ! Oho ! » J'entends la réponse, tout près.

— Paletot, regarde !

Sur le visage de ce géant, je saisis une mimique invraisemblable. Paletot se met à sauter sur place comme un gosse devant une bille de chocolat. Son excitation est au maximum.

— Oho ! Oho !

Les voici, tous, accourus de l'ombre de la forêt. Ils échangent des paroles dans un tintamarre du diable. arment leurs fusils. La touffe de verdure approche. Deux Saramacas s'appêtent à lancer une sagaie énorme. La chose est maintenant à quatre ou cinq mètres.

— Vini à tè ! Vite ! Vite !

Clément et moi, nous sautons à terre sans demander d'explication. Il sera toujours temps de comprendre. N'empêche, je me passionne. Aussitôt une sagaie siffle et pénètre dans l'eau à dix centimètres en avant de la touffe de verdure. Une autre... Bon Dieu ! Une gigantesque tête de caïman sort de l'eau. Une décharge de chevrolines l'atteint. La tête disparaît. L'îlot bouge encore. Maintenant, c'est la queue qui émerge. Une sagaie-hameçon est lancée à toute



volée, attachée à une corde. Les Saramacas poussent des clameurs. Ils savent que la bête est vaincue. Ils tirent à eux le caïman groggy. Je suis devant un animal fantastique. Sur son dos, entre ses écailles, ont poussé des plantes d'eau, une verdure compacte qui l'obligeaient à vivre entre deux eaux. En un clin d'œil, mes canotiers sortent des coutelas et dépècent le saurien. Un feu de bois nourri flambe. Des morceaux de viande embrochée grillent, nous enfument. Ça empeste le musc à vous décrocher un estomac. La joie règne.

Je n'ai pas eu le temps de voir disparaître le soleil. Je constate la nuit. Nous tendons nos hamacs, Clément et moi, côte à côte. Nous ne dînerons pas du caïman.

— To ké mangé bon posson, m'annonce Paletot.

Il s'approche du fleuve, lance, non loin de la pirogue, une poignée de manioc. Il attend quelques secondes à peine. Je le vois plonger dans l'eau, un panier d'osier assez large et plat. Il le retire bientôt avec six beaux poissons frétilants. Nous en faisons, Clément et moi, un dîner succulent.

Autour du caïman s'est spontanément organisée une sorte de gala. Les chants et le tam-tam s'élèvent autour du feu. De temps à autre, une main lance dans le brasier un morceau d'encens frais qui grésille. Cela éloigne les mauvaises bêtes.

Maintenant nous dormons parmi les bruits étranges de la forêt : des aboiements, des grondements, des glissements, des ronflements soudains d'ailes de chauve-souris, de vampires, des claquements effrayants de crapaud-bœuf. Impossible de les ignorer. Surtout un novice.

Mais le doux bercement du hamac, malgré ma position inconfortable, m'impose un sommeil invincible où je m'enfonce profondément.

Dès l'aube, le réveil.

Une tasse de café chaud. Je plie mon hamac. Les Saramacas sont déjà dans les pirogues. Clément dort toujours. Où se croit-il donc, le bougre, pour faire grasse matinée? Je l'ai appelé pourtant! Je pense soudain que je ne l'ai pas entendu répondre.

— Ohé, Clément, ohé! Nous partons!

Pas davantage de réponse. Son hamac est immobile. Je vais voir. Clément me regarde de sous sa moustiquaire, avec des yeux exorbités. Il est verdâtre.

— Eh bien! vieux?

Au même moment, j'aperçois, enroulé, dormant sur sa couverture, exactement sur le ventre de Clément, un serpent-minute. Des sueurs perlent au front de mon camarade. Il sait que s'il bouge, son affaire est claire.

— Pst! Pst!...

Paletot arrive sans bruit. Il voit. Il réfléchit, puis m'écartant d'un geste, entr'ouvre la moustiquaire. Avec une petite branche, il réveille le reptile, qui se dresse, objecte en tirant sa langue fourchue, siffle, lance des coups de crocs chargés de venin. Clément s'évanouit. Il est sauvé. Un serpent ne pique jamais un homme qui dort. Paletot continue d'agacer le reptile qui se déroule de toute sa hauteur. C'est probablement ce qu'il voulait, car, d'un coup sec, il lui brise les reins. Il n'a plus qu'à soulever le reptile paralysé du bout d'un bâton et à le jeter dans l'eau.

Clément est toujours évanoui. Nous le portons dans le canot après lui avoir construit un

abri de feuilles, un pomacari. Il a la fièvre, il délire.

Le voyage est moins agréable avec mon compagnon malade. J'espère que son état n'empirera pas. Nous franchissons le saut Mapaou, le saut Cachiri, qui commencent à être de vrais sauts. Il faut déjà cet instinct prodigieux du Saramaca, son réflexe, ses muscles.

Voici Mataroni. C'est ici que Clément doit débarquer pour se rendre « au fond », à la crique Serpent où se trouve le placer. Nous l'installons dans un bon carbet et lui donnons tous les soins désirables. Mataroni est heureusement un dégrad assez bien fourni. Il y a une bonne épicerie et une petite droguerie. Nous bourrons Clément de quinine. Je prends sur moi de lui faire avaler un cordial sérieux. A force, il se réveille, nous découvre peu à peu. Ses esprits se reconstituent. Cependant, je suis frappé par ce que mes yeux voient : ses cheveux ont complètement blanchi en quelques heures.

Qu'importe ! Il s'en est tiré à bon compte.

— Au revoir, mon vieux. Soignez-vous bien. Quitte pour la peur, cette fois !



## V

Matin poudré à frimas. De la brume comme jamais je n'en ai vue. Des nuages de poudre d'abord immobiles puis qui fondent lentement, car on ne peut pas dire qu'ils se lèvent. L'atmosphère s'éclaircit sous la seule action des premiers rayons. Nulle brise. La nature à l'état pur, réduite à la fixité d'un paysage. Nous suivons la rive. Boc, boc, boc, les pagaies heurtent le bord des pirogues. Au milieu du fleuve, le courant descend à vive allure. Nous montons péniblement, glissant sous des branches d'arbres qui nous envoient une bénédiction de rosée. Des oiseaux invisibles nous accompagnent de cris qui semblent des mots que je ne comprends pas. Je respire des odeurs pénétrantes, complexes. Ça sent le laurier sauvage, les fleurs vénéneuses, les troncs pourris, l'humus frais, le marais, le fauve, la sève excessive, le monde en décomposition et en formation ensemble. Boc, boc, boc, le bruit des pagaies rythme le chant des canotiers.

Deux nuits de hamac, trois jours de pirogue m'ont courbaturé. Dans peu de temps, je m'acclimaterai tout à fait. Un jour, probablement,



je regretterai mon hamac. Je le sais. Je prends mon inconfort en patience. Paletot m'a passé un coui pour écoper l'eau. Je m'acquitte consciencieusement de ma tâche, mais, en plus, je me suis mis maintenant à pagayer. Ainsi, je me distrais, je me donne du mouvement et participe plus intimement à la vie de ma pirogue sur le fleuve. Mes canotiers sont très fiers de ma décision. Je suis à côté d'Agouti. Mes premiers essais ont fait sourire Paletot et Agoudou. Maintenant, à force de m'appliquer et d'imiter, cela va beaucoup mieux. Bientôt je rendrai de réels services. Je pense surtout que mon corps, mes muscles s'en ressentiront heureusement.

La jeune femme qui accompagne les deux créoles me jette, chaque fois qu'elle en a l'occasion, un regard où je lis bien des possibilités. Je ne suis pas le seul à m'en être aperçu, car je crois remarquer que son compagnon la querelle à voix basse. Il paraît que les créoles sont d'une jalousie féroce. Aussi bien les femmes que les hommes. Je m'en étais rendu compte à Cayenne. Une courte histoire avec Pauline Hollandaise, une « cabresse » de feu, originaire de Surinam. Elle portait le beau costume de madras étoffé de son pays. Le sex-appeal en personne. Vous connaissez le fabliau : « La femme est d'étope, l'homme est de feu (à moins que ce soit le contraire) ; le diable intervient et souffle. » Je m'étais donc laissé prendre. Pourquoi pas ? Nous « durions » depuis quelques jours, lorsqu'une nuit je surprends Pauline en train de déployer autour de notre lit une activité insolite. Je ne bouge pas, essayant de m'habituer à l'obscurité. Je finis par découvrir cette chose ahurissante : Pauline prend bel et

bien mes mesures comme procède le menuisier pour un cercueil. Elle cache la ficelle dans le tiroir de sa commode et revient tranquillement se coucher. Je ne bouge pas plus que si je dormais vraiment. Mais dès le lendemain, me trouvant seul dans la chambre, je fouille dans le tiroir et je trouve une cordelette portant deux nœuds correspondant exactement à mes mesures.

Discrètement, en ville, parmi les gens que je voyais, je me livre à une petite enquête documentaire sur le sens de l'incident. J'apprends que Pauline, jalouse de moi et désirant me conserver, avait été trouver une vieille sorcière qui lui avait demandé mes mesures pour fabriquer je ne sais quoi, un philtre qui devait m'ensorceler.

— Vous avez de la chance d'avoir mis la main sur cette cordelette. Il ne vous reste qu'une chose à faire, c'est de vous faire donner un contre-piaye.

— Quoi?

— Un contre-piaye... Ne riez pas de ces choses-là ! On en a vu de plus étranges... Enfin, en ce qui vous concerne, profitez de votre chance sans tarder. Il vous faut rompre le charme. Allez à cette adresse aujourd'hui même et racontez tout à la personne qui répondra au nom que voici.

Là-dessus, il me tendit une adresse écrite sur une page de carnet.

Je me trouvai en face d'une femme âgée, très âgée sans doute et qui avait conservé un beau visage d'Indienne. Je lui racontai tout, selon le conseil de mon camarade et lui remis la ficelle. Elle disparut un moment et me rapporta une sorte de bracelet fait avec une corde

où j'ai reconnu les deux nœuds. Me faisant enlever mon veston, elle me plaça la ficelle autour du biceps en me priant de ne pas la quitter tant que je serais avec cette femme.

— Tant que vous aurez cette ficelle au bras, elle ne pourra rien contre vous, même si vous la quittez aujourd'hui même. Mais si vous aviez l'imprudence de vous en séparer avant de quitter Cayenne, il vous arriverait du mauvais.

Je nageais en plein mystère, intrigué cependant. Comme d'habitude, je me rendis chez Pauline vers midi pour boire un punch. Elle me servit comme d'habitude, mais à peine avais-je pris le verre dans ma main que le cristal éclatait en mille morceaux.

Stupéfait, je restai devant l'événement sans parole. Pauline était abasourdie. Rapidement, je me surmontai et lui dis :

— Prépare-moi un autre punch !

Là-dessus, elle fondit en larmes et se jeta à mes pieds en me suppliant de lui pardonner.

— Je t'aimais trop. J'étais jalouse de toi. J'avais peur de te perdre. Pardon!... Je ne recommencerai plus. Tu es trop fort pour moi.

Le souvenir de cette petite histoire assez étonnante me revenait en mémoire en observant les faits et gestes de mes compagnons de voyage. Qui sait de quoi cet homme serait capable pour satisfaire sa jalousie !

... Agadou a lâché sa pagaie pour le tacari. A coups de perche enfoncée profondément dans l'eau, il fait avancer la pirogue par bonds, lui imprimant ainsi une vitesse que nos pagaies maintiennent exactement. Du beau sport !

Nous nous arrêtons pour déjeuner entre l'îlet Léopard et la roche Fourgassié, dans un petit lac de courant mort. J'écope l'eau puis déjeune



avec mes trois canotiers. Du couac, du poisson frais et des piments. Apéritif : un punch. Boisson : l'eau du fleuve.

Le canot de la jeune mulâtresse est amarré un peu plus loin. Mes impressions se confirment : le bonhomme m'évite à tout prix.

Le soleil brûle ma nuque, mon dos. Nous repartons dans une atmosphère de brasier. Nous passons la roche Fourgassié, le saut Aïcoupaïe, le saut Taconet qui n'a l'air de rien mais qui est semé de secrets périls. Je commence vraiment à me familiariser avec le fleuve. Et voici le dégrad Pierrette. Je constate tout de suite que c'est une agglomération importante, d'aspect sympathique. Pourquoi ne pas s'y arrêter ? Je communique mon désir à Paletot qui m'objecte que les autres Saramacas voudront vraisemblablement poursuivre le voyage et coucher plus haut. Il est encore tôt. J'essaie de lui exprimer que je n'entends pas régler mon voyage selon les nécessités d'autrui. Gentiment, il me répond que les pirogues qui ont pris le départ ensemble ne se quittent jamais, sauf pour des cas graves. Elles déjeunent, carbettent et repartent ensemble. On ne se sépare qu'arrivé à destination.

— Alors, consulte les autres.

La flottille ralentit et se regroupe pour la palabre qui dure un bout de temps. Chacun a son mot à dire. Finalement, nous nous mettons d'accord pour passer la soirée au dégrad Pierrette. La joie de la petite mulâtresse ne m'échappe pas ; elle éclate dans ses yeux lumineux comme un feu follet.

Le dégrad Pierrette est un havre, un centre. Une animation y règne spécialement aujourd'hui.

d'hui. Des orpayeurs sont arrivés ce matin, comme chaque samedi. Ils portaient des sachets de pépites bien propres qu'ils ont négociées contre des billets de la Banque de la Guyane. C'est la fortune. Chaque portefeuille contient environ deux ou trois mille francs, peut-être moins, jamais plus. Pierrette, ce soir, est peuplé de Rockfellers. Le comptoir, la table de jeu, la salle de bal flamberont toute la nuit et, au petit jour, des conclusions très tendres mettront un point final à la fête merveilleuse. Demain, après-demain, il faudra remonter la crique, retrouver la battée, emporter des vivres achetés à crédit parce que le jeu, le tafia et l'amour auront vidé l'escarcelle. La belle affaire ! Des soucis, du dépense-petit, de la rigolade-rikiki, quand on a peiné toute la semaine à creuser, à nettoyer, à tripoter la terre miraculeuse, à se tremper les pieds dans la boue, à frissonner de froid dans les os, à attendre tous les jours la fièvre qu'on sait tapie, là, sous la feuille humide, dans le marais voisin, plus près encore, dans son propre sang et qui vous abattra d'un coup, à la minute qu'elle aura choisie ! Quoi de mieux à faire avec ce maudit argent que de le semer au vent du plaisir ! La vie « en-bas-bois » est courte, profitons-en !

L'accordéon joue des polkas, des biguines. Des femmes sont arrivées de dégrad voisins, c'est-à-dire qu'elles ont fait une heure de canot pour venir rire à Pierrette, mais qu'elles en feront sept ou huit pour regagner leurs pénates lundi matin.

Je m'installe dans un carbet loué meublé pour la nuit. Ce soir, je ne me coucherai pas dans mon hamac. Mes courbatures s'en réjouiront. Un plongeon dans l'Approuague, quelques

brasses, je regagne la terre. Fin prêt, j'entre dans la nuit de Pierrette.

On boit sec. Ça chauffe. On danse, on s'anime. On vit. Moi, trouvant ridicule de rester là, planté, à regarder, je bois sec aussi, je danse, je vis. Ma danseuse a une peau de cannelle. Plus longue que la petite du canot, plus racée, souple, mince et pleine, elle se meut comme un félin. Elle a des yeux clairs. Originnaire de Trinidad, elle diffère un peu par certains détails de celles que j'ai approchées jusqu'à présent. Elle s'appelle Hellèn. C'est bon la vie !

Dehors, à la lueur de bougies placées sur les cartons, quelques amateurs jouent au loto. « 22 ! les deux cocottes !... Six ! qui n'est pas neuf !... 33 ! comme Jésus-Christ, mort sur la croix pour sauver nos péchés !.. Dix ! ...putez-vous, mais ne vous battez pas !... Quatrrrrre-vingt-deux ! ...mandez-moi mon cœur, madame !... Quine !... » L'enjeu est d'importance. Pensez ! Entre millionnaires !

Derrière ma maison, le tam-tam prélude. Un, deux, trois tambours. Le premier frappe le rythme régulièrement suivant le chanteur ; le second tam-tam syncope et le troisième exécute des variations qui révèlent les origines du plus pur cotton-club band.

Deux hommes s'affrontent. Ils balancent leur corps au rythme des tambours. Face à face, ils se provoquent en une sorte de combat homérique. Leur torse nu, leurs muscles luisent sous la lune. Leurs dents sont blanches dans leur face terriblement noire. Ils se provoquent, simulent des attaques, tournent en rond, parlent avec emphase, s'apostrophent comme les personnages d'Homère, célèbrent leurs qualités respectives. Soudain le rythme s'accélère. Les



deux protagonistes ne rient plus. L'un exécute un saut périlleux sur les mains et envoie ses pieds énormes sur la figure de l'autre. Une oreille est décollée ; le sang coule le long de ses carotides, dans son cou, descend sur sa poitrine, se perd dans la culotte.

— Tu m'as eu, c'est bien... mais attention à toi !... Voici !

En même temps que l'annonce, arrive sur le visage de son adversaire, un swing magistral. En plein dans le nez qui saigne abondamment. Pendant près d'une demi-heure, se déroule cet étrange combat qui n'est, paraît-il, qu'un jeu, une parade, où les adversaires se défigurent en toute cordialité. Les joueurs de tam-tam y mettent fin... parce que leurs mains ont soif. Du rhum ! Du rhum ! Et ça boit sans arrêt. On panse ici une oreille, là un nez. On s'amuse énormément.

— Ouélé ! Ouélé !

Encore une attraction ! Je me précipite du côté du tumulte.

— Séparez-les ! Séparez-les ! Il va le tuer !

Une femme crie à s'époumonner. Je la distingue dans l'obscurité : ma petite mulâtresse aux œillades. Je conclus que son compagnon est entré dans la lice. Je m'approche. Elle s'accroche à moi. De tous ses ongles, elle blesse mon poignet.

— C'est lui... c'est lui, me murmure-t-elle, trépignant d'horreur.

Deux hommes sont en corps à corps. Aucun rapport avec le petit exercice de tout à l'heure. Les autres, c'était de la littérature ; ceux-là, c'est sérieux. Le cercle étroit et pressé des curieux couvre leurs gestes et leurs geignements.

Je ne comprends pas très bien ce qui se passe ni où ils en sont.

J'ai toujours la petite pendue à mon bras ; elle en a le souffle coupé. Finalement, les combattants se séparent. L'un d'eux reste à terre. Je reconnais celui qui s'est redressé. La petite aussi le reconnaît.

— Vincent ! hurle-t-elle, sans lâcher mon bras. Vincent !

Des camarades de bonne volonté s'occupent du malheureux qui gît au sol. Ils le portent au milieu du bistro qui est, à la fois, salle de bal, restaurant, salle de jeu, etc. Le corps est déposé sur une table, juste sous une lampe à pétrole qui joue au lustre et qui pend du plafond. Les vêtements, arrachés promptement, découvrent des membres souillés de sang.

— Enlevez-lui tout et lavez-le !

Nous comptons les blessures : vingt-trois. Vingt-trois blessures faites avec un rasoir retourné. Massées, pressées, les blessures saignent à souhait, car généralement les blessures de rasoir ne font pas des plaies très ouvertes et ne saignent pas énormément. Encore un seau d'eau par là-dessus, puis, à même la chair que des mains multiples et serviables ouvrent le plus possible, un ami du blessé verse toute une dame-jeanne de tafia. Ouoï ! Ouoï ! Le bonhomme pousse des cris comiques. Tout le monde rit. Lui, après un instant de repos, se lève, s'habille. C'est fini. Musique ! Musique ! Autant ! Deux amis communs conduisent de force Vincent devant sa victime.

— Y vini di ou : fini épi ça. Mon ché, zotte goumin, zotte cé dé zhommes, fouté en coup d'rhum en coco zotte !

(Il est venu te dire qu'il n'y pense plus,

te demander de ne pas lui tenir rancune. Mon vieux, vous êtes deux hommes, vous vous êtes battus, envoyez-vous un bon coup de rhum dans le coco et que tout soit dit !)

La biguine remet les choses en place. L'émotion est oubliée. Ainsi soit-il !

Je suis fatigué. La nuit est idéale. Les étoiles touchent les hautes branches des arbres. Si j'avais la patience d'attendre, qui sait si je n'assisterais pas à une chute d'étincelles ! Mais j'ai sommeil. Mes paupières se ferment sur une vision peuplée de forcenés qui s'entre-déchirent dans une mare de sang. Des silhouettes de femmes traversent le désordre humain d'où montent des gémissements et des foulées de tam-tam. Puis le tableau se vide, comme si des ciseaux avaient découpé la toile au ras du cadre. Et c'est du mur lumineux que surgit d'un coup, très pure, très séduisante, dans une robe semée d'étoiles, la silhouette d'Hellen... Hellen seule.



## VI

— Allez, Paletot, en route !

Longue matinée morne. Nous avançons à force de bras. Le fleuve est gonflé des dernières pluies abondantes tombées « là-haut ». Le courant est dur à remonter. J'ai repris ma troisième position à l'avant de la pirogue, à côté d'Agouti. Paletot apprécie ma collaboration. Je n'en suis plus aux gaucheries du premier essai et commence à sentir ma pagaie bien en mains. Agouti et son frère, voyant que je n'entends pas faire joujou, mais, désormais, pagayer à longueur de journée, se dépensent sans compter. L'équipe est robuste et de bonne humeur. La fatigue sera moindre.

Aisément, nous prenons la tête de la flott'ille. Derrière nous, Vincent, son compagnon et la petite qui a trouvé le moyen de m'adresser ce matin son plus aguichant sourire. Je pense aux vingt-trois blessures qui ont lardé la chair du combattant malheureux. Probable que le rasoir de Vincent est prêt et qu'il le ressortira à la première occasion.

Nous progressons. Paletot chante. Depuis un moment, j'observe, de l'autre côté du fleuve, un

vol de corbeaux qui semblent tourner au-dessus d'un point déterminé. Lentement, les arbres dégagent un dégrad au fond duquel se dresse une case solitaire. J'interroge Paletot. Dans son parler où le créole se mélange au taki-taki, il m'explique que cette cabane est habitée par un vieux bonhomme qui vit seul depuis des années que sa femme est morte. « Maman-d'eau » l'a prise.

Maman d'eau est une diablesse toute noire avec une longue chevelure sombre qui habite les profondeurs du fleuve. Elle se nourrit de chansons et de chair humaine. Quand elle n'a pas une victime à se mettre sous la dent, elle émerge des eaux, la nuit, et elle chante. Elle chante et sa faim passe. Mais sa voix est si douce, si mélodieuse, que celui qui l'entend s'approche plus près, toujours plus près pour écouter. La voix l'ensorcèle et Maman d'eau survient et l'entraîne au fond des eaux. Ainsi disparut la femme du vieux père Douelle. Il pleura longtemps devant ce vide désespérant ; ses yeux se séchèrent enfin, mais son cœur ne s'en consola jamais. Par la force de l'habitude, il continua de vivre entre sa maison, son minuscule jardin et le ruisseau à fond de sable clair qui coule derrière sa maison. Sur ce sable parfois brillent des paillettes d'or que le père Douelle échange à Pierrette contre les provisions indispensables. Puis on ne le voit plus de deux ou trois mois. Nul ne s'en inquiète. C'est un solitaire, un triste. On lui laisse la paix qu'il semble rechercher. Aujourd'hui, des charognards volent autour de la hutte délabrée.

— Allons voir... Traversons.

Malgré nos coups de pagaie énergiques, le courant nous entraîne à environ cinq cents

mètres plus bas. Il nous faut un bon quart d'heure pour remonter jusqu'au dégrad. Paletot m'accompagne à terre. Voici la maison ; presque une ruine. Des corbeaux s'envolent à notre approche. Le vent ouvre et ferme la porte d'entrée. Une odeur fade nous parvient. Nous entrons prudemment. Le jour pénètre à flots dans ce qui sert de chambre au vieillard, par un panneau tombé de la palissade. Le drap unique sur lequel repose ce corps épuisé qui n'a plus que la peau sur les os, est couvert de sang noir. Toute une partie de l'épaule est dévorée par les oiseaux de proie qui ont défiguré son visage. J'examine le bout de ses pieds ; j'y découvre deux petites morsures d'où s'échappe un filet de sang coagulé. C'est bien ce que je pensais. Le père Douelle a été sucé par les vampires qui lui ont bu tout son sang. Il est mort d'une mort très douce, dans une faiblesse extrême. Les corbeaux l'achèvent.



## VII

Je me sens un appétit féroce. Le soleil est au zénith. Nous avons l'impression de prendre feu. moi, du moins. Si le soleil, par fantaisie, se laissait choir, il tomberait exactement dans ma pirogue. Il est à peine gros comme un medecine-ball de trois kilos. Ce serait très amusant.

L'éclat du plein midi !... Vraiment cela existe. Je le constate à cette seconde même, dans la plénitude de cette clarté qui, dans une heure, sera déjà différente, moins éclaboussante, moins miraculeuse. On n'ose plus même essayer de décrire un tel moment que la littérature a tenté de fixer en des clichés hideux. Un scrupule, une peur des mots me saisit... c'est si bête, les mots, quelquefois !... Maximum... C'est cela et c'est tout. Mais c'est pleinement cela. Tout le paquet. Ça vibre, parce que tout est au superlatif absolu. Impossible plus. Il n'y a rien d'autre ; plus de réserve. Si le soleil forçait, il se produirait quelque chose : une rupture, un éclatement, une surprise, un S.O.S. D'ailleurs, rien à craindre. Il ne tient pas longtemps cette gageure. Le temps d'une démonstration. Le temps de nous humilier.

Paletot me délivre de cette admiration un peu sottie. Sottie à mes yeux, j'entends. En réalité,

je n'admiraïs pas. J'ai soudain senti midi. Des vibrations se sont produites en moi que je ne me serais pas expliquées si Paletot n'avait fixé mon attention sur le fait qu'il était midi et que c'était l'heure du déjeuner.

Nous nous rangeons doucement à l'ombre d'une branche géante qui s'étend au-dessus de l'eau comme un providentiel parasol. La coulée de feu nous épargnera durant notre repos.

J'essaie de m'installer sur le dos, plus ou moins allongé sur deux caisses de farine. Je vois la grosse branche, mon plafond. Je ne peux voir qu'elle. Mais quelle extraordinaire liane l'enveloppe ! Il est vrai que je n'ai jamais vu d'arbre de cette dimension. Dans quelque temps, j'en verrai probablement bien d'autres ! Je veux me distraire ; mon subconscient me harcèle. Mais quoi ? Est-ce une erreur ou bien...

J'appelle mon inséparable Paletot et lui indique la volumineuse liane qui, soudain, vient de me paraître trop extraordinaire. Sans rien me dire, il semble être de mon avis.

— Qu'est-ce que tu crois ?

Silencieux, il détache la pirogue, la laisse glisser et l'attache plus loin. Il me fait signe et nous gagnons la branche-parasol à pied. Agoudou et Agouti nous suivent. Un, deux coups de fusil ; un coup de harpon dans la liane qui remue doucement. Du haut de l'arbre se déroule avec paresse... un boa. Nous tirons, tirons encore. Le reptile glisse le long des feuilles. Il porte une singulière enflure au milieu du corps. Nous avons dérangé sa digestion. Agouti et son frère l'achèvent par deux coups de feu en pleine tête. Nous le mesurons, par curiosité : un peu plus de huit mètres.

Maintenant j'assiste à une opération intéres-

sante, une manière de laparatomie avec des sabres d'abattis. La belle trouvaille ! Une biche parfaitement reconnaissable mais réduite à l'état gélatineux, était en train de se décomposer dans cette étrange usine. J'ai toutes les peines du monde à empêcher Paletot et ses frères d'emporter cette ordure. Ils voulaient en faire un bon dîner.

... Des canots descendent, nous croisent à toute allure, bénéficiant du courant. Des saluts s'échangent en taki-taki, en patois antillais. Des clameurs entre-croisées d'où je distingue ceci :

— Attention ! Machicou mauvé. Zotte pas kai peu passer... (Attention, le Machicou est dangereux aujourd'hui. Vous ne pourrez pas passer ce soir.)

Je ne suis pas à même de comprendre tout le sens de cet avertissement.

Quelques heures plus tard, j'entends les grondement du rapide. Le Grand Machicou s'annonce.

Nous approchons. Un tonnerre d'éboulements furieux nous parvient. Un monde s'écroule quelque part à portée de notre oreille. Toutes les montagnes du monde laissent rouler sur d'âpres pentes des rocs de plusieurs tonnes dans un infernal vacarme. Paletot m'explique que nous n'avons pas de chance. Le rapide a reçu des eaux provenant de pluie tombées dans le haut Approuague ; que, dans ces conditions, nous serons mis à rude épreuve.

En effet, voici des pirogues arrêtées devant nous. Elles non plus ne franchiront pas ce soir le Grand Machicou. C'est l'habitude. Quand le saut est « mauvais », les pirogues s'attendent. Demain va être la journée de la lutte et du danger.



Ceux qui sont là, sont des Antillais de nationalité anglaise. Des hommes, des femmes, une bonne douzaine. C'est un des rares endroits où la place pour carbeter est toute prête. Il y a même un petit autel avec de ridicules et pieuses statues de la Sainte Vierge à l'enfant. Des petites flammes y brûlent souvent, saintement entretenues par la superstition ou la dévotion des canotiers. A côté de l'autel recouvert de feuilles de counanan aux dures épines, je ne sais qui a construit un carbet dont la toiture repose sur huit fourcas. L'aspect de ce carbet m'a frappé tout de suite et d'autant plus que personne ne l'a occupé. Soigneusement — du moins, m'a-t-il semblé — on le laisse vide. J'interroge. Agoudou me prend la main et m'y conduit. Je vois. Cinq tombes. Des victimes du grand Machicou dont on a pu rattraper les restes au passage. Décidément, nous aurons affaire demain à un adversaire sérieux.

En un clin d'œil, mes compagnons de route connus et inconnus se sont dispersés. Les uns pour « faire » du bois qui brûlera toute la nuit, les autres pour chasser et pêcher. Quelques instants plus tard, ils rapportent des fagots bien ficelés, du poisson frais, du gibier, de tout. Il y a du tafia naturellement.

Le repas est fameux. Parmi nous, très excité : Edwin « maite nhomme » (Edwin maître d'homme). C'est un géant d'un mètre quatre-vingt-dix au moins, connu sur le fleuve pour sa force herculéenne. Il n'attend pas d'ailleurs qu'on le lui dise. Il fait lui-même sa publicité. Pour l'heure, il a quelques verres dans le nez. Il se lève et — sans doute en mon honneur — il défie qui voudra.

— Moin lavé... Coup d'fisi pa ka fè moin

ayen... Moin ka payé épi ça ki lé : i ka tié dé coups d'fisi en plein lestomac moin fisi a ka cassé en lan main i... Mi cent fangs à tè!

(Je suis blindé. Les coups de fusils ne m'atteignent pas. Je parie avec qui voudra : il me tire deux coups de fusil en plein cœur, le fusil lui casse dans les mains. Voici cent francs.)

Edwin n'a pas du tout l'air de plaisanter. Personne ne répond, bien entendu. Je n'ose croire, du reste, qu'il pourrait se trouver un être de bon sens pour relever un tel défi. Edwin insiste. Il insiste comme un forcené. L'idée se fixe chez lui. Le silence par lequel on lui répond l'exaspère.

— Zotte peu... mi cent fangs!

Alors Grand Piè se lève. Sans plus s'émouvoir, Edwin ôte son tricot et nous montre un buste véritablement sculpté.

— Prend fisi ou, si ou temblé ou pède!

(Prends ton fusil. Si tu trembles, tu as perdu!)

Grand Piè est d'un calme inhumain. Va-t-il vraiment tirer? Je suppose qu'il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher cette expérience. Cependant, je tente d'intervenir. D'un geste aimable mais définitif, Edwin m'écarte. Cet homme a des bras de fer. J'observe l'assistance. A part les femmes qui cachent mal leur nervosité, personne ne semble angoissé. Qui sait si ce n'est pas une plaisanterie pour me mystifier? D'autre part, j'ai déjà vu tant de choses ahurissantes depuis mon départ de Paris que je me dis : après tout!...

Grand Piè vise le cœur d'Edwin. Il vise pendant quelques-secondes. Soudain, il se tourne vers nous.

— Zotte témoin, gé li ki di moin tié?

(Vous êtes témoins que c'est lui qui m'a dit de tirer ?)

— Oui, oui, en chœur.

Grand Pié reprend froidement sa pose de tireur. Il vise. La double décharge est partie. Edwin s'effondre en éructant un flot de sang.

Personne ne bouge. Grand Pié s'en va tranquillement ranger son fusil et s'assied près du feu. Silence. Qui le rompra ? C'est Grand Pié lui-même qui, au bout de quelques minutes, demande :

— Ça zotte kaï fait épi gand co a ?

(Qu'est-ce que vous comptez faire de ce grand corps ?)

— Fouté i dans d'l'eau ! crie une femme.

Sitôt dit, sitôt fait. Le corps tourne une seconde dans un faux courant, plonge, remonte. Et c'est alors que mes yeux voient la chose la plus terrible qui soit : une nuée de petits poissons, des pirayes, aux terribles dents de scie, se ruant sur le cadavre ensanglanté avec un bruit de claquements, comme si des dents se heurtaient de froid ou des instruments métalliques se choquaient. Le festin a duré deux ou trois minutes, là, sous nos yeux. Puis, d'un coup, la nuée de pirayes s'est fondue. Je me suis penché sur l'eau et j'ai vu le squelette d'Edwin, aussi propre, aussi nettoyé que s'il allait être exposé à quelque amphithéâtre de Faculté de Médecine. Du beau travail, vraiment ! Vite et bien.



## VIII

Malgré leur expérience, malgré leur assurance, les vieux chevronnés du canotage sont, là, debout devant l'obstacle, semblant mesurer la disproportion entre nos humbles forces humaines et l'implacable puissance du rapide. J'ai surpris parfois des guides éprouvés dans la même attitude durant mes séjours dans les Alpes. Là-haut, voyez cette tourmente, là où la neige voltige en tourbillon, là où vous ne pouvez affronter le vent qu'enchaîné à toute l'équipe, là où la mort vous attend peut-être, c'est là qu'il faut aller. Et le regard tourné vers l'ouragan, les hommes d'acier évaluent la somme d'énergie qui sera nécessaire, bandent froidement leur volonté, car une seule chose compte : vaincre. Ainsi Paletot et ses frères. Ainsi tous ceux qui partagent aujourd'hui notre destin. Ainsi, tous ceux qui, hier, demain, tant qu'il y aura des hommes, devront, en pirogue, passer là où nous sommes.

La cataracte déverse sa masse tourbillonnante d'eau sur des rochers abrupts qui la transforment en torrents désordonnés. Des volées d'écume. L'eau plaque, gicle, bondit, rebondit

de toutes parts. Les courants violents se ruent les uns contre les autres, se détruisent, se reforment, s'entendent pour constituer une nappe immobile, trompeuse, sournoise, puis, soudain, sans rime ni raison, renaissent, se séparent, se précipitent avec sauvagerie, avec des grondements d'enfer, vont se briser contre une autre barrière de rochers. Là ils recommencent leur jeu fou qui porte la mort à une vitesse d'halluciné.

Moi aussi, je regarde, l'esprit suspendu. Où peut-on passer ? Comment peut-on passer ?

Les pirogues, aussi lentement que possible, abordent le monstre. Agoudou, notre bossman, avance prudemment au tacari. D'un coup, l'avant de la piroque change de direction. Nous plongeons dans un remous. Aussi brusquement, elle s'arrête. L'espace d'une petite mare de campagne, parfaitement immobile. Paletot scrute les passages possibles, juge des volumes d'eau. Le vacarme est tel que la voix humaine s'épuiserait en vain à vouloir se faire entendre. Aucune chance de se communiquer quoi que ce soit. Pourtant Agoudou et Paletot hurlent et, miracle ! semblent se comprendre. Aussitôt, manœuvre d'Agoudou. Les pieds appuyés à la pointe de la pirogue, il pousse du tacari, reprend sa direction, engage son avant droit dans un tourbillon. Agouti, de toute sa souplesse musclée, aide son frère. Le canot monte, gagne centimètre par centimètre. Paletot se jette à l'eau, disparaît, reparait, s'accroche : il n'a pas pied. Triomphe du muscle, triomphe de la volonté, triomphe de l'homme. Il lâche le bord du canot où l'eau pénètre déjà dangereusement. Adieu, Paletot ! Je ne le reverrai plus. En ce moment même, son corps est déjà déchi-

queté, dévoré par les pirayes. Je revois le squelette d'Edwin ; je ne l'oublierai jamais. Trois mètres plus loin, Paletot ressuscite, baigné d'écume. Il tire sur la cordelle qu'il avait emportée, assurant ses pieds malaisément car la force du courant le soulève. D'une main, il s'agrippe à une arête ; de l'autre, il tire sur la cordelle. Agoudou fournit son maximum. Agouti prend un deuxième tacari (1). La pirogue franchit la première passe. Puis la deuxième. Douze heures que nous y travaillons. Douze heures, pataugeant, glissant, nous écorchant, nous écrasant les mains, nous meurtrissant les membres, risquant d'être emporté à tout moment et à jamais... tout cela pour franchir un peu seulement de ce barrage mortel au bout duquel nous parviendrons dans quelques jours.

Le soir, on attache soigneusement les pirogues à la rive, à la faveur d'un courant mort et, dès l'aube, ce travail de galère reprend. Quelquefois l'effort nécessaire est si impossible que les canotiers n'ont d'autre ressource que de tracer un sentier dans la forêt, en suivant le fleuve d'aussi près qu'ils peuvent et de faire glisser le canot et la cargaison. Ou bien, quand ils sont suffisamment nombreux, ils portent les pirogues sur leurs épaules. De toute façon, il faut des jours et des jours.

Grand Machicou, te voilà derrière nous ! Ouf !

Je débouche une dame-jeanne de tafia et verse à mes trois compagnons une large rasade mille fois méritée.

— Allez, les amis, ruons-nous vers le Petit Machicou. Nous en aurons fini d'un coup. J'ai,

---

Tacari, grande perche.



dans mes bagages, un vieux rhum fameux ; il sera à votre disposition. Nous déjeunerons après Petit Machicou et, ce soir, nous couchons tranquillement à Bois-Blanc. Est-ce d'accord?

Boc, boc, boc... ils ont l'eau à la bouche. Mon vieux rhum a des vertus magiques. Petit Machicou est franchi à une allure de course. Nous nous rangeons le long du fleuve. Je livre à des gosiers fiévreux un petit tonnelet de rhum de quelques litres. Paletot, prudent, s'en verse un litre dans une bouteille et fait circuler le reste.

Nous mangerons avec joie. Des plaisanteries, des histoires, des rires fusent entre deux bouchées de morue à l'huile et d'ignames. Paletot m'apprend que, pour franchir le Grand Machicou à la descente, il faut environ une minute. Je suis un peu rêveur.

Avant le coucher du soleil, nous stoppons à « Bois-Blanc ».

On m'avait beaucoup parlé de Bois-Blanc à Régina. Je savais à peu près ce que j'allais y trouver. Je ne suis donc pas surpris d'y découvrir un vrai camp bien déboisé, aéré avec sa petite usine à alambics installée au bord de l'eau. Des tas de bois coupés en rondins attendent devant l'usine d'être déchetés pour passer ensuite à la distillation. Inutile de demander de quel bois il s'agit. Le parfum, à des centaines de mètres à la ronde, vous saisit à la gorge : du bois de rose. Je plonge les mains dans une sciure huileuse, qui est du déchet de distillation. Je les en sors, baignées de parfum.

M. Henrius me reçoit fort courtoisement et m'invite à un tour de propriétaire. Il est fier de son œuvre.

— En installant la distillerie à Bois-Blanc,

m'explique-t-il, j'évite aux coupeurs de bois la peine de descendre le fleuve avec leur chargement. Vous qui venez de sauter le Grand Machicou, vous pouvez comprendre. Imaginez des canots de deux ou trois tonnes arrimés jusqu'au bord, dévalant les torrents du rapide ! Avant que je fusse installé ici, combien de pirogues se sont brisées contre les arêtes ! Combien de beaux jeunes gens y ont laissé la vie ! Juste derrière nous, à quatre ou cinq jours de crique, des équipes coupent le bois de rose, le chargent et viennent le vendre. C'est ce bois que je distille et que j'expédie en tonnelets à Régina, qui expédie à Cayenne d'où, enfin, ils partent pour Le Havre, Bordeaux ou Saint-Nazaire... Je recueille l'huile seulement, l'essence. L'eau de rose, je la laisse couler. Si vous voulez, je vous ferai préparer dans une grande bassine, un bain d'eau de rose... Je serai, d'ailleurs, heureux de vous recevoir pendant votre séjour à Bois-Blanc...

Comme à Pierrette, comme dans tous les dégradés organisés, Bois-Blanc possède son épicerie, sa buvette, un certain nombre de carbets pour le personnel de la factorerie et d'autres pour les passants.

Juste derrière M. Henrius, au moment où je vais passer d'un sentier à une sorte de placette centrale, quelque chose frôle ma jambe. Je bondis de côté. Quelle chance ! J'ai failli mettre en plein le pied dans un serpent-grage ; et je suis pieds et jambes nus !

— Paletot, mon fusil, vite !

J'épaule déjà quand un vieil Indien que je n'avais pas encore aperçu, se précipite et me prie de ne pas tuer la « mauvaise bête », parce

qu'il ne faut jamais appeler un serpent par son nom.

— Pourquoi? lui demandé-je, étonné de son intervention.

— Regarde le soleil, me dit-il. Il est déjà presque couché. Trop tard... Tu la tueras demain.

— Demain? Et tu te figures qu'elle m'attendra?

— Demain.

Je ne désire pour rien au monde faire de peine à ce vieux Peau-Rouge qui a l'air sympathique. Au fond, il est chez lui. Je n'ai aucun intérêt à l'indisposer contre moi. Je cède donc volontiers.

Le visage ridé s'illumine d'une satisfaction véritable. Il s'éloigne de moi, se penche sur le serpent, ne le touche pas, mais prononce quelques mots cabalistiques à voix très basse. J'entends seulement le murmure sans pouvoir rien distinguer. Là-dessus, il se lève, me regarde et me répète :

— Demain.

Le lendemain matin, le serpent grage était à la même place, vivant, bien vivant. Je l'ai tué d'un coup de bâton sur les reins et l'ai jeté dans le fleuve.



## IX

Deux pirogues de notre petite flottille sont parties ce matin, après une nuit à Bois-Blanc. Restent celle de Vincent et la mienne.

Comme Vincent n'a pas l'air de préparer son départ, je m'étonne. D'autant plus qu'à d'imperceptibles signes, je devine que les affaires ne vont pas toutes seules entre lui et ses Saramacas. Je pose une question discrète à Paletot qui me renseigne : Vincent n'a presque pas d'argent et sa cargaison de vivres étant insuffisante, les canotiers hésitent à poursuivre le voyage. Non seulement ils craignent de manquer du nécessaire, mais aussi de ne pas être payés. Devant leur résistance passive, Vincent leur a promis de compléter sa cargaison aujourd'hui. Il a omis de leur dire par quels moyens il compte y parvenir. Probablement, a-t-il l'intention de taper M. Henrius, dont le magasin est bondé de réserves précieuses. Mais M. Henrius connaît son monde. C'est un très brave homme à qui il ne faut pas conter sornettes. Comme à tous les commerçants du fleuve, il lui arrive de faire crédit à bon escient.

toutefois. Des maraudeurs mauvais garçons dans le genre de Vincent sont assez vite flairés. Gentiment il leur refuse son assistance, ou bien ne leur consent que des babioles. Il ne me paraît donc pas que le sieur Vincent ait beaucoup de chances de séduire cet homme avisé, psychologue et redouté. M. Henrius est, au surplus, un diable d'homme qui ne se laisse pas écraser le petit orteil sans se rebiffer énergiquement. Ceux qui ont eu l'occasion de faire connaissance avec ses poings se tiennent désormais à distance prudente et feignent à son endroit une opportune cordialité.

Il a fallu les contrariétés du sort pour fixer en cet endroit perdu cet homme sympathique. Hier soir, au hasard de la conversation, alors que nous dévorions, l'un en face de l'autre, un gigot de cariacou, j'ai appris que mon hôte est bachelier ès-sciences et qu'il avait fait math.-élem. Il connut une existence en montagnes russes au cours de laquelle il se battit onze fois à l'épée, deux fois au pistolet. Quant aux bagarres spontanées, dans la rue ou ailleurs, il les a toujours réglées avec une vigueur peu commune. En Guyane, on l'appelle : « Bœuf-bois ». Il vivait à Cayenne au temps héroïque où les élections législatives se fabriquaient à la force du poignet. Une fois, Henrius et ses partisans scièrent un escalier qui conduisait à la salle de dépouillement et gardèrent l'urne pendant trois jours. Alors que, dimanche soir, toute la France connaissait le nom des nouveaux élus, la Guyane, mercredi à midi, n'avait encore rien dit. Ces messieurs attendaient de connaître le nombre de voix obtenues par l'adversaire dans les différentes communes du département. Suivant les résultats proclamés, de l'urne merveilleuse sortaient

les bulletins nécessaires. On se trouvait fréquemment devant des scrutins comme celui-ci, par exemple : 4.000 votants ; 5.000 voix de majorité. Mais, comme dit Henrius, avec une mimique désabusée : « C'était le bon temps ! »

Le jour où cet homme n'eut plus de situation indépendante, il ne tendit la main à personne, pas plus aujourd'hui que par le passé. Il embrassa sa femme et ses deux enfants, acheta une pioche, une pelle, une battée, et se confondit parmi la faune des chercheurs d'or. Il vécut fièrement de misère et d'espoir, creusant le sol ingrat sans cesse pour en tirer quelques miettes, jusqu'au jour où il abandonna l'or trompeur pour le bois de rose. Sa forte personnalité morale, soutenue par des moyens physiques prestigieux, lui conféra toujours un très grand ascendant sur les rudes gaillards au milieu desquels il dut et doit vivre. Il s'attira généralement leur sympathie. Tous ou presque tous l'appellent : « père ». Ils le consultent, l'écourent, le respectent. Mais chaque fois que l'un d'entre eux, pris de boisson ou mal inspiré, a voulu se frotter au père Henrius, il a reçu inmanquablement une correction magistrale. Et la plupart du temps, ses propres camarades, le prenant par la peau du cou, l'ont obligé à demander pardon au père. Pourquoi pas ! Henrius n'a pas deux sous de rancune. Il retrouvait sa bonne humeur, offrait à l'imprudent le verre de tafia de la réconciliation. Mais la leçon était donnée ; le coup avait porté, si j'ose dire. Celui-là, du moins, ne renouvellerait pas ses excentricités. « Les gars, c'est ma tournée ! » Le père Henrius trinque, mais avec son verre d'eau, car cet homme n'a, de sa vie, jamais bu une goutte d'alcool ni fumé une ciga-



rette. Aujourd'hui, à soixante ans, il est planté comme un chêne.

Le dîner fut bon. Mon hôte, qui ne boit pas d'alcool, aime les vins fins. On nous sert du Sauternes et du Châteauneuf-du-Pape millésimés. Je m'en donnai à cœur joie. Une telle surprise à sept jours de pirogue, sur le Haut-Approuague, méritait qu'on lui fit honneur.

Maintenant nous déambulons à travers le camp pour favoriser la digestion.

Silencieusement, nous passons devant le carbet de Vincent. Henrius me prend par le bras, m'oblige à ralentir. Lui, est aux écoutes. Un murmure de querelle nous parvient. Ma connaissance du patois n'est pas encore assez poussée pour me permettre de saisir le sens des paroles.

— Je crois qu'il est question de vous, me confie mon hôte.

— Vous avez entendu mon nom ?

— Nullement. Mais il s'agit d'un homme blanc... et vous êtes le seul ici... La pauvre petite, elle a l'air gentille... c'est dommage qu'elle se soit embarquée avec ce bonhomme !

— C'est un sale bonhomme, en effet.

Je raconte à Henrius la bataille à coups de de rasoir au dégrad Pierrette.

— Vous n'avez pas grand'chose à craindre de lui, dit tranquillement Henrius ; ce genre d'homme est lâche... cependant un mauvais coup... méfiez-vous à tout hasard !

Il fait un clair de lune de légende. Bois-Blanc a fondu sa réalité au bénéfice d'un paysage artificiel qui baigne dans une lumière de fantasmagorie. On y trouverait normale n'importe quelle apparition. On s'attend à toutes les peurs, à tous les frôlements, à toutes les voix. La

moindre forme familière se mue en silhouette mystérieuse sur un fond de fleuve luisant qui coule des pastilles d'argent.

Le carbet où se trouve ma chambre est construit à environ un mètre cinquante au-dessus du niveau du fleuve, sur un petit plateau de terre rapportée, de sorte que, debout devant ma porte ouverte, je puis voir très bien sous mon lit. Ayant déposé une lampe tempête sur le seuil, au moment où il s'apprête à me souhaiter bonne nuit, Henrius me tire en arrière.

— Bougez pas ! me jette-t-il.

Déjà il s'est éloigné. Il revient, armé d'un fusil et d'une seconde lanterne qu'il dépose sans bruit à côté de la première, à l'entrée de ma chambre, par terre.

Il me prend par l'épaule : « Regardez ça ! » Je suis la direction de son doigt. Mes cheveux se dressent sur mon crâne. Réellement, je suis parcouru d'un frisson. Juste sous mon lit, enroulé en un tas énorme qui pèse, au jugé, une cinquantaine de kilos, un boa dort.

Henrius met en joue, tire en plein dans le paquet. Une détente formidable fait sauter le bois du lit, brise un panneau de goélette. Un second coup. Quelques soubresauts et le boa s'immobilise. C'est fini.

— Vous avez de la chance, murmura Henrius avec le sourire. Vous n'y coupez pas.

— Comment avez-vous pu voir ça dans l'ombre ?

— Je ne l'ai pas vu, je l'ai senti, puis je l'ai découvert. Si vous restez quelque temps « en bas-bois », vous arriverez aussi à dépister les reptiles à l'odeur qui est caractéristique.

Malgré ma répugnance et ma frousse rétrospective, j'aide le père Henrius à traîner le boa

jusqu'au fleuve. Je considère avec épouvante les proportions de la bête.

— Heureusement que vous étiez là !

— Bah ! il vous en arrivera bien d'autres ! Vous allez être obligé de coucher dans ma maison. Il y a une chambre inoccupée à côté de la mienne. Elle est confortable. Vous y passerez une bonne nuit. Allons chercher vos affaires.

Nous déménageons l'essentiel. Mais, vraiment, je n'ai pas très envie de me coucher. Et j'ai bien l'impression que père Henrius poursuivrait volontiers notre petite promenade. Il fait si bon ; si étrangement nuit !

Nous bavardons de Cayenne, du vieux Cayenne. Mon compagnon me conte des histoires inimaginables. Voici celle de Vitellius...

★★

— ... Messieurs, cet homme ne doit vous inspirer nulle pitié. Il répond devant vous d'un crime accompli méthodiquement, froidement, avec une sauvagerie et une férocité calculées. Nous avons affaire à une bête malfaisante. Nous perdrons de vue le sens de notre mission civilisatrice si nous nous laissons aller à couvrir de notre faiblesse ces pratiques d'un culte dont les plus claires manifestations sont l'assassinat et l'empoisonnement. Le reste est littérature.

Tandis que le ministère public foudroyait de ces nobles sentences l'accusé assis dans son box, encadré de deux gendarmes, l'assistance était glacée d'horreur. Une étrange affaire, en vérité.

Vitellius, un nègre du plus beau noir, était



le héros de ce drame. Originaire de Saint-Domingue, Vitellius pratiquait depuis toujours le culte vaudou. Entouré de quelques adeptes, il tenait dans sa maison de « l'Anse des Aman-diens », au quartier Joco, des séances mystérieuses. Ils se servaient d'une jeune négresse qui avait, paraît-il, des qualités de médium tout à fait extraordinaires.

Quelques années avant le drame qui conduisit Vitellius en cour d'assises, il avait interrogé le médium expédié en voyage spirite. La question posée était celle-ci : « ...Maintenant que vous vous trouvez en plein cœur de la forêt, dites-nous si vous voyez de l'or ? »

— Oui, je vois beaucoup d'or. Une certaine quantité se trouve à fleur de terre. Là, je vois des pépites, des grosses, des petites, il y en a... il y en a... on dirait des étoiles cachées... plus loin, plus au fond, il y en a d'autres, beaucoup plus grosses.

— Dites-nous exactement votre position ?

— Près d'une petite crique de Mana, entre le placer Enfin et le pied de la montagne Périmètre. L'endroit est reconnaissable. La crique forme un petit étang de sable blanc. Tout à côté, il y a un marais... je vois des arbres au tronc mince et long qui portent au sommet un bouquet de feuilles comme des palmiers.

— Des pinots, pensa Vitellius qui se frottait les mains.

Quelques jours après cette révélation sensationnelle, Vitellius organisait, en silence, une expédition dans le Haut-Mana. Le voyage, long et pénible, dura des jours et des jours. Des sauts en furie, des accidents de route ralentirent leur marche. Mais cet homme avait une volonté de fer. Rien ne le décourageait. Quand

il avait décidé quelque chose, aucune force au monde ne l'en détournait.

Un mois et demi plus tard, il arrivait dans la région indiquée par la voyante. Les canotiers répartis, Vitellius resta seul avec un ami, son associé. L'affaire avait été tenue secrète, si secrète que nul n'avait pu même deviner leur projet, fait unique dans la vie de la forêt vierge.

Le temps de construire un carbet, de ranger les vivres à l'abri des intempéries et des bêtes, Vitellius et son associé battirent les bois à la recherche du petit étang à fond de sable blanc.

Après quelques hésitations, ils se trouvèrent brusquement les pieds dans l'eau, en train de patauger.

— Nous y sommes, cria Vitellius, enthousiaste pour une fois. Car cet homme gardait toujours et en toute circonstance un calme redoutable. Quelquefois, pour dissimuler une réaction violente, il se mordait les lèvres ; alors, de noir il devenait gris-vert.

Il contempla un moment le sable de l'étang qui était blanc à souhait. La négresse avait dit vrai. Désormais, il ne doutait plus de sa réussite. L'or était là, sous ses pieds. Quelques coups de pioche et il le verrait scintiller sous sa gangue. Après un bon lavage, il pourrait faire courir dans le creux de sa main les grains précieux. La fortune ! Le sang lui monta au visage. Il serra les poings, réagit contre l'ivresse qui lui mettait dans la tête un tournoiement de manège.

— Au travail !

Deux jours après, ils parvenaient au riche filon qui leur livra généreusement le fameux métal. Des kilos d'or s'entassaient dans les sacs. Ils déploraient que les journées fussent si

courtes, obligés dès cinq heures après-midi d'interrompre la besogne passionnée. La nuit, alors que son associé dormait comme un juste, Vitellius fumait dans son hamac et réfléchissait. Un visage de femme passait, repassait devant son regard : Emilie, une femme blanche qui lui résistait et que Vitellius désirait conquérir à tout prix.

— Je ne serai plus le nègre Vitellius, pauvre avec son seul amour ridicule et bafoué. Je serai le riche, très riche, le millionnaire Vitellius. Emilie ne résistera pas à ma fortune.

Et le lendemain, il recommençait de piocher, de laver, d'entasser. Jusqu'au jour où il décida de s'en aller, estimant que son trésor suffisait à ses ambitions. Il ne fallait pas tenter le diable. Mais son associé se révéla insatiable et refusa de partir.

— Va-t'en, si tu veux. Tu m'enverras un canot de vivres, dès que tu seras arrivé à Mana.

— Tu veux vraiment rester ici ?

— Oui. N'insiste pas. Je n'aurai pas cette chance deux fois dans ma vie. J'en profite.

— D'accord. Nous nous quitterons demain matin.

\*  
\*\*

Vitellius se leva le premier. Il prépara soigneusement ses affaires, empila ses sacs d'or dans une cantine métallique, roula son hamac et ses hardes qu'il enfouit dans un « pagara bombé ». Il se fit le thé qu'il arrosa de rhum puis attendit. Quand son associé fut prêt à se rendre au trou, ils se serrèrent la main cordialement.



— Bonne chance !

— Bonne chance !

Vitellius suivit son compagnon du regard, quelques secondes, puis, tranquillement il prit son fusil, épaula et lui logea deux décharges de plomb entre les épaules. Le pauvre type s'écroula comme un vieux sac vide, sans un mot. Alors, aussi calmement, Vitellius ajouta à ses sacs d'or ceux de son ami et transporta ses bagages à une cinquantaine de mètres.

Il revint vers le cadavre qu'il traîna sous le carbet. Vidant les lampes de leur contenu de pétrole, il arrosa copieusement le corps qu'il couvrit de toutes les feuilles et branches mortes qu'il put trouver à la ronde. Ensuite, méthodiquement, il démolit le carbet qui vint s'ajouter au bûcher qu'il alluma. Satisfait du résultat, Vitellius partit vers son destin.

Chaque matin, une marmaille criarde saluait de son enthousiasme un carrosse désormais célèbre dans lequel se prélassait un noir vêtu de blanc immaculé, dont le cou s'étranglait dans un faux col de six centimètres, chaussé de souliers vernis ; un noir vêtu de blanc qui ne souriait jamais. A cette marmaille, le ténébreux seigneur jetait une poignée de pièces d'or. Il daignait se pencher à peine pour considérer, de haut et de loin, la bagarre homérique où se ruaient les chenapans et le carrosse s'éloignait. « Maître » Vitellius faisait sa promenade matinale.

La maison où il habitait naguère dans un appartement moins que modeste, il l'acheta et l'offrit à Helmina, la jeune négresse. Pour lui-même, il acquit, du côté de Rémire, un domaine planté de canne à sucre.

Il y fit venir Helmina, pour lui servir de gouvernante et s'entoura d'un certain nombre de domestiques. Il eut écurie, voiture, et le reste... Vitellius faisait grand étalage de sa fortune considérable, ce qui peu à peu impressionna favorablement Emilie. Puis il advint ce que Vitellius avait prévu : la chute d'Emilie.

Ce fut le plus beau jour de la vie de Vitellius. Le mariage fut célébré au milieu d'un faste sans pareil. La présence de cette femme blanche à ses côtés constituait l'événement historique de son existence. Il en éclatait. C'était, de mémoire d'homme, la première fois qu'une telle chose se produisait. La population en demeurait consternée.

Il est vraisemblable qu'Emilie pensait tirer grand profit de cette union, pour, un jour, disparaître, les poches bourrées de louis d'or, sans espoir de retour. Mais c'était mal connaître l'homme à qui elle s'était liée.

Dès le lendemain des noces, Emilie se sentit prisonnière de son seigneur et maître. Elle ne put faire un pas sans découvrir Helmina sur ses traces. Celle-ci surgissait toujours mystérieusement, sans qu'Emilie l'entendit venir. Pour fuir cette atmosphère étouffante, elle donna l'ordre, un après-midi, d'atteler. Une promenade lui ferait du bien. Et puis, elle recommencerait. Une fois cette habitude prise, nul n'y ferait plus attention. Ainsi elle pourrait saisir une occasion de courir jusqu'à Cayenne, de sauter à bord du courrier, de mettre l'Océan Atlantique entre Vitellius et elle. L'idée était bonne. Mais quand le carrosse vint se ranger devant le perron de la villa pour recevoir madame, au moment d'y monter, Emilie vit Helmina déjà installée sur le siège du fond. Il y eut une scène terrible et

des grincements de dents. Le soir, Emilie fit des représentations violentes à Vitellius. Celui-ci l'écouta en silence. Emilie, de plus en plus exaspérée, lui jeta à la tête tous les mots qui lui vinrent aux lèvres, et Dieu sait si elle possédait un riche vocabulaire ! C'est dans des circonstances comme celle-là qu'Emilie révélait ses origines communes. Son mince vernis s'écaillait et ce qui transparaisait n'était pas très joli. Mais n'était-elle pas blanche !... Vitellius, plus gris-vert que jamais, écouta imperturbable, les yeux jaunes ; un sourire pincé sous sa moustache. Le soir même, Emilie dut le supporter, car le maître entendait jouir à sa guise de l'épouse révoltée ou non, dont chaque geste heurtait les barreaux de la cage dorée.

Les jours passèrent. Les mois. Les années. Vitellius s'enfermait chaque soir avec trois ou quatre compères pour des séances spirites qui n'en finissaient plus. Et lorsqu'il retrouvait la chambre conjugale, c'était pour se joindre à une Emilie résignée à subir sa déchéance. Elle semblait matée. Cependant cette résignation même parut suspecte à Helmina qui se promit d'y voir clair. Elle se mit plus que jamais à l'affût, se glissa dans l'ombre, se mêla aux frémissements des feuillages dans la nuit tropicale, veilla, veilla... Jusqu'au jour où elle découvrit le pot aux roses : Emilie se donnait à Didier, le garçon d'écurie. La propriété était vaste, les cachettes n'y manquaient pas. Maintenant Helmina savait tout.

Que fit-elle de ce renseignement ? On n'en sut jamais rien. Le communiqua-t-elle à son maître ? Il n'en parut jamais rien. Il arriva simplement que, une semaine après la découverte d'Helmina, Didier passait brusquement de vie



à trépas. Vitellius en montra beaucoup de chagrin. On enterra Didier tout au fond de la propriété, à l'extrémité des champs de canne. Et la vie continua. Vitellius revint à ses séances, Emilie retomba dans sa solitude, Helmina se replaça derrière son œil-de-bœuf.

Un mois après, les époux Vitellius fêtaient le cinquième anniversaire de leur mariage. Tout le personnel du domaine prit part à cette solennité sous la forme d'un festin offert par le bon maître. Il y eut bamboula, danse, orgie, là-bas, sous les manguiers, dans les cases, jusque tard dans la nuit.

Chez les Vitellius, Helmina avait fait dresser une table somptueuse autour de laquelle prirent place, avec les époux, les quatre compères. Helmina exerçait avec succès son rôle de maître d'hôtel et les domestiques servaient sous sa direction. Des plats magnifiques se succédaient. On mangeait de bon appétit. Au dessert, Vitellius renvoya les domestiques et pria Helmina de faire apporter le cadeau d'anniversaire de madame. Sans qu'on sût très bien pourquoi, ni en quoi, à ce moment précis, la salle à manger changea d'atmosphère. Emilie frissonna de la tête aux pieds. Une angoisse sans raison glaça son sang. On attendait. Vitellius gardait son air habituel. Quant aux quatre compères, repus, ils penchaient la tête sur leur assiette.

Alors, la porte de l'office s'ouvrit. Emilie se tourna, poussa un cri d'horreur et s'évanouit. Didier, oui, le garçon d'écurie mort et enterré depuis un mois, se tenait debout devant Emilie, dans le costume qu'on lui avait passé sur son lit de mort, et tendait à sa maîtresse un plateau de pièces d'or. L'air devint irrespirable. Vitellius, après avoir savouré ce spectacle pendant

deux ou trois bonnes minutes, commanda à Didier, sur le ton le plus naturel :

— C'est bien, rapportez ça !

Et Didier disparut par la porte de l'office.

— Mes amis, excusez ma femme. C'est probablement un léger malaise. Je vais l'emporter dans sa chambre et resterai avec elle. Je vous prie de continuer votre repas... Helmina!... Mettez-vous à la disposition de ces messieurs!

Cependant que Helmina, dévouée corps et âme aux ordres de son maître, versait force champagne aux quatre bonshommes, Vitellius, penché sur Emilie, la torturait de questions.

— Parle... avoue... toi, aussi, tu vas mourir, sale femelle! avoue... dis-moi tout avec tes belles lèvres que les vers vont dévorer dans quelque temps!... On ne trompe pas Vitellius, m'entends-tu?... Mon Emilie adorée, tu vas payer!

Emilie, horrifiée, osait à peine ouvrir les yeux. De force, il l'obligea à le regarder. Le visage qu'elle aperçut lui glaça le cœur. Pâle extrêmement, prise de terreur, incapable de remuer le petit doigt, elle s'attendait à tout. Et les questions pleuvaient sans arrêt. La cervelle d'Emilie bourdonnait d'une manière insupportable. Son cœur s'était arrêté. L'univers de sa chambre tournait comme une toupie devant son regard et toujours cet écran noir avec deux yeux jaunes tout près, si près de son visage. Ne perdait-elle pas la tête? La folie! La folie! pensa-t-elle : « Je vais devenir folle. Non, non... »

— Avoue, avoue!

L'abîme était là, s'ouvrant sous ses pieds. Un pas de plus et elle s'y précipiterait à jamais, tout au fond. Alors, l'instinct de la vie l'emporta.

Ses lèvres remuèrent. Dans un souffle, Vitellius entendit :

— Oui... c'est vrai.

Sans émotion apparente, il se leva de la natte où Emilie demeurait inerte, et sortit de la chambre. Il y revint bientôt, portant, sur un plateau, deux verres de champagne.

— Prends ceci, Emilie, cela ira mieux après. . . tout ira mieux.

— Non, non, hurla-t-elle.

— Qu'y a-t-il, ma chère ? Tout est fini maintenant, tu peux boire sans crainte. Nous allons trinquer à la réconciliation.

Emilie, mal convaincue, toucha au liquide du bout des lèvres et regarda Vitellius, une peur affreuse dans les yeux.

— Bois, lui conseilla-t-il tendrement. Fais comme moi.

Et il but d'un trait. Emilie avait la gorge sèche, brûlante. Elle but et rendit le verre à Vitellius.

— Maintenant, repose-toi.

Il déposa les deux verres sur un meuble et revint s'asseoir auprès d'Emilie. Sans un mot, il se mit à l'observer. Presque immédiatement, la respiration d'Emilie se précipita. Elle écarquilla les yeux ; pour parvenir à ce résultat, elle semblait fournir un effort terrible. Sa gorge ; elle montrait sa gorge. A boire ! Elle avait soif. Pour rien au monde, il n'eût quitté la chambre. Cet instant lui appartenait. Il l'aurait tout entier. Tendait la main, il sonna. Helmina parut.

— Un peu plus de champagne... vite !

Helmina apporta une bouteille dans le minimum de temps, puis se retira. Vitellius versa à boire à Emilie qui put à peine tenir son verre.



Ses seins se soulevaient et s'abaissaient en un rythme atroce. Soudain, elle souleva son buste, essaya de crier. Les forces lui manquèrent et sa tête retomba sur la natte lourdement. Emilie ne devait plus jamais bouger. Vitellius se leva, sans cesser d'observer le visage de sa femme. La main droite, qui avait tenu le verre quelques secondes auparavant, restait ouverte au bout du bras mort. Vitellius écrasa le verre de son talon.

Tel fut le drame. Comment soupçonna-t-on Vitellius ? Le fait est qu'il fut arrêté. L'autopsie ne donna rien. Cependant l'assassinat se sentait. Un des acolytes, cuisiné assez sérieusement, livra, à travers des formules confuses, quelques bribes d'indications que la justice interpréta avec une étonnante sagacité. C'était peu de chose, mais il avait été impossible d'obtenir plus. Domestiques, Helmina, compères, tous défendirent le maître avec acharnement, vantèrent son bon cœur, son amour pour sa femme. Rien ne transpira des soirées secrètes consacrées aux rites vaudous et aux expériences spirites. Tout cela fut simplement flairé. L'avocat de Vitellius déploya en vain son talent. Le jury condamna le sieur Antoine-Sigislas-Oxence Vitellius à être guillotiné.

Les jours passèrent. L'on oubliait doucement Vitellius, lorsque le bruit courut un matin que le prisonnier avait disparu. La porte de sa cellule était bien fermée. Nulle trace de passage dans le mur, nulle trace sur le ciment. Vitellius avait disparu. Les recherches furent passionnées. La police lança à la suite du fugitif ses meilleurs limiers, qui finirent par s'avouer vaincus. On ne retrouva jamais Vitellius.

La propriété demeura cependant sous la garde d'Helmina. Les choses y allaient leur

train, comme au temps du bon maître. Mais quelquefois, la nuit, les cannes, du côté de la tombe de Didier, se prenaient à gémir. La plainte montait comme d'un cœur humain. Et dans la nuit bleue du clair de lune, on vit longtemps, au dire des uns et des autres, Didier promenant son désespoir le long des cachettes enchantées où jadis Emilie courait le retrouver en frissonnant.

Pierre Doret avait écouté la sombre histoire sans interrompre l'ami d'occasion qui la lui rapportait. Il ne posa aucune question, n'essaya pas de jouer au sceptique. Il se sentait seulement mal à l'aise, mais prodigieusement intéressé. Ce soir-là, il ne compta pas les petits verres de rhum, qui lui semblaient aussi inoffensifs que l'eau pure.

## X

Je suis la proie d'un tas de sensations troubles qui s'interposent entre Morphée et moi. Les mains à la nuque, je fume des cigarettes en me décontractant le plus possible, espérant ainsi mettre mon corps en état de recevoir le sommeil. Peine perdue. Sur le conseil d'Henrius, je n'ai pas éteint la lumière à cause des vampires. Précieux avis que je me suis empressé de suivre, l'image horrible du père Douelle n'ayant pas quitté ma mémoire. Je nage dans un état intermédiaire entre la conscience et le rêve. Insensiblement, je glisse dans le noir. Dans un instant, peut-être...

Je sursaute, l'oreille tendue. Est-ce une erreur ? Non. Je suis sûr d'avoir entendu gratter à ma porte. Pour la première fois, je pense à mon revolver. J'écoute encore. Je ne me suis pas trompé.

— Qui est-ce ?

— C'est moi.

— Qui ?

— Léonia...

J'ouvre. Devant moi, l'amie de Vincent.

— Excusez-moi, mussieu Doé... Je suis venu



vous voi pace que je ne veux plus ester avec Vincent... c'est un mauvais homme. Si vous voulez de moi à vote sevice, je se'ai tès contente. Je travaille bien, je fais la cuisine, lave le linge, je sais tout fai'.

Pris au dépourvu, j'observe Léonia. L'incident comporte un élément romantique qui me fait sourire. Bien sûr, Léonia n'est pas déplaisante ! Et mes nuits sont parfois trop solitaires. Mais devrai-je m'encombrer de cette fille, même si elle sait faire la cuisine et laver le linge ?

— Vous vous êtes disputés ce soir ?

— Oui... Vincent n'a plus un sou maqué... il a besoin de machandises pou monter là-haut, à deux jous d'ici. Les canotiers ne machent plus. Vincent a dit qu'il i'ait cette nuit voler des machandises dans vote canot.

— Quoi?... Voler des marchandises dans mon canot ?...

— Oui.

— Et vous croyez qu'il le fera vraiment ?

— Pourquoi pas ?

— Sait-il que vous êtes ici ?

— Non. Il est pati au dégrad avec Jojo.

— Qui est Jojo ?

— Le cama'ade qui est avec nous... Il coit que vous domez bien tranquillement. Pendant ce temps il va voler tout ce qu'il pou'a et demain matin, au ti jou, il pati'a.

— Très bien. Rentrez chez vous. Tâchez de ne pas vous faire voir. Je vais me rendre au dégrad, ensuite je verrai ce que je peux faire pour vous.

Je m'habille sans hâte et glisse mon Colt dans ma poche. J'avance lentement vers le dégrad, le regard fixé sur le point où sont attachées les pirogues, presque côte à côte, celle de Vincent

et la mienne. Il me semble voir bouger des formes, mais je suis victime d'un effet d'ombre, car maintenant que je suis bien près, je ne vois plus rien. Pourtant!... Je caresse la poche de mon short : le Colt est là. Avec ça, je pourrai éventuellement entamer la conversation. J'entre dans ma pirogue attachée à l'avant et à l'arrière à deux tacaris par un nœud coulant. J'écope l'eau qui a filtré depuis ce soir. Tous mes faits et gestes, je les exécute lentement pour conquérir tout à fait mon calme. Puis, soulevant le pré-lart qui recouvre ma cargaison, j'examine l'arrimage que j'ai surveillé au départ. Je sais où se trouvent la farine, le couac, la viande salée, les haricots... Je pourrais y aller, les yeux fermés. Inutile, d'ailleurs, même les yeux ouverts, je constate tout de suite qu'il me manque trois caisses : une de sucre, une de haricots, une de farine. Au moment où je replace le pré-lart, je sens qu'on bouge dans le canot voisin.

— Il y a quelqu'un ? m'inquiétai-je, sur le ton le plus naturel.

— Et ap'ès ? répond une voix que je reconnais : la voix de Vincent. Il s'était caché à mon arrivée.

— J'en suis enchanté, au contraire ! Peut-être avez-vous vu le voleur qui m'a enlevé trois caisses de ma cargaison ?

— Je ne suis pas le gadien de vote cagaison.

Je n'entends pas discuter sur ce mode avec cette brute. Je vais réveiller Paletot qui, muni de sa lampe-tempête, examine à son tour les marchandises.

— Est-ce qu'il te manque quelque chose, Paletot ?

— Oui, mouché Doé... tois caisses.

— Très bien, Paletot... Laisse ta lampe sur le prélat et écarte-toi.

Et, d'un bond, je saute dans le canot de Vincent, désarmé par l'effet de surprise. Il s'attendait à des palabres, une dispute selon l'usage, la querelle violente et peut-être la bagarre. Alors, il serait prêt et le rasoir agirait. Mais un homme averti en vaut quelques-uns. Le canon de mon Colt est appuyé sur les tripes du malandrin.

— Si vous faites le moindre mouvement, je tire.

Et sans tourner la tête, sans cesser de surveiller mon adversaire, je donne l'ordre à Paletot de récupérer mes colis. En deux temps, trois mouvements, Paletot soulève le prélat de Vincent, reconnaît mes caisses et les fait passer aisément dans notre pirogue.

Mais la nuit est bonne conductrice de bruits, surtout quand les oreilles ne sont pas endormies. Ma position sur cette embarcation n'est pas très commode et je suis en train de me demander comment je vais m'en sortir, lorsque j'entends : « Attention ! » Maudit réflexe qui me fait tourner la tête, le temps d'un éclair. Un direct de Vincent m'envoie rouler à l'avant de la pirogue. Je me relève, les yeux fixés sur lui et je vois sa main qui ouvre le rasoir et le lance dans ma direction. Frôlant mes cheveux, l'arme tombe dans l'eau.

Corps à corps immédiat. Je me défends mal sur cette embarcation qui roule comme une coque de noix. Il faudrait toucher terre pour faire un travail convenable. Etreints, nous étouffant tous les deux, je tente de me dégager. Une douleur soudaine à l'épaule m'arrache une grimace. Un coup de dents, certainement. Chaque fois que



mon avant-bras devient libre, je travaille du direct court à l'estomac. Je voudrais écœurer le bonhomme. Mais combien de bras a-t-il donc ? Deux ? Quatre ? Je ne sais plus. Du moins, je ne le sais que trop. C'est Jojo qui s'est mis de la partie pour dégager son petit camarade et me régler mon compte. Mais Paletot s'en est saisi et l'a projeté dans le fleuve comme un caillou. Maintenant, il pousse des cris comme un pakira. Entre les hurlements de Jojo et les petits cris de Léonia, Vincent et moi, nous nous meurtrissons les côtes, la figure... Combat mal engagé et qui tourne au marathon. Fatigue ou tactique, Vincent desserre l'étreinte; la distance est bonne; je lance un swing à toute volée : un craquement sec du visage, il titube sur son prélat pour finalement s'étendre de tout son long sur la rive, parmi les tas de sciure de bois de rose.

— Assez joli ! apprécie père Henrius, arrivé sur les lieux je ne sais depuis quand.

Paletot et lui tirent Vincent inanimé par le bras jusque sur la terre ferme et le confient à Léonia. Quant à Jojo, il a gagné la rive depuis un moment et s'est enfui, sans demander son reste. Il doit être au sec dans son carbet. Paletot me regarde en me souriant toutes dents dehors — et quelles dents ! Je comprends qu'il a apprécié le coup et que, surtout, il est satisfait d'avoir un patron sportif. Son intervention me l'a prouvé, car les Saramacas ne se mêlent jamais des querelles qui ne sont pas des querelles de Saramacas. De plus, ils ne sont pas du tout batailleurs.

— Venez vous nettoyer à l'eau de rose !

Je suis le père Henrius à qui je confie discrètement mes inquiétudes au sujet de Léonia. Le

vieil homme me jette un regard de côté et me confirme simplement

— Laissez ça... venez !

En franchissant le seuil de mon carbet, je trouve, assis par terre, sa fidèle chienne, à ses côtés : Mig, le Peau-Rouge, qui m'attendait. Il me fait entendre qu'il approuve entièrement mon attitude et qu'il désire me masser, soigner mes membres pour que je sois en bonne forme demain matin. Je me livre à Henrius et à Mig.

Réconforté, soigné comme un champion heureux, secrètement fier d'avoir agi en homme, je m'abandonne sur mon lit. Je sais que les échos de cette bataille nocturne se répandront sur le fleuve dès l'aube ; que, demain, tout l'Approuague saura que je me suis colliné avec Vincent et que j'ai eu le dessus. Mieux, l'imagination déformant la vérité en cours de route, à Régina il sera question d'un combat de quelques secondes et d'un seul coup de poing qui aura knock-outé, à la fois, Vincent et Jojo. Après cela, ma réputation de cogneur sera bien établie, ce qui me vaudra une utile considération.

## XI

J'ai dormi à n'en plus finir. Je m'étire avec bonheur. Une légère fatigue me procure un réveil très agréable. Le sommet de mon épaule gauche se ressent de la morsure de Vincent. Une grande plaque mauve : la marque de la bête.

A propos, qu'est devenu l'homme au rasoir ?

Je trouve le père Henrius à ses comptes. Il lève la tête, me regarde avec sympathie.

— Une tasse de café ?

J'accepte avec plaisir. Le soleil éclate sur Bois-Blanc. Il est onze heures du matin. J'ai les yeux gonflés d'avoir trop bien dormi.

— Comment va mon adversaire ?

— Votre malheureux adversaire est couché, la tête enveloppée de larges compresses. Il se plaint d'un coup reçu à l'occiput... Il ne peut pas bouger la tête sans ressentir des douleurs très vives.

— Il s'est peut-être heurté la tête, en tombant, contre une caisse.

— Probablement... Que voulez-vous y faire ?

— Et s'il a une fracture du crâne ?

— Je me le demande.



— Et alors ?

— Alors, il n'a qu'à gagner Cayenne au plus tôt.

— Gagner Cayenne ? Vous n'y pensez pas !  
A Régina...

— Il n'y a pas de médecin à Régina.

— Et il pourrait être à Cayenne dans combien de jours ?

— Une huitaine.

— Je lui souhaite, en ce cas, que notre hypothèse soit fausse, parce que...

— Une petite hémorragie...

— Pauvre type !

— Oh ! ne vous apitoyez pas pour si peu ! Une tête de nègre, c'est la chose la plus dure que je connaisse... Quoi qu'il en soit, Vincent est soigné aussi bien qu'on peut l'être. Léonia ne quitte pas son chevet.

— Et Jojo ?

— Il abandonne l'équipe. Avec quelques vivres prélevés sur leur cargaison, il va entrer dans la crique pour faire du bois de rose. Nous nous sommes mis d'accord ce matin. Il se joindra aux équipes qui travaillent « en-dedans ». Je pense que c'est là une détermination raisonnable. Avec ce Vincent, il ne lui serait arrivé que de vilaines histoires... Jojo m'a d'ailleurs prié de vous dire qu'il n'est pour rien dans l'affaire de cette nuit.

Nous nous sourions, Henrius et moi. J'avais toujours pensé que ce Jojo était inexistant, en tout cas, pas de taille à provoquer, encore moins à soutenir une bataille sérieuse. Tant que Vincent pouvait crâner avec son fameux rasoir, Jojo se sentait une certaine protection, mais maintenant que son compagnon a mordu la

poussière, il déserte avec la répugnante humilité des faibles.

— Ne croyez-vous pas que je devrais aller rendre une petite visite à Vincent ?

— Gardez-vous-en bien ! Où donc vous croyez-vous ? Désirez-vous perdre tout le bénéfice du beau travail que vous avez fait cette nuit ? Malheureux !... Je vous en prie : tant que vous apercevrez une feuille de cette forêt vierge qui nous encercle de partout, oubliez qui vous êtes, ce que vous êtes... devenez un dur. Rendez coup pour coup et, si possible, deux coups pour un. Ici, c'est la loi du plus fort ou du plus sournois. Pensez que chacun de vos actes est épié, enregistré, jugé, commenté... interprété..... chaque geste de gentleman que vous auriez ici, serait considéré comme un geste de faiblesse. Soyez juste mais inexorable ; soyez juste mais terrible. Ce ne sera pas facile, je le sais. J'ai connu vos scrupules, vos délicatesses, votre sensibilité... Sans mes muscles, ils m'auraient coûté cher. Croyez-moi, faites comme j'ai fait : avalez-les. A cette condition, vous vivrez ici. Sinon, vous pouvez donner l'ordre à vos Saramacas de vous ramener au bateau qui vous conduira au pays des hommes... Ici, il n'y a pas d'hommes ; il existe des êtres vivants qui doivent vivre coûte que coûte, contre n'importe qui et n'importe quoi. C'est celui qui frappe le premier et le plus fort qui a gagné. Il m'est arrivé, en duel, d'offrir mon épée à l'adversaire désarmé, mais si vous vous amusez ici à ces jeux de salon, vous êtes tranquille. Vous ne serez plus là pour le regretter. Mon cher ami, vous êtes dans la jungle. Non pas une jungle de littérature, mais la vraie jungle, celle où il faut tuer ou mourir. Réservez votre réelle per-

sonnalité pour les temps où vous retrouverez les gens de votre milieu. En attendant, au prix de n'importe quel effort, devenez un autre, revêtez une peau de bête. Le plus difficile, du reste, c'est de la passer ; une fois que vous l'aurez sur le dos, vous serez étonné de constater qu'elle est parfaitement supportable. Vous vous mépriserez quelquefois, mais vos méditations s'engageront sur des voies nouvelles sinon inconnues. Vous ne saviez peut-être pas que le jour où vous avez pris la décision de venir ici, vous alliez mettre en jeu votre physique, vos organes, votre esprit, votre cœur, votre âme. L'expérience est commencée. Vous voudriez l'interrompre que vous ne le pourriez pas. Vous avez mordu à l'hameçon du péril personnel et vous êtes de plus en plus curieux de vos réactions d'homme. Contre vents et marées, vous irez droit devant vous, admettant de moins en moins que des obstacles se dressent et vous fassent dévier de votre route. Vous êtes en train de vous forger. C'est une opération terrible, car elle se pratique au rouge. C'est pourquoi elle laisse des traces indélébiles. Vous en concevrez plus tard — si vous vous en sortez — un singulier orgueil, puis une très naturelle modestie. C'est qu'alors, vous vous serez réalisé pleinement. Excusez-moi d'avoir tant bavardé... je ne sais ce qui m'a pris. Mais vous m'êtes sympathique ; je vous veux du bien. N'allez donc pas voir Vincent. Il croirait — et d'autres avec lui — que vous regrettez votre attitude. Vous auriez l'air de faire amende honorable. Tout serait ainsi gâché et... à refaire. Qui sait comment vous vous en tireriez cette fois ! Non, n'y allez pas... exigez, au contraire, que Vincent vienne vous demander pardon dès qu'il pourra



mettre les pieds par terre. Que sa première démarche soit pour venir s'incliner devant vous.

Trois jours plus tard, alors que je prenais le café à la table du père Henrius, je vis s'approcher de nous, la tête bandée, le visage amaigri, dans une humble attitude, Vincent ressuscité.

— Bonjour, père Henrius ! Bonjour, monsieur Doé... je suis venu vous dire que j'ai mal agi envers vous... j'ai eue ce que j'ai mérité... pardon, monsieur Doé.

Très troublé par cette scène étrange, mes yeux rencontrent ceux du père Henrius qui me fixe en fronçant les sourcils. Je comprends qu'il veut me dire : « Pardonnez brièvement... pas de phrases... maîtrisez-vous. Soyez fort. »

— Ça va bien, dis-je à Vincent, n'en parlons plus. Voici un verre. Nous allons trinquer.

Henrius et moi, assis, lui, Vincent debout, je heurte mon verre au sien et nous buvons à la réconciliation.

— Maintenant, allez vous reposer et ne pensez plus à faire des bêtises.

— Oui, monsieur Doé... vous êtes un bon homme. Si vous avez besoin de lui, vous pouvez compter sur Vincent.

— Entendu.

— Au revoir, monsieur Doé... au revoir, père.

Et gentiment il s'en retourna vers son carbet où l'attendait Léonia, muée en infirmière.

Après un court silence, Henrius me jeta, avec son bon sourire : « Et voilà !... La leçon n'est pas pour lui, mais pour vous. »

## XII

Des gens qui descendent nous donnent des nouvelles du fleuve. Les pluies ont cessé là-haut. Les eaux baissent sensiblement. Toutefois, le Canouri demeure très dangereux.

Le Canouri est un saut célèbre qui constitue un obstacle plus redoutable que le Machicou, plus compliqué, plus épuisant. Son franchissement nécessite des manœuvres de grand style exécutées la plupart du temps avec pertes et fracas. Et, cette fois, nous serons seuls. A moins que d'ici à demain matin, jour fixé pour mon départ, d'autres canots arrivent à Bois-Blanc.

Pour l'instant, les carbets du père Henrius sont pris d'assaut. Des hamacs sont tendus un peu partout. Des couples occupent les chambres. Ils auront cette nuit un toit solide et un lit, une table où déposer leurs petites affaires, une cuvette, un pot, un appartement, quoi !... presque un foyer. Pour une fois, depuis bien longtemps, ils s'endormiront sans témoin, dans une véritable intimité. Cette perspective et, pour tous, la joie du retour vers Régina ou vers Cayenne, pour jouir un peu de l'existence comme tout le monde, allument en eux une joie

enfantine, créent ce soir, à Bois-Blanc, une animation extraordinaire.

Le comptoir du père Henrius est bourré de clients. Il sert lui-même, aidé de sa cuisinière fidèle. L'argent gagné si péniblement commence à glisser entre les doigts de ces hommes rudes et enfantins. Ils s'offrent un luxe puéril : celui de boire certaines boissons, comme le guignolet, l'anisette, du mousseux dont ils se payent des tournées royales. Aussi de consommer certaines conserves : petits pois, asperges... qu'ils considèrent comme le fin du fin. Cela les change des haricots, de la viande salée, du gibier absorbés à longueur de mois ou d'années. Ils font bonne bouche.

Le dégrad est encombré de pirogues chargées jusqu'au bord. On s'interpelle, on se chahaille, on plaisante, on rit à gorge débraillée, on taquine les femmes qui se défendent mollement, déjà dociles. C'est le beau-moment de la vie en bas-bois : celui du retour sans souci, les poches pleines, les sachets gonflés de pépites, le corps allègre, plein de secrets bondissements. Les femmes tournoient, se laissent emporter dans ce tourbillon joyeux, recueillent la poussière d'or semée au vent de la gaité. Elles auront des chemises en batiste ou en linon, des robes de fin madras qu'elles plieront au fond du pagara pour les occasions rares. Elles auront au poignet des bracelets d'or, des pendants aux oreilles, des colliers-choux... l'or fait si bien sur une peau de créole ! Et puis elles aussi ont eu leur part de misère, de vie diverse. Elles étaient là-haut avec les hommes ; elles ont été gentilles avec eux successivement. Elles ont rempli leur mission de femmes. Elles étaient montées avec l'équipe, elles descendent avec



elle. Elles ont connu l'espoir des hommes, entendu leurs murmures tendres là-haut, la nuit, sous les carbets de fortune ou dans des cachettes improvisées. Elles les connaissent bien, ces hommes, leur brutalité et leurs faiblesses. Elles sont aujourd'hui à la fête, c'est justice.

Et, déjà, sous un carbet au bord de l'eau, ouvert aux quatre vents, réservé à ceux qui font hamac, la biguine chante ses premiers accords. Un accordéon, un triangle, un chacha et un ti-bois. Des couples, enfiévrés par l'excès d'apéritifs, s'enlacent pour une danse prétexte. Les contingences n'étant plus pour eux qu'une notion abstraite, ils voyagent prématurément dans leur nuit prochaine sur la terre promise aux corps de bonne volonté.

Longtemps, de ma chambre, j'entendrai les échos de la réjouissance, dans la nuit millionnaire de Bois-Blanc.

A sept heures du matin, lorsque, ma toilette achevée, je rejoins Paletot pour le départ, je constate que le dégrad s'est vidé. Jusqu'au canot de Vincent qui n'est plus là. Ai-je donc rêvé ? Toute cette animation, ces bruits, ce peuple, ces chants, ces danses, est-ce une création de songe ? Non pas. Tout cela a bel et bien existé. Mais alors que je dormais encore un peu avant le lever du soleil, les pirogues sont parties à toute allure vers Régina. Le courant descendant aidera puissamment les pagaies. Maintenant elles ne s'arrêteront plus. Elles navigueront toute la nuit prochaine jusqu'à la station obligatoire au Bureau des Douanes Françaises. Ensuite, ce sera la fin du voyage. Régina.

Moi, je poursuis vers le haut du fleuve.

Le vieux Mig, le Peau-Rouge, m'ayant en sympathie, j'ai décidé de le prendre pour guide

dans ma recherche d'un village indien. Il vit, seul de sa race, à Bois-Blanc ; je ne sais, du reste, à la suite de quel hasard ! Henrius l'emploie. C'est Mig qui met en tas la sciure de bois de rose. Il va et vient dans le camp, perpétuellement silencieux, n'ayant rien à dire, n'éprouvant pas le besoin de parler. Car seuls les civilisés parlent pour ne rien dire. Les primitifs ouvrent la bouche lorsque c'est vraiment nécessaire. L'Indien, en particulier, est sobre de paroles. Il émet des sons extraordinairement riches en significations, ce qui le dispense des phrases creuses.

Mig possède une chienne dressée à la chasse ; ils ne se quittent pas. Mig veut partir avec moi. Mig veut me conduire au village indien. Mig veut tout ce que je veux à la condition que je charge la chienne. Mon Dieu ! pourquoi pas ?

Je me mets donc d'accord avec Paletot. Celui-ci nous conduira au delà du saut Canouri. Puis il descendra avec Agoudou et Agouti ses boss-men. Mig et moi, nous nous procurerons un canot plus petit et poursuivrons notre expédition.

Tout est prêt. L'arrimage a été revu et corrigé. Tacaris et pagaies sont à leur place. Nous serons cinq à pagayer. Mig a rangé mes armes à côté de lui. Il les admire, les caresse. Je sens qu'en les confiant à sa garde, j'ai marqué un nouveau progrès dans son estime et sa sympathie. J'en suis réellement enchanté, car je pense que j'aurai de lui le plus grand besoin. Comme bagages personnels, il a embarqué son arc, ses flèches et ses gris-gris.

— Au revoir, père Henrius !

Voilà. C'est lâché. Je redoutais la seconde où je devrais serrer la main du vieil homme admiri-

nable. Une semaine auprès de lui, à son ombre devrais-je dire, a suffi pour que je l'aime. Je l'aime de cet amour sain, musclé, mêlé d'admiration qu'on a pour un grand chef ou pour un parent digne. Un amour que seuls les hommes peuvent comprendre. J'aimerais savoir que, dans mon ascendance, se trouve un Henrius.

— Au revoir, Pierre Doret... Bon voyage !

Mes deux mains sont dans les siennes ; nos regards se croisent. Mon émotion éclate dans mon cœur. Je dois avoir un visage lamentable.

— Vous êtes un chic type !

— Allez, allez ! du cran... à votre retour, vous aurez beaucoup de choses à me raconter et... à m'apprendre.

Lentement nous décollons. Les pagaies plongent dans le fleuve, heurtent le bord de la pirogue, rejettent l'eau, recommencent. Adieu, Bois-Blanc ! Avant de tourner la pointe qui nous enlèvera définitivement la vue de la petite usine, je me tourne pour voir le père Henrius tout droit, immobile, comme une colonne. Je n'oublierai jamais cet homme-force.



## XIV

Toujours notre glissement de chenille selon les contours du fleuve que nous serrons au plus près. Des heures, des heures... des jours... le saut Bois-Blanc, le saut Petit Japigny, le Grand Japigny... J'ai simplifié ma tenue à l'extrême : couvre-chef de paille léger, chemisette et short. Pieds nus, bras nus, jambes nues. Ma peau est cuite, recuite. Mes muscles se durcissent, mes mains sont garnies d'ampoules et j'ai la plante des pieds qui se transforme en caoutchouc. Je pense à la tête de mes camarades parisiens si, brusquement, je leur apparaissais ainsi boucané en plein Fouquet's ou sur les Champs-Élysées ! Mais Paris est si loin ! C'est la première fois que je me surprends à y penser. Et c'est sans regret.

... Le saut Miliki, le saut La Vilette... je me sens tout à fait formé aux nécessités de mon existence présente. Pas question du monsieur blanc délicat qu'il faut transporter avec des précautions infinies, et qu'au fond on méprise pour ses pauvres moyens physiques ! Dans le monde des vivants, il n'y a guère de place pour

les infirmes. Je suis chef d'expédition, mais je suis un équipier.

Nous sommes au pied de l'illustre saut Canouri. Je me sens écrasé par cette montagne d'eau qui déferle en torrents monstrueux, lançant des tonnes d'écume. Très grandiose spectacle que ces tourbillons de folie, ces bondissements massifs, ces rugissements effrayants, ces chocs de courants contre les rochers menaçants ! Le Grand Machicou est presque un jeu d'enfant à côté de cette mortelle réussite.

Le jour va finir : nous allons camper ici. Comme à Machicou, nous trouvons la place toute faite, bien nettoyée, des foyers presque tièdes, des carbets en fourcas, couverts de pinot et de counanan. Et, nichée dans un creux d'arbre, une vierge protectrice. Canouri doit être imploré, apitoyé. La Vierge interviendra pour qu'il n'écrase pas nos pauvres petites embarcations et ne nous transforme pas en déjeuner de pirayes. Qui sait si les dieux entendent jamais nos prières ! Je pense, à part moi, qu'ils auraient fort à faire s'il leur fallait donner satisfaction à tout le monde. Qu'importe ! Nous allumons gentiment une petite bougie qui brûlera dans son cul de bouteille. Nous aurons bien le temps de juger de son efficacité !

Avec Mig, je vais pénétrer dans la forêt. Paletot et les deux autres Saramacas nous attendront. Pendant ce temps, ils tueront quelque gibier.

Je suis bien armé. J'ai donné à Mig mon autre fusil. La chienne nous suit au pied. C'est la première fois que j'entre en bas-bois. Jusque-là, je m'étais contenté des rives. Je frôlais en quelque sorte la forêt mais elle restait pour moi la grande mystérieuse. Aujourd'hui, je

fonce hardiment à la suite de Mig. Sans transition, je me trouve en plein fouillis, dans un monde ténébreux, menaçant. Impossible de deviner ce qui se passe à un mètre. La vue est bouchée par des lianes, des arbustes, des troncs. Je peux, dans une seconde, tomber sur n'importe quoi, rencontrer n'importe quel ennemi... dans la forêt vierge, il n'existe rien de favorable, rien d'amical. Tout y est hostile. Tout, rigoureusement tout.

Chaque fois que je pose le pied gauche, il faut à coups de sabre, faire la place pour le pied droit. Perpétuellement, il faut couper, nettoyer, détruire, aplatir, pour avancer. Et surveiller, ouvrir l'œil et l'oreille ; se garder à droite, à gauche ; l'ennemi est partout, sous les feuilles que vous venez d'écraser, pendu à la liane que vous allez toucher en passant ; confondu avec le tronc que vous touchez de la main, partout... sous la forme du scorpion, de l'araignée noire, du serpent-grage, du boa, du mille-pattes, des mouches-sans-raison, des mouches-à-dagues, des pians, des chiques, des tigres.

Depuis une heure, nous traversons une sorte de marais à la boue molle, couverte d'une épaisse couche de feuilles en décomposition. Rien n'annonçait la nature du sol. Il m'a fallu me trouver dedans pour m'en rendre compte. Nous enfonçons jusqu'à mi-jambe dans un humus malsain qui dégage une odeur suffoquante de putréfaction. Des nuées de moustiques, des maringoins nous assaillent. Jamais je n'en ai vu d'aussi gros. Nous enjambons des troncs pourris, en ayant bien soin de regarder où nous posons le pied de l'autre côté. Des fois qu'un serpent corail ou un grage se trouverait là, en embuscade ! De temps à autre, Mig s'ar-



rête, mouille son index avec de la salive, le tend devant lui ou au-dessus de sa tête ; après quoi, il choisit telle ou telle direction. Je suis curieusement ces pratiques auxquelles je ne suis pas encore initié.

Maintenant, la chienne qui nous précédait, mais de peu, vient de s'arrêter net. Pas le moindre jappement. Muette, tendue, frémissant de tous ses membres. Mig me fait signe. Je comprends qu'il faut éviter de faire le moindre bruit. Lui-même s'approche de la chienne et la caresse. Elle répond brièvement par un frémissement de la queue, puis reprend son attitude concentrée, le cou et la tête pointée vers un but fixe. Rien à faire. Nous sommes devant les racines gigantesques d'un arbre dont il est inutile de chercher le sommet. Il se perd dans cet inextricable enchevêtrement de branches et de feuillage que le soleil ni la pluie n'arrivent à percer.

Mig me confirme de ne pas bouger. Impressionné, je retiens jusqu'à ma respiration. Cette attente et cette incertitude m'angoissent un peu. J'observe cependant le Peau-Rouge ; tout instinct éveillé, il déploie ses antennes, écoute avec des yeux et des oreilles que je n'aurai jamais. C'est tout son être qui veille et qui écoute. En plus de moi, il possède et possédera toujours ce sens mystérieux et naturel ensemble : le sens de la forêt. Je regarde son corps qui se détend progressivement, se redresse ; un sourire léger effleure ses lèvres. Non. Pas ses lèvres, mais ses yeux. Ce sont eux qui reçoivent une sorte de lumière et expriment ce que nous appelons le sourire. C'est par habitude et par déformation que je crois voir fleurir ses lèvres. Il sait. Il avance. Je le suis. Nous nous appuyons à la racine comme à un mur oblique et regardons

par-dessus. A deux ou trois mètres de nous, couché dans un marais, un tigre est en train de vider une tortue. J'arme immédiatement et mets en joue. Je me sens exalté à un point extraordinaire. Des frissons galopent sous ma peau ; le sang gicle par poussées violentes dans mes artères ; mon cœur se rompt d'émotion. Moi, Pierre Doret, Parisien, le gentleman chic qui allait chasser dans l'Eure-et-Loir, en Touraine et qui était si fier de ses beaux costumes et de son fusil ! Moi, Pierre Doret, nu dans la forêt vierge, à côté d'un Indien peau-rouge, je m'appête à tirer un vrai tigre ! Et dire que j'ai brûlé tant de cartouches jadis, en week-end, dans un fermé de lapins ! C'est fantastique ! Terriblement excitant !

Je tire. Mig aussi. Un rugissement de douleur. Mig recharge prestement et tire encore. Le fauve se tord dans la boue. Il ouvre la bouche, la referme. Blessé gravement, il perd du sang à flots, cloué à la même place. Nous approchons. La chienne saute de joie entre Mig et moi. Mais j'ai à peine le temps de comprendre ce qui se passe. Quelque chose de foudroyant bondit sur moi, me déséquilibre. Je vais me ramasser à deux ou trois mètres, au pied d'un arbre. Haou ! Haou ! J'entends la chienne, mais je ne la vois plus. Mig a assisté, impuissant, à cette scène éclair. La tigresse qui veillait aux environs, camouflée, s'est jetée sur la chienne en me bousculant brutalement. La pauvre bête fut emportée comme un fétu de paille.

Mig m'aide à me relever. Je n'ai pas trop de mal. Seules mes épaules ont reçu le choc contre l'arbre. Mais, lui, ses yeux se sont éteints. Sa chienne... Je lui tapote le dos amicalement.

Nous retournons vers le fleuve, muets tous les

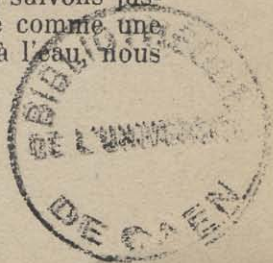


deux. Je l'oblige à prendre un verre de rhum. Ça va mieux. Mig mange. Demain nous n'y penserons plus.

Demain ? Il y a le Canouri qui nous attend.

L'aube ! Une clarté diffuse s'étend sur le fleuve, surprenant des poissons qui s'ébattent ou se poursuivent. Quelquefois leurs jeux ou leurs luttes les obligent à des bonds hors de l'eau. La minute du pêcheur. Là, au pied du monstre rugissant, dans des lacs minuscules, sommeillent des multitudes de parassis. Il n'y a qu'à les prendre au panier. On va à la pêche comme on irait chez l'épicier, sans perdre de temps. Je pense à nos obstinés pêcheurs à la ligne d'Europe ! Combien d'heures pour saisir un goujon ou un pauvre poisson qui sent la vase !

Nous démarrons silencieusement, avec lenteur. Canouri se dresse devant moi comme une énigme. Je ne vois pas comment Paletot pourra la résoudre, même avec Agoudou, même aidé d'Agouti, même guidé par l'instinct, l'in vraisemblable instinct qui lui dicte les manœuvres les plus subtiles. Nous abordons les faux courants, de petits tourbillons de surface. Soudain, nous entrons dans une zone de grondements tels que nous ne pouvons plus rien concevoir d'autre que ce vacarme de catastrophe. Nous sommes devenus sourds. A deux mètres de l'avant de notre pirogue, dévale une chute d'eau qui roule des tonnes et des tonnes. Si nous nous y laissions prendre, il n'y aurait bien vite plus de canot, plus d'hommes, rien que des épaves lancées à un kilomètre. Habilement, Paletot s'engage dans un chenal, que nous suivons jusqu'à une marche de rocher propre comme une table de marbre. Nous jetant tous à l'eau, nous





essayons de soulever la piroque pour la poser sur la pierre. Nous y parvenons au bout d'une heure et demie. Le canot craque de toutes ses articulations. Un second chenal se présente ; nous recommençons l'opération. Mais cette fois, il n'y a plus de pierre plate ; cette fois, il y a l'avalanche permanente, l'inférieure masse d'eau qui va nous broyer, nous réduire en bouillie. À droite et à gauche, des pointes de rochers prêtes à crever notre coque ; ce serait le naufrage dramatique. Nous n'arriverions pas en bas. Un lambeau de notre chair resterait accroché à chacune de ces pointes menaçantes. Non. La pirogue attaque une anse, glisse à toute vitesse sous le torrent, va se mettre à l'abri sous un couvercle. Maintenant, il faut tirer à la corde. Bousculés, entraînés, heurtés, nous devons nous accrocher tant bien que mal, ne jamais lâcher, tenir, tirer. Il faut que le canot avance. Sinon, c'est la mort. Nous tirons. Nous avançons. Progressivement, nous gagnons du terrain. Au fur et à mesure, à force de ruse et d'efforts, nous franchissons les obstacles. Manœuvres toujours à recommencer. On croit que c'est le dernier — moi, du moins, car mes canotiers savent bien que non — mais d'autres surgissent. Combien de fois la pirogue nous échappe ! Combien de fois les mains de fer de Paletot et d'Agoudou nous sauvent du désastre ! Les heures me paraissent des siècles. Je suis meurtri de toutes parts. Une blessure que je me fais à la jambe contre une roche, saigne abondamment. Je pense aux pirates. Mais nous sommes en plein dans le saut. Là, du moins, ils n'y sont pas. Ils sont plus bas, au pied du Canouri.

Enfin, nous apercevons le sommet avec sa

ligne de barrage qui longe tout le fleuve transversalement. Nous y parvenons seulement à la nuit tombante, après avoir dû décharger sur la rive plus de la moitié de notre cargaison. Du travail pour demain. Il faudra revenir par la forêt chercher caisses et sacs, les porter sur la tête jusqu'à la pirogue : environ un kilomètre.

Quand nous venons enlever les colis le lendemain matin, nous nous trouvons dans un nid de scorpions qui nous reçoivent mordants ouverts et queue en l'air. Sales bêtes ! Je n'en avais jamais vu de pareils ! Presque aussi gros que des écrevisses. Paletot me crie de faire très attention, car le venin de ces agréables bestioles est presque aussi dangereux qu'un venin de serpent. Il ne tue peut-être pas, mais vous cause des paralysies qui durent des temps et des temps, si jamais vous en guérissez. Bien des imprudents ont perdu un membre à la suite d'une piqûre de scorpion.

Que faire ? Nous les tuons, nous les chassons comme nous pouvons. Nous déplaçons les caisses, jetons quelques larmes de pétrole sur des branches sèches et mettons le feu au camp ennemi. Alors seulement, la place se vide et nous pouvons enlever nos caisses.

## XIV

Nous devons rester un jour de plus ici, à cause de Paletot. Cela s'est passé après la bataille du Canouri, féroce ment gagnée. Mig s'était éloigné avec son arc et ses flèches pour aller pêcher des coumarous. Agoudou et Agouti avaient disparu sous bois. J'étais donc seul avec Paletot. Celui-ci avait à peine fait quelques pas qu'il poussait un cri. Un serpent grage venait de le piquer au mollet.

Je savais qu'il fallait agir vite sinon, dans quelques minutes, il n'y aurait plus de Paletot. Mais quoi faire ? Où était Mig ? On pouvait essayer de l'appeler. Arriverait-il à temps ?

Sans hésiter, Paletot, avec son rasoir, se fit une large entaille à l'endroit de la morsure. Auparavant, il avait serré son genou avec une ficelle, obstruant ainsi la circulation sanguine. Le mollet gonflait et saignait. Pendant que j'épongeais la blessure, Paletot — tout comme s'il s'agissait d'un autre — défaisait une ou deux cartouches et en recueillait la poudre. Quand il en eut une pleine main, il la versa dans l'entaille, à même sa chair vive. Ceci fait, il en approcha une mèche amadou. De sa jambe fusa un feu d'artifice. A peine si Paletot fit une



grimace. Il se traîna vers son hamac et se laissa mollir.

Une heure plus tard, Mig était de retour et je lui racontai la désagréable aventure. Il fit boire à Paletot quelque chose qu'il tira de son gris-gris en m'assurant que ce ne serait rien. Paletot avait eu, paraît-il, une très bonne idée en brûlant le venin. Il avait ainsi sauvé sa propre vie. Mig me recommanda cette intervention énergique, chaque fois que je ne l'aurais pas sous la main pour me tirer d'affaire tout de suite.

★★

Grâce au gibier que rapportent Agoudou et Agouti : une biche et un tatou cabassou, nous allons faire un dîner royal. Le menu commencera, bien entendu, par les coumarous de Mig et finira par une boîte de parépous que je m'étais fait préparer à Cayenne. Paletot mange de bon appétit. Bon signe. Il vient de loin, celui-là ! Il a eu du cran. Décidément, je suis à belle école !

Le lendemain, il ne subsiste plus de sa blessure qu'une plaie banale. Mig la soignera et Paletot pourra, dans une heure, filer vers Bois-Blanc. Je lui remets un mot pour le père Henrius qui y sera sensible ; car, en réalité, le vieil homme est un sentimental.

J'attends à tout moment le canot que l'on doit me livrer ; un canot d'environ une tonne pour Mig, moi-même et nos bagages.

★★

Nous voici enfin au premier village indien. Mig parlemente depuis une heure. Il est déjà

venu chercher une bouteille de tafia et quelques vivres pour donner au vieux qui est venu au-devant de lui. Ils ont disparu sous une case. J'attends. Je m'endors...

Voilà. C'est fini, je crois. Mig approche. Il m'explique que nous pouvons descendre à terre et rester ici tant que nous voudrons. Le chef est absent ; lui, le vieux, c'est le piaye, le sorcier. Le Tamouchi ne rentrera que demain avec sa fiancée.

A mon tour, je salue le piaye en lui offrant une nouvelle bouteille de tafia. Tous les Indiens présents au village sont autour de nous : des femmes, des enfants, des jeunes filles, des hommes et des adolescents. J'aurai le loisir de les voir vivre, de les reconnaître et, peut-être, de les connaître. Pour l'instant, ils ont tous un peu la même physionomie. J'ai l'impression d'avoir, sous mes yeux, un seul individu qui, par jeu, me montrerait ce qu'il était enfant ou adolescent, ce qu'il deviendra vieillard et ce qu'il pourrait être en jeune fille, femme ou vieille femme. Je ris à cette idée que je trouve amusante : la multiplication d'un être en autant de fois lui-même qu'il faut pour constituer une famille ou une tribu. Cette idiotie m'illumine la face, de sorte que j'ai l'air de faire très bonne figure à ces descendants des beaux Indiens d'autrefois.

Un coup d'œil d'ensemble me fait découvrir un village assez coquet, propre, bien tenu, aux abords dégagés. Des huttes de paille construites à la perfection s'alignent selon un ordre singulier, en arc de cercle, sur deux ou trois rangs. Le premier rang seulement donne sur la place centrale ouverte d'un côté. Derrière le village, vers la forêt déboisée dans toute cette parlie,

s'étendent des cultures soignées. On sent, d'ailleurs, dès le premier contact, que la tribu est assez riche et bien nourrie. Elle doit avoir un chef puissant et volontaire.

Je m'inquiète auprès de Mig de l'endroit où nous pourrons carbeter. Il m'assure que la question a été résolue entre le piaye et lui. Ce soir, on nous prêtera un carbet qui sert d'entrepôt à tout un attirail de pêche et de chasse et, demain, les Indiens nous aideront à dresser notre propre case. Mig ajoute qu'ils seront très heureux de manger ce que je mange et de boire ce que je bois. Je traduis librement que je devrai leur fournir du tafia et des vivres.

— Entendu, Mig ! Mais à une condition, c'est que mon carbet soit fin prêt demain et que je puisse m'y installer pour la nuit.

\*\*

J'ai pris l'habitude de m'éveiller en même temps que le soleil. Je saute de mon hamac sans regret. Les maringois m'ont piqué toute la nuit, malgré ma moustiquaire. Mais le matin est si pur, l'air si agréable que je me sens heureux de vivre.

Sur les hautes cimes qui encerclent le village comme un cirque, des jacos voltigent dans un vol tout vert avec leurs érailllements cacophoniques. Quelques rares chants d'oiseaux qui se perchent sur le toit des huttes, surveillant l'instant où les Indiens donneront au poulailler, la pâtée de grains. Hardiment, ils piquent vers le sol et remontent avec une bonne becquée.

Cette sorte de flemme que je conservais de ma mauvaise nuit a complètement disparu au contact de l'eau. Je me suis, en effet, offert le



luxe d'un magnifique plongeon dans le fleuve. J'en suis encore ruisselant et je me laisse sécher au soleil qui projette sur le village ses premiers rayons. J'ai rarement vu le soleil apparaître avec une telle violence. C'est véritablement un disque lancé par un bras puissant. Quelques minutes après sa soudaine apparition, tout est déjà baigné de lumière et, sans transition, la chaleur commence. Dans deux heures, le sol sera en feu.

Mig qui s'est levé en même temps que moi a déjà préparé le café. J'en bois une tasse avec délice. Sous le carbet où dort Commou, le piaye, les hamacs tirent encore sur leurs cordes. Ils sont six à dormir côte à côte. Je sais qu'ils sont éveillés depuis longtemps, mais ils poursuivent, les yeux ouverts, dans un imperceptible bercement, leurs rêveries primitives. Ou bien, ils bavardent de leurs affaires, se communiquent des réflexions, des projets.

Interrompant ce farniente, je m'approche de Mig, en lui tendant une cigarette. Sans se lever, il la prend et l'allume. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir. Je le devine à sa manière de fumer. Il déguste. Bien sûr ! j'en offre aux autres. Comment faire autrement ! Bientôt, de chaque hamac montent des volutes de fumée vers le chaume noirci. Des odeurs étranges, compliquées m'emplissent l'odorat : de roucou, de piment, de couabio, de viande fumée, de poisson boucané. Je m'assieds devant le hamac de Commou et nous bavardons cordialement. Mig m'a bien dit que j'étais élu dans son cœur, je voudrais en être sûr. Je me fais aussi aimable que possible. Sans hésiter, je lui offre une deuxième cigarette. J'épie un mouvement d'enthousiasme, un geste qui me mettrait en con-

fiance. En vain. Je pense au rire ouvert, franc de Paletot. Avec lui, au moins, je savais à quoi m'en tenir : son visage d'ébène s'illuminait, ses dents blanches luisaient entre ses lèvres ouvertes ; il y avait de la chaleur, de la vie dans ses réactions. On se comprenait. Mais avec Commou, comme avec Mig, c'est l'énigme perpétuelle : c'est le silence sans point de repère. Que pense Commou ? Que pensent les autres Indiens ? Suis-je le bienvenu ? Suis-je, au contraire, l'intrus qu'on s'apprête à gruger ?... Mystère. Je prends le parti d'attendre et voir.

Soudain, les bustes se redressent. Les hamacs se vident. Un commandement secret les a tous mobilisés en même temps. C'est la ruée vers le fleuve. En un clin d'œil, tout le village est au bord de l'eau. La manœuvre s'est effectuée avec une rapidité incroyable. Je reste, planté sous cette grande case vide, à me demander ce qui se passe. C'est alors que j'entends une voix qui chante au loin.

Déjà les jeunes ont sauté dans leurs petits canots rapides. Ils pagaient de tous leurs muscles ataviquement dressés, lancent des paquets d'eau derrière eux, filent vers la voix qui chante. Ils sont quatre, cinq, six... une vraie course. Je demande à Commou qui est cet homme qui vient en chantant dans cette jolie pirogue. C'est Camayé, le Tamouchi, le chef du village.

— Et la jeune femme ?

— Miyalou, sa fiancée.

Je comprends l'émotion générale, l'élan des jeunes. Les petits canots tournent autour de la pirogue, font la roue. Et, ainsi escorté, le Tamouchi Camayé aborde le dégrad de son village. D'un bond, il saute à terre, juste devant moi. Etonné, mais très calme, il me considère

puis se tourne vers Commou, pour recevoir des explications sans nul doute. Le piaye lui parle confidentiellement. Mig aussi va vers Camayé et lui parle. Ils s'étreignent à l'indienne. Renseigné, Camayé vient à moi. J'imiter le geste du salut, pleinement approuvé par l'assistance et Camayé qui ne me cache pas son contentement.

Pendant ce temps, les femmes s'emparent de Miyalou, l'entourent, la pressent de questions, la dévisagent, l'inspectent, examinent ses colliers, son calimbé, expriment leur satisfaction ou leur dépit. Décidément, les femmes ont des traits communs quels que soient le climat, l'éducation ou la race !

Miyalou, intimidée, ose à peine bouger. Une vieille arrive, Counan, la mère de Camayé, secoue Miyalou comme un prunier et lui débite une série de paroles probablement des plaisanteries et aussi :

— Bouge, ris, danse, que diable ! Ne reste pas là, comme une dinde !

La vieille rit aux éclats, tout le monde avec elle. Miyalou parvient à sourire. Elle est très jolie, vraiment, avec son nez droit très fin, son doux profil fier, ses traits réguliers et son regard effarouché. Elle montre sans ostentation deux petits seins tout ronds qui dureront, je le sais, le temps des roses, mais qui en sont d'autant plus estimables. Elle est là, avec son allure gauche, dépaysée, plus poussée par les autres femmes que marchant elle-même, n'offrant aucune résistance à la tyrannie et à l'excitation de ses sœurs déchaînées.

Camayé est déjà loin, avec les hommes. Il aura bien le temps de s'occuper de Miyalou ! Au fait, quel âge a-t-elle ? Treize, quatorze



ans... peut-être quinze mais pas davantage. Elle a eu la chance de plaire à Camayé qui a réussi dans ses tractations avec sa famille. Demain, elle sera la femme du chef, honorée, considérée. Tout de suite, les enfants viendront et les maternités successives et rapprochées flétriront prématurément ce corps jeune, gracile qui a séduit Camayé. Dans peu d'années, une vieille Indienne, parmi les autres, fumera de longues cigarettes ou mâchera sa chique, assise devant son carbet ou surveillant la fabrication du cachiri. Ce sera Miyalou. Elle aura des seins lourds, pendants, au bout desquels mordra chaque année un nouveau rejeton. Alors, elle comptera vingt ou vingt-deux ans.



Le soir, je suis convié au festin de fiançailles. Devant la case de Camayé, nous sommes assis en rond autour du feu qui grésille. Du poisson, du gibier, de la volaille... un grand menu, mais préparé de façon inattendue. Le poisson grillé est parfait, mais le gibier et la volaille sont cuits ensemble dans une grande marmite en terre, avec des épices et des légumes. J'y touche d'abord très prudemment, pour ne pas vexer mes hôtes, puis plus franchement. A tout prendre, cette mixture barbare se révèle très consommable au bout de quelques bouchées.

L'épreuve de loin la plus dure est celle du cachiri. Il me faut terriblement prendre sur moi, faire un effort inhumain pour vaincre ma répugnance et ne pas restituer spontanément cet écœurant breuvage. Je ne sais comment j'y parviens. J'ai bu, je bois du cachiri à cette calé-basse qui ne cesse de circuler de main en main

et à laquelle chacun boit. J'avale ma gorgée d'un trait pour ne pas avoir l'air d'hésiter et, comme tous le font, je présente des vœux aux fiancés. Par excès de zèle, j'en avale deux gorgées coup sur coup. J'en ressens immédiatement une telle nausée que je crois ma dernière heure venue. Par contre, le résultat est atteint. Camayé se montre très touché, boit après moi et me repasse laalebasse. Le plus fort, c'est que je l'accepte en souriant et en rebois. Je sens alors tourner dans mon estomac un manège de chevaux de bois. Une tempête s'élève, répand ses tourbillons dans mon ventre, mes viscères, et se rue en trombe dans ma tête qui manque d'éclater. Perdant pied, je m'écroule comme une ruine.

Soigné par Mig, je reprends conscience, mais dans quel état !

Je me lève tant bien que mal, plutôt mal, et vais piquer une tête dans le fleuve. C'est un conseil de Mig. Tous les Indiens font ainsi, m'a-t-il dit : ils boivent du cachiri jusqu'à éclater, premier temps ; deuxième temps : ils vont restituer, se baignent et recommencent. Mais avant d'en arriver là, les Indiens avalent une énorme quantité de cette boisson fabriquée avec du manioc mâché par les femmes, puis craché dans une cuve où se produit la fermentation. Le jus recueilli est ce cachiri dont les Indiens font leurs délices. Il est aigrelet, haut en alcool et indigeste pour un estomac inaccoutumé. C'est probablement au cachiri que les Indiens doivent leur gros ventre et un certain air avachi.

★★

Le grand jour est arrivé.

Camayé, parti ce matin de bonne heure, armé

de son arc, est de retour, son canot chargé d'oiseaux au plumage splendide : des paradis, des perroquets royaux, des flamants rouges, blancs, des aras, des paons sauvages. Toutes ces plumes délicates, multicolores, pareront sa tête royale après les cérémonies du mariage.

Le piaye est là, grave, inspiré. Il tient en ses mains une double calebasse, qui rappelle un ballon de football. Le contenu de la calebasse ? Je le saurai tout à l'heure avec effroi.

La famille est au complet : Counan, la mère ; Couni, un charmant éphèbe, qui suit toujours Camayé comme son ombre ; Ouadi, Tchumig, le chasseur, qui n'a jamais tiré plus d'une flèche pour abattre un gibier ; Atipa, le charmeur de serpents ; tous les autres et leurs femmes et leurs marmots.

Camayé et Miyalou s'étendent tous deux, enlacés, dans un hamac que les mains maternelles ferment sur eux, avec une liane fine et souple. Les fiancés s'y trouvent enveloppés, emprisonnés. Sauf un petit espace spécialement ménagé. C'est par là que Commou, le piaye, verse sur eux le contenu de sa calebasse pleine de fourmis manioc. Des centaines de ces bestioles au dur mordant déclenchent immédiatement, contre la peau de leurs deux victimes, une offensive acharnée. Pensez ! Un pareil festin ! La dernière fourmi tombée, Counan clôt le petit espace. Le supplice est commencé. Les deux corps gigotent, font des bonds désordonnés. Le hamac prend les formes les plus grotesques, les plus inattendues. Je me sens envahi d'une répugnance irrésistible contre cette sauvagerie, dont je ne comprends pas le sens. Je revois le délicieux visage de Miyalou à son arrivée, tout à l'heure encore, alors qu'elle se tenait toute



droite aux côtés de Camayé. Savait-elle qu'on lui imposerait ça ? Savait-elle qu'on allait livrer sa beauté aux crocs des fourmis manioc ? Elle n'avait pas l'air effrayée pourtant ! Elle était confiante, plus douce encore que d'habitude. Comment puis-je juger d'un rite qui appartient si rigoureusement à une race si différente de la mienne ! Je devrais constater tout cela comme dans un microscope, constater simplement et noter. Demeurer objectif mais intéressé. Je n'y parviens pas aisément. Je m'insurge en moi-même. Quelque chose de profond en moi se sent heurté, choqué. Je souffre d'un malaise insurmontable. Je voudrais quitter cet endroit, fuir, aller ailleurs et me convaincre que je n'ai pas vu cela, que ce n'est pas vrai, que je viens de lire un de ces fameux romans d'aventures où l'auteur fait preuve d'une imagination dérégulée. Mais je reste fixé à ma place, les yeux écarquillés d'horreur. J'attends, avec dégoût et passion, le dénouement de ce drame malsain.

Miyalou et Camayé, déchirés par les crocs, se débattent, luttent contre l'ennemi, essayent, l'un l'autre, de s'arracher les fourmis qui les dévorent jusqu'au sang. Pas un cri ne s'échappe de leurs lèvres serrées et peut-être boursoufflées. Pas une plainte. La lutte courageuse se poursuit dans le silence le plus atroce. J'ai envie de crier : « Assez ! Assez ! ». Je regarde Commou, le piaye. Je découvre sur ses traits une expression d'orgueil indicible, qui le métamorphose. Il n'a plus son visage avachi et fermé. En lui s'allume une sorte de flamme noble, fière. Stupéfait, je promène mon regard sur le visage des assistants et, sur chaque visage, je lis le même sentiment.

Et brusquement, c'est la révélation. Je sai-

sis, dans cette ambiance hallucinante, la signification du symbole. Les fourmis, c'est l'ennemi commun, l'adversité, le mauvais sort contre lequel, solidaires, luttent les futurs époux. Lutte farouche, passionnée, mortelle qui doit s'achever sans qu'ils aient proféré une plainte qui ne serait que faiblesse. Le courage de Camayé et de Miyalou honore Commou, honore Couhan, honore le village. Camayé confirme sa dignité de chef et d'Indien ; Miyalou prouve d'une manière éclatante qu'elle est vraiment apte à devenir sa femme. Sinon, le Tamouchi ne serait pas considéré comme un homme. Il serait renié, méprisé. Peut-être devrait-il quitter la tribu, Miyalou avec lui.

Le supplice prend fin. Commou entr'ouvre le hamac et considère les suppliciés. A sa suite, les assistants défilent devant, puis moi-même. Je vois deux êtres barbouillés de sang avec des traces de roucou sur la peau, comme un mauvais maquillage que la pluie aurait fait fondre sur une vieille peau. Les yeux sont égarés, les visages tirés. Partout des tas de fourmis écrasées ; d'autres qui mordent encore çà et là et que Commou enlève une à une. Du hamac entr'ouvert monte une forte odeur acide.

Maintenant que toutes les fourmis sont enlevées jusqu'à la dernière, Commou referme le hamac sous lequel on allume un grand feu. Et pour que le feu soit surtout de braise et non pas tant de flammes, Couni apporte des nids entiers de poux de bois qu'il dispose savamment dans le brasier.

Après les fourmis, le feu. La chaleur pénètre peu à peu le hamac, leur peau, atteint la chair. Les deux corps se tordent de douleur. Les dents mordent les mains, les bras pour tuer le

cri. La transpiration commence puis se fait surabondante sous ce bain de vapeur. Avec la sueur, le venin des morsures est évacué. Le mauvais sang coule.

Enfin, l'heure du repos, après les supplices et les triomphes, parmi le vacarme de la joie familiale. Miyalou et Camayé, ayant repoussé, par leurs efforts conjugués, le malheur commun, ont droit au bonheur.



## XV

Les jours s'écoulent, quotidiens, dans la paix. Miyalou s'est vite installée dans sa nouvelle position d'épouse heureuse. Elle se mêle aux femmes pour les travaux qui leur sont dévolus. Elle commence d'apprendre à vieillir. Cependant, de temps à autre, Miyalou et Camayé se regardent et rient de toutes leurs dents. Ils sont heureux. Puis, lentement, elle reprend le métier sur lequel elle tisse le plus beau hamac du monde : celui qu'elle offrira à son mari. Elle y travaille avec amour, assise sur ses jambes, sous le carbet conjugal. Camayé, coiffé de ses plumes somptueuses qu'il portera encore quelque temps, va et vient de la forêt au fleuve, des champs au carbet, au rythme d'une vie atavique et paisible.

Or, par un matin, jeune et frais comme une joue de vingt ans, accoste au dégrad un frêle canoé rapide conduit par Makaïs, un fringant Peau-Rouge. Les Indiens voyagent ainsi parfois et vont les uns chez les autres, sans motif. Ils débarquent, s'installent, vivent un temps la vie du village, participent aux travaux domestiques ; puis, un jour, comme ils étaient venus,

sans plus de raison, remontent dans leurs canots et s'en vont.

Ainsi Makaïs.

Reçu à bras ouverts par tout le village, il est fêté comme il convient. Camayé lui-même le couvre de prévenances et Makaïs prend sa place dans le train quotidien. Mais Commou, à qui rien n'échappe, ne tarde pas à surprendre l'attitude suspecte de Makaïs à l'égard de Miyalou. Son zèle à participer aux travaux de ses frères diminuant visiblement, Makaïs passe, désormais, le plus clair de son temps à contempler Miyalou. Alors que Camayé s'absente pour la chasse ou la pêche, Makaïs s'assied devant Miyalou et la regarde filer ou tisser. Miyalou, quoique muette et occupée, semble subir sans déplaisir l'enchantement de ce regard qui la couve. Elle répond par une coquetterie silencieuse aux assiduités de Makaïs. Ce doux manège dure depuis déjà quelques jours et Camayé continue de vaquer à ses occupations comme si de rien n'était. C'est Commou qui prend enfin l'initiative de contrarier ce bonheur bien inoffensif, de rompre le tendre charme. Il s'approche de Miyalou et, à voix basse, lui dit :

— Miyalou, prends garde ! La femme de l'Indien ne peut oublier ce qu'elle doit à son Tamouchi. Miyalou, n'oublie pas que l'œil de l'Indien voit tout. Miyalou, songe que la colère de l'Indien est terrible

Il la quitte sans attendre de réplique ; il n'en demandait pas. S'avancant jusqu'à un fromager voisin, il s'y heurte trois fois le front ; par trois fois il frappe le sol de son talon en machonnant des mots inintelligibles.

Mais la jeunesse est téméraire, surtout quand

elle boit à la coupe d'amour. Les plus sensés avertissements ne peuvent rien pour une tête en folie. Makaïs persévère. Chaque jour le voit occupé d'une adoration sans bruit mais sans discrétion.

Camayé rentre de la chasse, chargé de gibier. Il a rencontré un troupeau de cariacous et s'en est donné à cœur joie. Il trouve Makaïs assis en face de Miyalou. Pas un muscle de son visage ne bouge. Il livre les bêtes aux femmes qui les prépareront pour le dîner. Pas la moindre gêne dans ses mouvements, aucune réaction visible. Comme d'habitude, il fume, range ses armes, les fourbit, répare ses filets de pêche.

Le soir tombe. Nous nous assemblons en rond autour du feu qui fait cuire les marmites. Une vapeur parfumée d'épices se répand, aiguisant l'appétit. Je me suis fait donner un cuissot que je prépare sous la cendre pour ma consommation personnelle. Les femmes me considèrent d'un air intéressé et comique, mettant probablement en doute mes qualités culinaires. Je m'amuse avec elles, sans cesser de surveiller mon méchoui, qui sera d'ailleurs succulent.

Nous commençons de dîner en silence. Camayé semble réfléchir. Seulement, lorsque laalebasse de cachiri arrive à lui, avant d'y tremper ses lèvres, il rompt le silence.

— Il y eut une fois un homme qui vint dans la case d'un autre homme. Celui-ci avait une femme. Je ne sais si elle était vieille ou jeune, belle ou laide ; je sais que le visiteur, violant les lois de l'hospitalité, voulut se faire accepter d'elle. Il n'y réussit point, à ce qu'il semble. Ce n'était pas bien agir et il méritait



d'être puni, Yolock, le piaya. Le Destin lui fut hostile et il lui arriva malheur. Quel malheur ? Je n'en sais rien et nul ne le saura jamais, car cela se passait loin, bien loin d'ici... la lune s'est levée et s'est couchée bien des fois depuis. Chez nous, pareille chose n'arrive jamais. Les hommes sont loyaux et ils respectent la femme des autres. Buvons, frères, buvons ! Encore du cachiri !

Le repas se poursuit sans que personne ose prononcer le moindre mot. Camayé fait vraiment grande figure. Il y avait de la noblesse dans son discours, une espèce de grandeur archaïque qui ne me laisse pas indifférent.

Le moment vient où, encore sous l'effet de ce toast étrange, nous nous levons pour gagner nos carbets respectifs.

Makaïs, hésitant, se dirige vers le sien, à pas lents. Moi, je flâne au bord de l'eau en grillant des cigarettes, me demandant quelle menace se cache sous le discours du Tamouchi. Je dresse la tête. Un cri. C'est Makaïs. Je saute vers son carbet et je le vois en train de secouer violemment son poignet qu'enveloppe une liane que je devine être un serpent redoutable. Le reptile lâche prise. Comme un éclair, Makaïs se précipite et, le saisissant par la queue, le fait tournoyer avec une force prodigieuse, lui fracasse la tête contre un poteau.

Mig m'apprend, quelques minutes après l'incident, que le serpent grage se trouvait lové au milieu du hamac de Makaïs. Celui-ci évita le coup de croc, grâce à son réflexe rapide.

Personne n'a assisté à la scène, sauf moi. Personne n'est accouru au cri du jeune Indien. Le village dort d'un profond sommeil. Makaïs est seul.

Le lendemain, réveil parfaitement normal de tous les Indiens. Pas la moindre allusion à la petite aventure de Makaïs qui aurait bien pu y laisser sa guenille. Bonne humeur générale. Camayé nous emmène chez son beau-père qui lui a préparé des plants de manioc. Quelques heures de pirogue : un rien.

Nous partons avant le lever du jour. Camayé prend place dans son canot personnel avec Miyalou. Nous nous distribuons dans quatre ou cinq pirogues. Makaïs suit, seul, dans sa petite coque de bois. Le village sera gardé par les femmes et deux adolescents.

L'heure est très douce. La buée qui recouvre le fleuve a quelque chose d'une mousseline très légère que nous déchirons sans bruit. J'ai l'impression d'une beauté profanée.

Depuis une heure, nous voyageons à la queue leu leu. Les pirogues se suivent, légères. Tout à coup, je vois Makaïs se dresser dans sa minuscule embarcation en poussant de véritables hurlements. Il lâche sa pagaie, se débat contre un ennemi imaginaire, gesticule, plonge dans le fleuve. Que se passe-t-il encore ? Le canot de Camayé, qui précède le mien, continue d'avancer. Est-ce possible qu'il n'ait rien entendu ? Je le hèle. Il cesse de pagayer, se laisse glisser jusqu'à ma hauteur. Quoi ? Camayé a l'air étonné. Miyalou baisse les yeux.

Makaïs remonte à la surface. Des mains se tendent vers lui, l'empoignent, le hissent hors de l'eau, le montent dans une pirogue. Sa figure est monstrueuse. Makaïs a été attaqué par des mouches-sans-raison, de grosses guêpes qui lui ont fait d'horribles piqûres. Nous nous arrêtons un court instant pour soigner le malheureux. Discrètement, le piaye se penche à son oreille :

— Makaïs, le mauvais sort te poursuit. Tu n'y échapperas pas. Tu ne dois pas continuer ce voyage. La mort t'y attend. Retourne chez toi. Ton père est un piaye puissant. Il détournera de son fils le destin cruel. Makaïs, entends-moi, va-t'en !

Il continue cependant. Je commence à trembler sérieusement pour la vie de ce garçon, mais je ne puis m'empêcher d'admirer son obstination. Je donnerais cher pour lire dans l'âme de Miyalou !

Une ou deux heures après, nous nous arrêtons pour manger. L'endroit est ravissant : une petite anse située en face d'un îlot formant corbeille. Des poissons nagent presque à la surface de l'eau, en bandes serrées. On les prendrait à la main, tant ils semblent confiants, peu farouches.

Les Indiens se séparent en deux groupes : l'un pour la pêche, l'autre pour la chasse. Makaïs, se mêlant au groupe des chasseurs, pénètre dans la forêt. Pendant ce temps, Mig et moi-même, nous allumons un feu.

Au bout de quelques instants, Makaïs reparaît, le visage décomposé. Il traîne la jambe péniblement et se tient le côté droit. Il s'avance droit vers Commou. Arrivé tout près du vieillard, sans un mot, contenant visiblement sa douleur, il écarte son kalimbé et lui fait voir une entaille de quelques centimètres, au sommet de la cuisse. La blessure n'est peut-être pas mortelle, mais le trait qui l'a causée est de bonne taille. Il l'a rapporté et le tend au piaye. C'est une flèche de provenance inconnue.

Miyalou, dissimulée derrière un arbre, pleure.

Commou examine la blessure et la flèche. Il tire un couteau de sa ceinture de liane, l'en-



lance trois fois dans un arbre, frappe sa poitrine et demeure immobile, les yeux vagues.

— Ton père est Tamouchi. Tu es seul après lui. Ton cœur est coupable et le Destin t'en veut. L'amour est un fantôme. Quand tu vois les dents d'une femme, c'est le diable qui sourit. Si tu nous suis une heure de plus, Tamouchi Makaïs ne reverra plus son fils. Il apprendra que Yolock le lui a pris pour toujours. Makaïs, voici ta pagaie. Entre dans ton canot sans te retourner. Ne dis adieu à personne et disparais.

## XVI

Mig m'a dit : « Quelques heures de voyage. » La journée s'achève. Je lui demande si nous arriverons bientôt.

— Demain, vers midi.

Je sais maintenant ce que signifient « quelques heures ». Inquiétez-vous de la distance à laquelle se trouve un point donné, on vous répond :

— Oh ! c'est tout près. Tournez la pointe que vous voyez là-bas. Après vous sauterez un petit rapide. Puis vous arriverez à un dégrad et vous n'aurez plus que quelques minutes à pagayer. Vous aurez vite fait.

En réalité, la pointe est à quatre heures de pirogue ; le petit rapide est un saut du tonnerre et le dégrad à une journée de pagaye. Ensuite, vous n'avez plus que quelques heures de pirogue. C'est vite fait. Est-ce que cela compte, une journée de plus ou de moins ? N'y a-t-il pas l'éternité ?

Mais tout arrive. J'aperçois le village. L'affaire Makaïs est naturellement perdue dans les brumes épaisses de l'oubli. Miyalou est redeve-

nue la petite fille insouciant qui n'a pas peur du soleil.

Saluts et embrassades. Bavardages sans fin.

Ici habite le vieil Akipouaka que Camayé appelle son père. Le vrai père de Camayé est mort depuis longtemps. Plus exactement, voici ce que m'a expliqué Mig.

Yolock est apparu un jour au vieux Camayé, en songe, couvert de sang. Celui-ci ne confia rien de cette apparition à personne, mais à partir de ce jour-là, il eut des convulsions, se roula par terre, bavait. Puis il se mettait à parler en une langue que nul ne comprenait. Des conversations s'engageaient entre Yolock et lui. Cet état de choses durait depuis quelque temps, lorsqu'une nuit Yolock revint lui exprimer nettement qu'il devait se lever et le suivre dans la forêt. Lui, Yolock, avait été attaqué par des esprits malfaisants ; trop vieux pour se défendre et vaincre, il allait perdre la vie. Avant de mourir, il devait entraîner à sa suite un Indien vertueux à qui il remettrait ses pouvoirs.

Le vieux Camayé se leva et s'enfonça dans la nuit inextricable, à travers lianes, marécages, criques... On ne le revit jamais plus.

Akipouaka recueillit le jeune Camayé en bas âge, fit de lui un Tamouchi et, le jour venu, lui donna sa fille, Miyalou.

Je regarde le vieux presser sur son cœur Camayé, ému comme un enfant.

Voici Tacouya, le Tamouchi du village. Il nous reçoit, entouré de toute la population. A côté de lui, une jeune Indienne, Miléis sa femme, fait risette. Combien de temps allons-nous rester ici ? Nul ne peut le dire. L'Indien qui est retenu à déjeuner s'installe aussi bien pour des semaines ou des mois.



\*\*

Non loin du village de Tacouya, s'est établi un camp de balatistes. Ce sont des ouvriers originaires des Antilles anglaises, que lèvent des prospecteurs un peu partout sur la mer Caraïbe. Des travailleurs rudes que la certitude d'un verre de tafia mènerait au bout du monde.

Ils sont une vingtaine, sous la direction d'un chef de chantier et d'un prospecteur. Levés tôt le matin, ils pénètrent sous bois et prospectent la zone riche en arbres à balata. Ils en recueillent la gomme précieuse qui, après certaines préparations, est exportée en larges plaques vers l'Europe ou l'Amérique.

Très religieux, comme tous les indigènes des colonies anglaises du centre Amérique, ils placent à côté du fusil, du sabre, de la bouteille de tafia, le livre de cantiques sacrés. Le dimanche, réunis, ils chantent en chœur, interminablement. Aussi bien peut-on voir, au beau milieu du camp balatiste, une petite hutte où brûle sans trêve, dans un cul de bouteille renversé transformé en veilleuse, une mèche baignant dans de l'huile et dédiée à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au-dessus de cette humble et pieuse lampe, pend un Christ en bois ridicule et charmant.

J'ai dit que ces hommes adorent le tafia et en boivent immodérément. Dans ces conditions, l'état de voisinage dans lequel ils vivent avec les Indiens comporte nécessairement un risque de querelle possible.

Il advint donc ceci :

La semaine vient de finir. Elle a été fructueuse. Les balatistes ont eu la chance de décou-

vrir, à pied de montagne, une zone peuplée d'arbres particulièrement riches en latex. Ils en auront pour quelque temps à exploiter cette heureuse découverte.

C'est dimanche.

Revêtus d'habits propres, ils sont réunis dans la hutte-chapelle, autour d'un camarade qui fait office de pasteur. Ils suivent la messe et chantent des cantiques avec un sens inné du contre-chant et de la tierce. Les yeux sont vides, comme si, les prières dites, il ne leur reste plus rien dans l'âme. Les lèvres sont épaisses, les visages stupides. C'est la fin. Ils quittent la chapelle et se dispersent.

Le soleil, déjà au quart de sa course, dore poétiquement la matinée dominicale. Certains carbets qui lui tournent le dos projettent des galeries d'ombre où les hommes aiment bavarder. Puis, les uns chez les autres, ils vont, buvant, durant ces visites prétextes, des verres et des verres de tafia.

A l'heure du déjeuner, quelques silhouettes sans ombre, regagnant leurs cases, chancellent déjà sous les feux de midi. Les estomacs sont aux abois. Heureusement, le repas copieux va les satisfaire : poissons frais pris chez les Indiens, mélangés à des patates douces, arrosés d'huile et relevés de piments confits. Puis, du gibier, des légumes de conserves et des confitures Libbys. Les assiettes sont de délicieuses cuvettes roses, bleues, jaunes en émail qu'ils remplissent jusqu'au bord et vident jusqu'au fond.

Après manger, naturellement, ils reprennent un verre de tafia, puis deux, puis trois... insensiblement le contenu des bouteilles s'évapore comme par enchantement.

Je suis stupéfait de cette puissance d'absorption. Imaginez les quarante degrés de chaleur qu'il fait un peu partout, un tout petit peu moins à l'ombre ; ajoutez les quelque cinquante degrés de la grappe blanche et tâchez de vous représenter les réactions d'un corps humain normal qui subit, pendant des heures, ce traitement feu dedans, feu dehors ! Cela tient de l'irréalité.

C'est sous le carbet de William qu'on rit, qu'on chante et qu'on boit le plus. Ceux qui n'ont pas cédé à la nécessité de la sieste, qui n'ont pas croulé dans un hamac ou sur quelque natte par terre, se retrouvent sous le carbet spacieux de William-Fap-Fap.

C'est un bonhomme curieusement bâti sur de longues jambes relativement fines qui portent un buste puissant et une tête chauve vue dans une glace grossissante. On dirait un tronc monstrueux sur deux échasses. Il se pique d'être un beau parleur et ponctue chacune de ses phrases de : Fap-Fap ! Je ne sais comment ce tic lui est venu ; en tout cas, il lui est resté bel et bien. On ne l'appelle plus que William-Fap-Fap.

Ce personnage, qui déplace beaucoup d'air, tient à montrer qu'il sait recevoir. De tous les coins de son carbet, sortent des bouteilles brunes ou limpides. Il a dévalisé la cantine. Il trinque avec chaque arrivant ou sous n'importe quel prétexte et quand il n'y a plus d'arrivant ou plus de prétexte, il trinque avec lui-même.

À force de donner l'exemple, d'entraîner ses camarades, William-Fap-Fap commence à voir à travers un brouillard de moins en moins léger. Le monde immédiat se transforme en vaporeuse contingence. William-Fap-Fap rit à tout propos, se frappe la poitrine d'un poing énergique, éprouve la résonance de ses pectoraux, se dé-



clare le plus fort de l'équipe. Personne n'est capable de lui faire mordre la poussière. Qui ne se souvient de l'avoir vu, un jour, réduire au silence et à l'humilité, Fap-Fap, le grand Bob, l'homme le plus craint de la Guyane anglaise ! Et cette autre fois où il s'est colleté, Fap-Fap ! avec Sonson-Caïman, cet homme aux dents bestiales qui lui sortaient de la bouche ! Eh bien ! William-Fap-Fap a réussi à lui mettre le dos à terre. Assis à cheval sur sa poitrine, il a abîmé le nez, la bouche, le front de Sonson-Caïman, en les martelant de coups de sabots. On dut venir en hâte dégager Sonson que Fap-Fap défigurait.

Qu'on n'aille point croire à de la forfanterie ! Non. Il n'est pas de ces gens, Fap-Fap ! qui viennent vous en conter... non ! Il sait ce qu'il dit. Il ne supportera pas qu'on ignore, Fap-Fap ! qu'il a fermé le caquet au grand Bob et cassé le portrait de Sonson-Caïman !

Saoul ! Qui a dit qu'il était saoul ? Pourquoi ? Parce qu'il se balance, Fap-Fap ! sur ses jambes ! Parce qu'il défie, Fap-Fap ! n'importe qui au combat ! Saoul ! Qu'on vienne un peu s'en assurer ! Là-dessus, William-Fap-Fap décroche son fusil et commence de gesticuler furieusement. Le canon vise successivement ses camarades d'une façon inquiétante. Les meilleures plaisanteries ne sont-elles pas les plus courtes ? Prudemment, on le couvre de fleurs :

— Non, tu n'es pas saoul. Tu peux Loire vingt, cent fois plus. Ce n'est pas un homme comme toi qui se grise avec un malheureux « décollage », tout juste bon à régaler un nouveau-né. Tu es le meilleur garçon qui soit. Tout le monde connaît ton bon cœur, sait que tu es très fort, dangereux quand on te cherche que-

relle, car ce n'est jamais toi qui provoques. Bob et Sonson-Caïman en savent quelque chose. Mais tu sais aussi te dominer. Tu ne te fâches que lorsqu'il faut. Tout le monde t'aime. Tu es un frère. Vive William !

La bonne entente règne. On la scelle, une fois de plus, par un « matome » (1) bien tassé.

L'un d'eux s'empare du tam-tam, commence à frapper. William danse, chante, gesticule à l'excès. Deux autres tam-tams soutiennent le premier. Le chant s'élève. Les hommes dansent entre eux. Fap-Fap s'impatiente : le rythme est trop lent. Il lui faut une musique plus nerveuse, plus accélérée. Il le fait entendre d'une manière énergique en démolissant d'un coup de poing un panneau de goélette. Aussitôt, les tambours précipitent le mouvement. Mais il faut boire pour battre vite. Les mains deviennent plus alertes. Du rhum ! Du rhum !

Un roulement savant, accentué, crescendo. Voici le chant. Il monte. Les tambours dominent. Le chant se hausse, se fait plus violent. Les battements s'enfièvent. Rythme étourdissant, fou. Des visions folles, rapides, ivres ; des images confuses, désordonnées, chaotiques aveuglent le regard de William. Brusquement, il s'arrête, fixe un point d'un air dément, un sourire de brute figé sur son visage ruisselant. Il suit, de son doigt stupide, les images qui dansent leur ronde insensée dans son cerveau et qu'il voit tourbillonner autour de lui. Puis il se jette en enfer.

L'instinct emporte cet homme à des siècles

---

(1) Du rhum blanc sec. On dit décollage ou matome selon l'heure et la quantité. Le matome représente la moitié d'un verre ordinaire.

de distance. Ses dents blanches éclatent. Vont-elles mordre ? Sa bouche pue le rhum, crache, bâve en chantant. Ses yeux sont insensés, son visage laid, convulsé, luisant. Le carbet sent le fauve. Les pieds nus marquent le sol d'une gigue forcenée. Les corps se trémoussent ; les reins fomentent l'acte de magnifique bestialité.

L'ivresse possède William-Fap-Fap, brutale, agressive. Sans explication, il quitte le carbet. Savait-il que la nuit était venue, que l'obscurité est totale, qu'il ne pourra pas franchir plus de quelques mètres sans se prendre le pied à quelque lianes, ou s'affaler sur un tronc d'arbre couché ? Il s'engage dans la forêt. Nul ne peut voir à un pas devant soi. Les camarades ne se soucient pas de lui. Il ne peut aller très loin.

Or, le sentier que suit William conduit, par le plus scabreux des chemins, au village indien. Outre les broussailles, les racines à éviter, les troncs à enjamber, un petit marais à traverser sur un pont de bois dur, à peine assez large pour qu'on y pose le pied, les serpents y fréquentent particulièrement. C'est comme une frontière naturelle entre les balatistes et le village indien. Il ne viendrait à personne l'idée de s'y risquer la nuit.

Chez eux, les Peaux-Rouges dorment. La tribu se repose. Les toits de chaume forment des taches fuyantes, multipliées, incompréhensibles. William-Fap-Fap marche, tombe, se relève, trébuche encore, se redresse, poursuit sa route, tel un somnambule. Il entre dans le village, contourne une, deux, trois cases, pénètre dans un carbet, un des rares fermés de tous côtés. Des panneaux élevés avec des lames de bois de goélette, cimentés de terre grasse, servent de murs. Le toit triangulaire encadre une façade



où l'on a ménagé une ouverture de dimension si étroites qu'il faut se baisser, se recroqueviller pour y passer. Une flamme résineuse éclaire faiblement l'intérieur. Mais avec l'accoutumance, l'œil finit par tout distinguer.

C'est le carbet du Tamouchi Tacouya.

Tacouya est absent. Deux femmes se reposent sur une natte de paille. Elles sont jeunes, sans défense, paisibles, sauf que, de temps à autre, obéissant à un besoin du corps ou dirigé par le rêve, un membre se déplace, un corps bouge, prend une attitude nouvelle. Tel est le secret que la pénombre livre à la folie de William-Fap-Fap.

Il respire cette odeur si spéciale des corps abandonnés au sommeil. Le vertige le prend. Sous sa grosse tête chauve, souffle comme un vent de sable. Un rictus contracte ses lèvres, ses mains se tendent, son corps se penche et, soudain, se rue sur l'une des dormeuses nues. Le brutal réveil, la surprise paralysante, la puissance d'étreinte de William, immobilisent l'Indienne qui renonce à toute lutte. Elle ne peut que subir la force furieuse, infernale de cette brute d'amant qu'elle ne connaît pas. Ecrasée, triturée, creusée, elle ploie sous la violence forcée qui s'apaise d'un coup lorsque l'homme s'abat dans un grognement terminal.

Des cris partent du carbet. La jeune femme qui dormait près de la victime, ayant assisté, muette d'horreur, à toute la scène, épouvantée, s'élançe d'un bond et s'en va clamer ses alarmes par tout le village.

Les Indiens accourent. En un clin d'œil, ils se réunissent chez Miléis, la femme de leur Tamouchi, victime du viol. La pauvre jeune épouse, affaiblie, maltraitée, horrifiée, ne dit pas

un mot, ne pousse pas une plainte. Elle est inerte.

Les Indiens s'emparent de la brute déracinée, la maîtrisent aisément, la reconduisent au camp balatiste. Puis ils reviennent veiller devant la case de Miléis.

Assez tard dans la matinée, ils entendent la voix de Tacouya qui approche du dégrad. Ils se portent tous à sa rencontre au bord de l'eau, Akipouaka en tête.

Tacouya aborde, leste, saute à terre. Au lieu des visages joyeux qui l'accueillent d'ordinaire, il voit des faces consternées, voilées. Les souhaits de bienvenue sont gênés. Quel malheur l'a donc frappé ? Mais parlez donc ! Il va vers Akipouaka, le piaye. Maintenant, Tacouya connaît la vérité.

Il s'approche de son carbet et trouve sa femme assise sur le seuil. Silencieusement, il la regarde... mystérieusement. Miléis reçoit ce regard avec une confusion extrême.

D'un signe, Tacouya appelle Akipouaka occupé à boucaner des œufs de lézard. Il lui dit quelques mots brefs et le piaye s'en va. Il revient peu après, les bras chargés de feuillage dont il fera un bain aromatique pour purifier le corps de Miléis, pour laver l'outrage.

Tacouya rêve, le front barré.

Miléis est dans une grande cuve, nue. D'une chaudière où, durant des heures, ont bouilli les feuilles et les fleurs sauvages, le piaye prend une énorme poignée de pétales cuits, en forme une boule douce comme une éponge. Il la plonge dans le bain et répand sur l'Indienne la caresse de l'eau huileuse. Miléis frissonne lorsque l'eau ruisselle de ses épaules sur ses seins,

le long de ses reins, sur ses hanches, ses cuisses, jusqu'à ses pieds. Elle passe la main sous son ventre, ferme les yeux. Et, lorsque Miléïs ne sent plus glisser sur son corps l'éponge d'Akipouaka et qu'elle sait ainsi que le bain est fini, elle esquisse une moue. Un regret, peut-être !

Tacouya s'enfonce dans la forêt.

Quand il reparait, un miracle s'est accompli. Il n'est plus le même homme. Son visage radouci ne conserve nulle trace d'angoisse, d'écoeurement ou de colère. Et l'on peut voir ce spectacle inexplicable : Tacouya calme, souriant, insoucieux parmi d'autres hommes de plus en plus inquiets. L'âme de Tacouya a passé dans celle de ses frères.

Au camp balatiste, personne. De bonne heure, les équipes dispersées ont repris la besogne. Ils exploitent leur belle découverte. Les arbres sont assez près les uns des autres, le travail sera facile, productif.

William-Fap-Fap, plein d'entrain, retrouve sa place, examine son arbre, le saigne. Le latex gicle de la blessure. Un frisson l'a remué de la nuque aux talons. Il secoue les épaules, s'étonne. Bien sûr ! la cuite d'hier soir. Il a pourtant bien dormi ! Bah ! ça passera. Il tourne autour de l'hévéa, frappe le tronc d'un coup de sabre expérimenté. Le même frisson que tout à l'heure. Qu'est-ce à dire ? Aurait-il froid ? Dans cette damnée forêt vierge, cette humidité, on n'est jamais à l'abri d'un accès de fièvre ! Il dit cela mais n'en pense pas un mot. Non, William n'a pas froid, il n'a pas la fièvre, il a bien dormi. Cependant, il frissonne et une sensation de paralysie commence à l'angoisser. Il ne comprend pas. Toutes ses hypo-



thèses sont des questions. Il n'a jamais ressenti cela. Quelque chose l'enveloppe comme un réseau magnétique, il sent qu'il ne peut pas s'en sortir par les moyens ordinaires. A ce point qu'il n'ose plus toucher au balata. Sa superstition innée provoque en son âme simple une éclosion d'idées saugrenues. L'arbre serait-il maléfique ? Il va s'en éloigner au plus vite. Mais il reste là, cloué sur place. Ses mains se glacent. Va-t-il s'en retourner ? De fines gouttelettes perlent sur la peau nue de son crâne. S'il se retournait, qui sait devant quoi il se trouverait tout à coup ? Allons, William, allons ! Du cran. Une chauve-souris, décrochée d'une branche voisine, vole, aveugle, tout près de lui. William tressaille. Combien de temps cela va-t-il durer ? De quelle force mystérieuse est-il la proie ? Sa poitrine se rétrécit ; les fameux pectoraux sont comprimés : il étouffe. Il y pense maintenant. C'est son fusil en bandoulière, la sensation du cuir sur son torse. Il va l'enlever ; ses mouvements seront plus libres. Il exécute un geste circulaire ; le canon du fusil secoue des branches derrière lui, un peu au-dessus de sa tête. Les yeux de William s'écarquillent d'horreur, il voudrait bondir, prendre de la distance, se sauver, crier. Impossible. Pas plus maintenant que tout à l'heure, il ne peut disposer de ses réflexes, de sa volonté physique. Cette fièvre, cette paralysie, ces frissons, il comprend avec épouvante que le reptile les lui imposait. Les regards braqués sur lui annihilèrent son puissant mécanisme. William-Fap-Fap le terrible n'a pas plus de réaction qu'un petit oiseau envoûté. Hypnotisé, il assiste à son propre drame, le sang glacé. Un serpent souloucou, le plus dan-

gereux serpent de la forêt, le « maître-bois », comme disent les indigènes, glisse du feuillage, ondule vers William dont la gorge sèche ne peut plus pousser un cri, frôle son visage et le mord à la nuque.

Au moment de rentrer au camp, les camarades ont trouvé le cadavre de William, tout bleui, les yeux exorbités, la face convulsée. Et quand on leur demande de quoi est mort Fap-Fap, ils répondent, sans arrière-pensée : « Fap-Fap est mort d'une morsure de serpent. »

Au village indien, Miléis, lavée de ses souillures, s'est refaite au roucou le rouge de sa peau. Elle est assise au soleil et, tranquille, en défie les rayons.

## XVII

A quelque temps de là, j'assiste à un conflit entre un blanc chercheur d'or et le Tamouchi Moucou.

L'Européen, arrivé depuis quelques jours, a pris son temps pour construire un carbet personnel, puis un autre sous lequel vivent deux ou trois hommes de sac et de corde qu'il paie pour travailler sous ses ordres. Probablement sans grande expérience des choses d'en bas-bois, ce M. Marcus est bourré d'idées toutes faites et de préjugés sur la toute-puissance du blanc civilisateur. Pour commencer, il a placé le carbet commun à ses travailleurs noirs à respectable distance du sien. Ne pas confondre ! Lui est blanc, les autres noirs. Chacun à sa place. Sans doute se croit-il sur quelque plantation avec maison de maître, cour d'honneur et communs peuplés d'esclaves.

Or, ayant besoin de se guider à travers la forêt pour les premières explorations, il s'adresse au chef indien, Moucou :

— Tu me donneras deux hommes pour me diriger dans le bois. Nous partirons dans deux heures. Allez, oust !



Pays conquis, n'est-il pas vrai ! Qui est ce M. Marcus ? D'où vient-il ? De quel pays est-il ? Personne n'en sait rien. Sa langue est un mélange horrible d'un tas de langues connues, mais ne rappelle avec précision aucune d'elles. Sans doute dispose-t-il de quelque argent. Mais par-dessus tout, il est blanc. On le lui a dit et il croit que cela tient lieu de tout et lui confère droit de vie ou de mort sur n'importe quel Peau-Rouge. Aussi s'attend-il à voir Moucou se précipiter pour lui donner satisfaction. Mais, ô surprise ! Moucou n'a pas bougé d'un centimètre. Non seulement il reste sur place, mais il refuse son assistance et celle de ses frères. Le ton de l'homme blanc lui a déplu. Aimablement, il invoque mille prétextes, mais il refuse.

Pareille audace peut-elle se concevoir ? Marcus devient pourpre.

— Sale macaque ! Tu oses me refuser quelque chose ? Si tu ne me procures pas deux hommes sur-le-champ, gare à toi ! Je détruis ton canot et je te brise les reins !

Moucou sait que la menace peut ne pas être vaine. Il a vu déjà tomber devant lui ses frères, ses amis sous des balles arbitraires, simplement parce que, ce jour-là, le tireur avait « ses nerfs » et qu'il lui fallait bien les passer sur quelque chose ou quelqu'un. Oui, ses yeux ont vu cela et il se rappelle les récits des vieux autour du feu. Il sait que, pour certains étrangers, tuer un Indien ou descendre un singe rouge, c'est à peu près la même chose. Qui se préoccupe d'un Indien ? Ils ne sont portés sur aucun état civil ; nul ne connaît leurs noms, leur nombre ni même l'endroit précis où ils nichent. Repoussés de rapide en rapide, pour faire place

aux nouveaux maîtres, par tous les Fernand Cortez du monde, ils se sont réfugiés au haut des fleuves, là où ils espéraient trouver la tranquillité. Et voici que, pour le caoutchouc ou pour l'or, ces conquistadores sans nationalité et sans scrupule viennent leur arracher le seul bien qu'ils avaient cru pouvoir garder : la paix.

— Fais ainsi qu'il te plaira, étranger. Moi, j'interdis à mes amis de quitter le village. Leur travail est ici.

Supportera-t-il pareille insulte ? Non, en vérité. Marcus saisit une hache, court au dégrad, met en pièces le canot de Moucou. Puis, s'en retournant, il lui crache au visage et lui rit au nez.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? Es-tu décidé, oui ou non, à m'obéir ?... Sinon, c'est sur ta sale face rouge que tombera ma hache.

Ecumant de rage, il esquisse un geste agressif vers le Peau-Rouge dont l'impassibilité a dû faire impression, car Marcus s'en tient à la menace. Tout bouillant, la bouche pleine d'insultes grossières, sa vanité écorchée à vif, il s'en va vers sa case. Avant de disparaître, il fait volte-face et jette à Moucou qui se tient toujours à la même place :

— Nous nous retrouverons tout à l'heure, face de singe ! Tu peux numérotter tes abatis !

Vers la fin de l'après-midi, à l'heure des senteurs enivrantes qui annoncent la nuit prochaine, le Tamouchi Moucou se balance dans son hamac. Ses yeux sont fixés sur une grosse fleur rouge pâmée. Un merveilleux papillon lui aspire l'âme. Dans le don qu'elle fait d'elle-même, la fleur délivre son parfum le plus essentiel. Subitement, les délicates ailes battent l'une contre l'autre convulsivement, frémissent, vi-

brent dans un spasme ultime, s'immobilisent, roides. Moucou se penche vers la fleur, constate que le papillon est mort. Ecartant mélancoliquement les pétales, il y enferme le petit corps multicolore, regagne son hamac.

Il recommence à se balancer en regardant cligner les dernières étoiles pâles. Sa voix psalmodie :

— Yolock est Yolock. L'Indien ne va pas chez les autres. Il reste chez lui. Est-il permis aux étrangers de venir l'y rudoyer ? Je ne crois pas... je ne crois pas... Un étranger est venu. Il a brisé le canot d'un Tamouchi. Il a menacé celui-ci de sa hache. Son visage était mauvais. C'est le dernier canot qu'il brisa. C'est la dernière menace qu'il proféra. Etranger, étranger, prends garde ! Les dents du tigre sont sans raison.

La nuit sortit de la forêt, monta du sol, s'étendit ; la nuit tropicale avec toutes ses voix mystérieuses. D'une touffe de feuilles s'élève une plainte exactement pareille à celle d'un blessé, — une plainte humaine. Là, tout près, ou venant de je ne sais où, un appel sourd, murmuré. D'un ruisseau qui coule en silence entre des plantes d'eau, un coup de sifflet net coupe la nuit. Je me retourne irrésistiblement. J'écoute. Rien. Est-ce une erreur ? Une courte hallucination ? D'un groupe de cacaoyers sauvages, un murmure suggère : « Par ici ! par ici ! » Je suis cloué sur place. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Il faudrait cependant se rendre compte. J'assemble tout mon courage, je marche droit vers la voix. J'arrive aux cacaoyers : plus rien. Derrière moi, à deux ou trois mètres, un petit ricanement suivi de : « Non, non ! Non, non ! » Il vaut mieux ne



pas insister. Dans la forêt vierge, la curiosité est un dangereux défaut. Je passe sous un arbuste qui me jette une exclamation : « Mo ouè yo ! Mo ouè yo ! » avec d'étranges inflexions. Ou : « Pstt !... Pstt !... » Une impérieuse envie de fermer les yeux, de me boucher les oreilles, de fuir éperdument.

Nuits tropicales avec vos voix angoissantes, vos clameurs soudaines, vos cris déchirants qui disent la lutte féroce, sans pitié, que livre tout ce qui veut vivre à tout ce qui vit ; nuits tropicales assourdissantes de vos singes hurleurs, toujours entendus, jamais vus ; nuits tropicales avec vos envoûtements, vos sculptures d'ombre, vos peurs compactes, vos cruautés, je ne vous oublierai jamais !



J'ai flâné longtemps avant de me décider à dormir. La nuit n'est pas claire, loin de là ! mais elle est fraîche et c'est si bon la fraîcheur, après les torrides journées ! J'ai bavardé avec Mig, j'ai fumé, bu du thé confectionné par mon fidèle compagnon. Brave Mig ! Il jette de l'encens sur le feu pour parfumer le carbet et chasser les bêtes, enivrer les maringois. Je pense que la température exceptionnelle de cette nuit, les précautions de Mig aidant, me permettra de bien dormir. Aussi me retrouvé-je dans mon hamac avec plaisir.

Je sursaute d'un premier sommeil. Ai-je bien entendu ? Des cris, des appels désespérés, étranglés : « Au secours ! Au secours ! » Je sors. La nuit est calme comme jamais. Suis-je

fou ? Non. Un long hurlement déchiré me parvient. Puis, plus rien.

Je m'approche de Mig.

— Mig, tu dors ?

— Non.

— Tu as entendu ?

— Non.

— Es-tu devenu sourd tout d'un coup ?

— Non.

— Alors, tu as entendu ?

— Non.

Je n'en tirerai pas autre chose, je le sais. Je reste un moment aux écoutes. Rien. J'ai dans le corps, dans le sang, la certitude que je ne me suis pas trompé. J'ai entendu des cris. Et ce hurlement !... Péniblement, je me rendors.

Dès l'aube, je suis sur pied. Sans trop d'étonnement, je constate que Mig est déjà sorti, a déjà allumé le feu pour le café qui chauffe doucement. Généralement, même lorsqu'il se lève de très bonne heure, ce qui est rare, il s'assied dans son hamac, flâne autour du carbet ou fume paisiblement au bord de l'eau. Aujourd'hui, il est déjà sorti. Qui sait où il a été ?

Je le vois arriver, l'air très naturel. Nous prenons le café, comme d'habitude, sans un mot. Je me sens de plus en plus nerveux. La curiosité me dévore. Pas question de faire assaut de mutisme avec mon fidèle Peau-Rouge ! Je suis battu d'avance. Alors, je me découvre. Tant pis pour la dignité.

— Dis donc, Mig... tu as voulu te moquer de moi, cette nuit ?... Ou peut-être croyais-tu que j'avais la frousse ?... Tu as entendu crier : « Au secours ! » n'est-ce pas ?

Il plante ses yeux dans les miens et me répond : « Non. »

— Ça va. Allons toujours voir s'il ne s'est rien passé ici ou chez le visage pâle !

Il me suit.

Nous avançons doucement sur un sentier. Voici la case de Marcus. J'ouvre des yeux épouvantés. Devant la maison : des morceaux de chair humaine souillés de terre et couverts de fourmis, des fragments de crâne, des tibias auxquels tiennent encore des lambeaux déchiquetés, les pieds, divers autres débris. Des mouches, des fourmis dévorent ces beaux restes de festin.

— Tigre ! diagnostique Mig.

Je garde un instant le silence. L'attitude de Mig m'exaspère. Je n'aime pas ses airs de mystère. Je me sens mystifié.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Innocemment il m'explique la chose la plus simple du monde.

— Sans doute le chien a aboyé avec insistance et le monsieur blanc est sorti. Il avait son fusil, mais la nuit, on ne voit pas. Le tigre a sauté sur lui. Voilà.

— Ouais !

Mig sait parfaitement que j'attends autre chose de lui.

— Tiens ! Voici le fusil. Tu vois que j'ai raison !

Evidemment, il a raison. Ai-je dit le contraire ? Ce que je veux savoir, c'est la façon dont l'Indien s'y est pris pour envoyer le tigre chez l'explorateur. Mig sourit. Depuis un moment, il avait l'air de chercher quelque chose. Il se baisse et ramasse un tout petit objet qu'il me montre.



— Mais... c'est du coton !

— Oui.

— Du coton taché de roucou, c'est tout.

— Non.

— Et alors ? lui dis-je maîtrisant mon excitation.

— C'est ça qui a fait venir le tigre.

— Explique.

Me prenant par la main, il me conduit sous bois, en faisant extrêmement attention au sol. Plusieurs fois, il se baisse pour ramasser huit, dix, vingt boulettes de coton sauvage, toutes pareilles à la première.

— Tu vois ! me dit-il.

— Qu'est-ce que je vois ?

— Le Tamouchi a trempé ces boulettes de coton dans du sang de sa femme ou d'une autre, du sang menstruel. Il a semé ces boulettes dans le sens du vent et il en a mis jusqu'à la petite crique où le tigre va boire chaque nuit. Le tigre, très sensible à cette odeur, a senti la dernière boulette. De plus en plus nerveux, il a bondi de boulette en boulette jusqu'à la case de Marcus. Le chien a aboyé. Comme le chien est attaché, le bruit de la lutte avec le tigre a réveillé l'explorateur. Celui-ci est sorti dans la nuit...

## XVIII

Hier, j'ai fourbi mes armes en vue de notre départ d'aujourd'hui. Mon colt et ma winchester sont essayés et graissés. Mig se servira de mon second fusil de chasse. Quant à Moucou, il a passé des heures à préparer des flèches de toutes les tailles, dont quelques-unes sont soigneusement empoisonnées.

Nous emportons à peine quelques vivres de secours, parce que nous trouverons à manger sur place. Trouver à se nourrir dans la forêt n'est pas à la portée de n'importe qui. Il faut être Mig ou Moucou pour s'engager avec une telle désinvolture. Je connais, en effet, beaucoup d'histoires navrantes de pauvres bougres trop confiants qui ont payé très cher leur imprévoyance. Tels ces évadés du bagne qui étaient partis trois à travers la forêt, avec l'intention de rejoindre le Venezuela. Ayant patiemment construit, dans le plus grand secret, une petite barque en toile à voile et des cercles de barrique, ils se sont abandonnés au courant. Ils naviguèrent tout un jour au petit bonheur et finalement se trouvèrent échoués sur un point de la côte. Devant eux, la forêt ; der-

rière, la mer. Pour tout bien, ils possédaient deux sabres d'abatis, un fusil avec quelques cartouches et un sac de sel. En plus de leur courage et de la volonté de trouver à travers bois la route de la liberté, ils avaient la foi et l'enthousiasme.

Ils s'enfoncèrent, sans hésiter, dans l'ombre des arbres et marchèrent pendant des jours et des jours, se passant, à tour de rôle, le fardeau du sac de sel. La fatigue arriva avec la marche incessante et la faim qu'ils ne pouvaient apaiser. Où donc se cachait le gibier ? Ils entendaient bien des galopades furtives à leur approche, mais ne découvraient rien. N'osant trop brûler inutilement des cartouches, ils attendaient de découvrir une belle pièce qui leur servirait de provision pour plusieurs jours. C'est à croire qu'ils effarouchaient tous les habitants de la forêt. Et Dieu sait s'il y en a !

Ils maigriront, sentant chaque jour davantage l'épuisement les gagner. Ils se réveillaient, chaque matin, avec un espoir vite déçu. Avec la faim, l'angoisse commença de leur ronger le cœur. Leurs membres se raidissaient de rhumatismes, car ils couchaient à même le sol, dans le creux des racines, dans un bain d'humidité. L'un d'eux se prit à trembler de fièvre. Les accès, d'abord espacés, devinrent plus fréquents. Ses compagnons en vinrent vite à le détester. Que faire de ce fardeau encombrant ? Ils tinrent à voix basse un petit conseil de guerre et votèrent la mort du fiévreux. Enfin, ils allaient pouvoir tirer une cartouche à bon escient : ce fut bref. Un coup dans la nuque et le malheureux s'écroula sans bruit. La pièce était intéressante, mais bien maigre. Ils s'en aperçurent au dépeçage. Néanmoins, nécessité



faisant loi, ils purent faire un repas confortable et salèrent des morceaux pour les jours suivants.

Plus très gaillards, mais cependant réconfortés, ils recommencèrent de marcher. Pourtant, l'un d'eux, s'étonnant de ne jamais aboutir nulle part, se mit à réfléchir, puis répartit. Une idée lui avait traversé le cerveau, si déprimante qu'il voulut en avoir le cœur net. Alors, il fit des marques sur le tronc des arbres avec son sabre, plaça des repères çà et là. Le lendemain, il s'aperçut, horrifié, que son idée était juste. Depuis environ quinze jours, ils tournaient en rond. D'un coup, il se sentit accablé, anéanti. Les forces qui, miraculeusement, le maintenaient debout et lui permettaient d'avancer, cédèrent. Il n'y eut plus qu'un mannequin d'os et de peau affalé contre un tronc d'arbre. Ecœuré, il fit part de sa découverte à son camarade qui n'eut pas plus de réaction que lui. Muets désormais, n'ayant plus rien à dire, n'ayant plus rien à espérer, ils se laissèrent aller au destin qui vint bientôt rôder autour d'eux sous la forme de charognards divers. Comme dans un cauchemar, ils épuisèrent leur provision de cartouches et perdirent le sens. De temps à autre, des lambeaux de leur corps eurent quelques réflexes suprêmes, mais c'était pour soubresauter dans la gueule des tigres qui les dévoraient à belles dents.

Des Indiens retrouvèrent un jour le fusil, les sabres rouillés, des morceaux de vêtements, des os nettoyés minutieusement. C'est ainsi qu'on apprit ce qu'il était advenu de ces trois hommes partis à la conquête de leur liberté.

Combien d'autres cas pourraient être cités ! La forêt ne se livre pas au premier venu. Elle

constitue un secret terrible où l'imprudent se trouve d'un coup enfermé comme dans un tombeau.

\*\*\*

Dans un petit canot, nous remontons une crique qui serpente au milieu des bois. Le bruit de nos pagaies crée des échos retentissants. Nous vivons dans une caisse de résonance. Des branches épaisses croisent leur frondaison au-dessus de nos têtes, interceptent le soleil, interceptent le ciel. Je n'ose penser aux vies qui grouillent parmi les feuilles serrées qui nous servent de plafond. Combien de serpents ondule à un mètre de nous, se dressent en nous regardant passer, prêts à foudroyer les intrus que nous sommes !

Un obstacle. Contraints et forcés, nous stoppons. L'orage des dernières nuits a bousculé un tronc d'arbre juste en travers de la crique. A la hache, il faut le couper, le débiter, creuser la place pour notre canot. Mig et Moucou entrent dans l'eau jusqu'à la poitrine. Tout d'un coup, ils battent l'eau avec le plat de leurs mains, crient, font un vacarme systématique. Aussitôt, à environ trois mètres de l'endroit où nous sommes, j'entends le bruit de plusieurs chutes dans l'eau. Comme si des baigneurs nudistes, surpris sur une plage, plongeaient brusquement pour échapper aux curieux. Une, deux, trois, quatre chutes... Mig pointe son index vers les plongeurs en paraissant s'amuser follement. Pourquoi pas, au fait ! Ce sont tout simplement des bébés caïmans qui jouent.

— Mais s'il y a des bébés caïmans, c'est que probablement il y a aussi des mamans caïmans ?

— Non, pas ici... pas dans la crique... les mamans sont dans le fleuve. Ici, elles n'auraient pas de quoi se nourrir.

Raison suffisante. D'ailleurs, la bonne humeur de mes compagnons me rassure pleinement.

Le tronc est enfin coupé. Une partie plonge dans la crique, l'autre est débitée en morceaux. Le passage est fait. Nous reprenons les pagaies.

J'ai l'impression de glisser dans une caverne, tant le mur de verdure est serré autour et au-dessus de nous. A ce point que, de temps en temps, je frissonne de froid. L'humidité sort de partout, pénètre mes jambes nues, donne la chair de poule à mon buste. Quelques oiseaux invisibles nous accompagnent. L'un d'eux siffle d'une manière étonnante. Pendant un instant, je crois à la présence, dans les parages, d'un être humain.

— Arada, me dit Moucou.

C'est un tout petit oiseau, à peine plus gros qu'un colibri. Il ne chante pas, il siffle un air qui dure une trentaine de secondes, exactement comme le ferait un excellent siffleur, avec des trilles et des modulations admirables.

Nous accostons à un endroit sec, découvert subitement. Un trou de clarté dans ces ténèbres. Je me libère d'une sorte d'angoisse, mais je sens encore ce froid bizarre qui court le long de ma colonne vertébrale.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Mig a déjà pêché quelques parassis immédiatement nettoyés et grillés.



Après ce fameux repas, nous parlons, en file indienne : Moucou, le premier, suivi de Mig et de moi-même. La façon dont les Indiens marchent parmi ce fouillis de lianes et d'arbres est pour moi un sujet d'admiration. On dirait des chaussons de feutre qui se poseraient sur un matelas. Je m'essaie à cette marche aérienne, mais sans y parvenir. Il me faudrait sans doute me refaire... me refaire dans le temps, bien entendu, refaire mes aïeux, mes grands-parents, mes parents. Autant dire que c'est impossible !

Moucou ralentit. Je le sens aux écoutes. Il est, tout entier, un poste récepteur. Il existe des bruits que je n'entendrai jamais et qui, pour lui, sont de vrais scandales.

Devant nous, rien d'autre que des bois, des lianes, et une petite flore à fleur d'humus. Cependant, Moucou bande son arc, vise. Souple, félinement souple, il avance. La flèche coupe l'air et va disparaître dans une petite touffe de fougère sauvage. Au même moment, un agouti exécute une série brève de cabrioles, avec la flèche de Moucou plantée dans son derrière et puis se calme, se couche, meurt. Nous approchons du petit corps roux qui n'a même plus de réflexe. Notre première victime. Mig l'attache avec une liane franche et suspend la pièce à son cou. C'est alors que, sautant de sa cachette, un serpent agouti va donner un coup de croc dans les jambes de Mig, qui a tout juste le temps de s'esquiver. Je lève mon sabre pour frapper le reptile, lorsque, stupéfait, je vois Mig me retenir le bras.

— Malheur à vous, si vous faites ça !

Encore une superstition ! Posément, mon fidèle compagnon m'explique qu'il ne faut jamais tuer un serpent avec un sabre. Le sabre

coupe le serpent en deux et la tête saute dans la direction du coup. Si elle vous accroche, elle vous inocule une quantité de venin susceptible de tuer une armée. De plus, libérée du corps, la tête meurt en vous versant les sécrétions de sa rage et de sa douleur, les sécrétions de sa mort. Brrr! Le fait est qu'une fois deux hommes, assis l'un en face de l'autre, sciaient, avec un passe-partout, un tronc de bois de rose. Entre le bois et le sol, il y avait un intervalle, de quoi glisser deux doigts. Là, dormait un serpent que les scieurs n'avaient pas vu. L'arbre scié, d'un geste las, les hommes laissent tomber la scie, dont le poids décapite le serpent. La tête saute et va s'accrocher à un arbrisseau voisin ; les dents pénètrent le petit tronc trop tendre et meurt en bavant son venin. Quelques jours plus tard, l'arbrisseau était desséché.

Je ne donnerai jamais un coup de sabre à un serpent.

Mais mon esprit reste préoccupé par la présence insolite du serpent agouti exactement à l'endroit où la bête a été touchée. Et pourquoi cette attaque contre Mig? J'apprends que, à chaque animal correspond un serpent qui le suit la plupart du temps, à son insu naturellement, et qui est de la même couleur que lui. Lorsque le chasseur va dénicher le gibier abattu d'un coup de flèche ou d'un coup de fusil, le serpent l'attaque comme il a fait pour Mig. Au moment où on tend la main vers la proie morte, il faut prendre mille précautions. Mais l'Indien compte instinctivement sur son réflexe, et il ne lui arrive jamais de désagrément. Je n'ai, d'ailleurs, jamais vu un serpent piquer un Indien.

Quant à notre serpent agouti, Moucou lui a

brisé les reins d'un coup de fouet et l'a laissé en train de se tordre.

\*  
\*\*

Le jour va finir. Nos épaules ploient sous le poids des cadavres suspendus au bout d'une liane franche qui nous coupe la peau. Sans hâte, mais résolument, nous retournons vers notre petit canot. Nous traversons une pinotière inondée, en pataugeant confortablement. La sensation du froid me gagne comme ce matin. Des frissons font onduler, sous ma peau, je ne sais quelles vagues. J'ai froid. Nous allons franchir, dans quelques minutes, un pont d'arbre jeté sur une petite crique presque desséchée. Des beuglements fantastiques font retentir la forêt crépusculaire. Des beuglements claqués. Le vacarme en est étourdissant, effrayant. A chaque beuglement, mes cheveux se hérissent. La bête qui pousse un tel cri doit être d'une taille et d'une apparence apocalyptiques. Qui sait quel dragon antique peut posséder un coffre et un porte-voix suffisants pour répandre un tel tonnerre !

Moucou s'engage sur le petit pont de bois. Au fond, à environ deux mètres au-dessous du pont, sur le lit vaseux de la crique mal nourrie, un boa est en train de serrer de près un crapaud-bœuf. Du vrai pancrace ! J'assiste à ce spectacle parfaitement répugnant, les yeux écarquillés, le sang figé. Le boa déploie toute son adresse pour une prise positive, meurtrière. Quand il croit y être parvenu, il bave sur le crapaud. Celui-ci, se débattant avec l'énergie du désespoir, glisse en gueulant de toutes ses forces. La tragédie est écœurante.



Lentement, Moucou se débarrasse de ses lianes et de ses cadavres, dépose son arc. Libre maintenant, il arrache un des piquets plantés dans la crique, à droite et à gauche du pont de bois et qui servent d'appui quand on le franchit. Tenant le piquet des deux mains, Moucou le soulève aussi haut qu'il peut et, d'un coup prodigieux, le plante dans le corps du crapaud-bœuf. Les beuglements reprennent de plus belle. Cet amas visqueux, répugnant, qui pèse une bonne vingtaine de kilos, ouvre sa gueule démesurée qui crache. Le boa, étonné, tourne autour de sa proie désormais impossible à saisir. Il lui faudrait avaler le piquet avec. Moucou a posé à son imagination un problème insoluble. Comment avaler une proie clouée au sol au bout d'un pieu ?

Nous laissons le boa à ses perplexités et reprenons notre route vers le village où nous arrivons tard dans la nuit, le canot bourré de provisions.



Est-ce le souvenir de cette scène immonde ? Est-ce l'invincible dégoût que m'a versé la vue de ces animaux gluants ? Mon estomac refuse d'avalier quoi que ce soit. Mig me considère, désolé.

Ma défaillance le surprend. Il ne m'a jamais vu dans un tel état. Il me pose mille questions silencieuses, en vain. Il tourne autour de moi, inquiet, muet comme à l'ordinaire, mais je comprends maintenant si bien son langage ! Je ne sais quoi lui répondre ni comment le rassurer. Je sais seulement que j'ai l'estomac à l'envers

et que j'ai froid ; froid aux pieds, froid aux mains, froid dans le dos, froid à la nuque, froid dans les os. Ma circulation est troublée. Mon sang est changé en eau glacée. Des talons à la nuque, je suis la proie d'une vague de froid qui blêmit mes paumes et creuse mon visage. Mes yeux me piquent, pleurent. Mes jambes commencent à trembler. J'essaie de maîtriser ce tremblement en appuyant fortement mes pieds au sol. Peine perdue. Elles n'en tremblent que davantage, si bien que j'ai l'impression que je tomberais si je faisais un pas. Je ne suis plus qu'une feuille aux mains du vent d'hiver.

— Oui, du thé chaud... très chaud.

Je meurs de soif. Ma tête tourne. Je ne vois plus rien de façon précise. Les choses se troublent, se voilent. Mes yeux se fatiguent à regarder. Je m'approche de mon hamac et m'y laisse crouler.

— Donne-moi une couverture !

Je bois par lampées le thé bouillant. J'en avalerais des bombonnes. Le froid me gagne de plus en plus. Je claque des dents. Je me recroqueville sur moi-même, en chien de fusil. Mes genoux touchent ma poitrine. Aurai-je peut-être ainsi moins froid ?

— Une autre couverture !

Je sens une main qui me touche, des choses qui me couvrent. Les deux poteaux auxquels mon hamac est attaché, remuent. Le carbet frissonne au même rythme que moi. Je fais trembler toute la maison.

Le sang s'est retiré de mon visage, de mes mains, de mes pieds, Je suis vidé de toute ma chaleur de vivant. Je ne peux plus ouvrir les yeux. Cet effort dépasse mes forces. Mes mains jointes sont entre mes cuisses. Mes épaules

sont rentrées. J'ai froid. Je vais mourir de froid. Avec ce qui me reste de conscience et de volonté, je cherche à me raccrocher à moi-même, à réagir. Folie ! J'ai l'impression d'être dans ma peau comme dans une enveloppe trop grande et l'air glacé passe entre ma peau et moi. Un courant d'air filtrant. Ma bouche s'ouvre de force, mes dents sont desserrées comme par un bâillon. Puis un baumé glisse en moi, affreux, amer. Un flux de sang se rue dans ma tête... Attention ! Ne coupez pas le serpent, il vous mordrait ! Pourquoi me brûle-t-on ? Trop de flammes, beaucoup trop ! Fuyons ! Fuyons ! Trop tard ! Le volcan crache son feu... je suis réduit en cendres... je flotte dans un climat neutre. Oui, père Henrius, vous avez raison... Vous êtes dans la jungle, pas une jungle de littérature, une jungle où vous devez tuer ou mourir. L'expérience est personnelle... tu connaîtras des moments où ta petite peau n'intéresse que toi... fonce, vis, acharne-toi... la vie est si belle quand on l'aime !

Alors, Pierre Doret vit se dérouler devant son regard intérieur un paysage tout vert, coupé de champs cultivés adroitement comme des dessins sur un tapis de haute laine. Des jeunes filles en fleur bruissaient leur robe d'été dans des jardins embaumés. Lui, Pierre Doret, douillettement étendu dans un hamac de campagne, sous une véranda, regardait l'immensité agreste avec ses couleurs de saison triste : la terrasse, les champs et, plus loin, tout en bas, la limite des terres paternelles. Doucement, il s'abandonnait à la rêverie qu'entretenait le jaunissement frileux des peupliers, le long des haies mouillées d'automne.



— Père Henrius !... Suis-je donc à Bois-Blanc ?

— Ne vous fatiguez pas trop, mon ami. Reposez-vous. Ici, vous pourrez vous refaire. Vous n'êtes pas à Bois-Blanc, mais à Régina.

— Comment se fait-il ?

— Je fus prévenu par Mig que vous aviez un violent accès de paludisme et que vous ne vouliez pas vous laisser soigner. Si vous l'aviez vu, ce pauvre Mig ! Complètement désespéré. Je suis allé tout de suite vous prendre et vous ai conduit ici. Ne vous inquiétez pas ; dans peu de temps, vous serez mieux.

— J'ai donc repassé tous les sauts sans m'en apercevoir ?

— Ça ne plaisante pas, le paludisme, surtout avec les débutants ! Les autres accès seront moins violents. Vous les sentirez venir de loin et vous pourrez prendre des précautions. Mais la crise d'initiation est toujours très sévère. En ce qui vous concerne, vous avez de la résistance. Ça ira assez vite. Maintenant, tâchez de dormir... vous avez beaucoup déliré ces temps-ci... il vous faut un grand repos... Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez... n'hésitez pas... Je compte rester ici jusqu'à ce que vous soyez en état de reprendre le bateau pour Cayenne...

\*\*

Le jour vint où Doret reprit l'*Oyapock*, cette fois en direction de Cayenne. Comme à Bois-Blanc, avec une émotion plus intense encore, il dit adieu au père Henrius.

Sans avoir retrouvé son optimisme du début de son séjour en Guyane, Pierre Doret se sentait bien. Le goût enthousiaste de la vie lui

était revenu. Une vraie fringale. Toutes les couleurs lui semblaient nouvelles, caressantes. Jamais les femmes ne lui avaient paru plus jolies, plus enviables ; les mets plus appétissants. Sa jeunesse avait lutté ; maintenant, elle triomphait avec l'impétuosité du printemps.

\*\*

...Je regarde Pierre Doret, debout sur le fond de livres qui garnissent les planches de sa bibliothèque. Je m'habitue à son nouveau visage. Lui, rêve... C'est qu'il commence vraiment à devenir un voyageur, un vrai... Bientôt, il fera partie de cette sorte d'homme qui n'est jamais quelque part. Combien de temps mettrait-il à digérer ces cruelles images?... L'enfant d'Antonia dévoré par les fourmis... Edwin sur qui la mort glisse sa multitude d'écailles de vif-argent... le père Douelle trituré par les rapaces... la nuit de Bois-Blanc et les autres, toutes les autres, les affreuses, les inquiètes, les fiévreuses, et les très douces, les pleines d'énigmes, les enivrantes !... Trésors !

Une question me brûle la langue. Je la pose à Pierre Doret. Tant pis !

— Et maintenant... quelles sont tes intentions ?

— Quelle question !

— Ce n'est pas une réponse.

— Mes intentions ?... Très simple : continuer.

— Continuer à quoi faire ?

— Continuer à voyager, continuer à m'enrichir, continuer à honorer ma jeunesse... *continuer à vivre...*

FIN







ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR LES ATELIERS ROG  
LE 30 MARS 1946.  
21.537. - C. O. L. 31.3029.  
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 163.







---

DANS LA MÊME COLLECTION  
ÉCRITS FRANÇAIS D'OUTRE MER

---

MAKHALI-PHAL

*Le Festin des Vautours.*

(Cambodge.)

PHAM VAN KY

*L'Homme de nulle part.*

(Indochine.)

GILBERT DE CHAMBERTRAND

*Titine Grosbonda.*

(Guadeloupe.)

RAPHAEL TARDON

*Bleu des Iles*

(Martinique.)

RENÉ JADFARD

*Nuits de Cachibou*

(Guyane.)

DIOP BIRAGO

*Amadou-Koumba.*

(Sénégal.)

DANIKA-BOYER

*Ranavala III, ma Reine.*

(Madagascar.)

JEAN-LOUIS BAGHIO'O

*Issandre le mulâtre.*

(Variations tropicales.)

---

